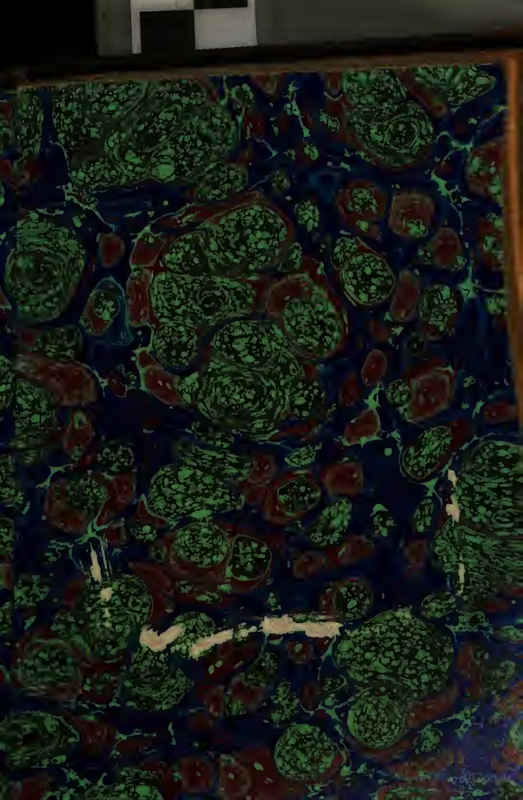

LLI





CONTES
ET
NOUVELLES
DE
MARGUERITE
DE
VALOIS,
REINE DE NAVARRE;

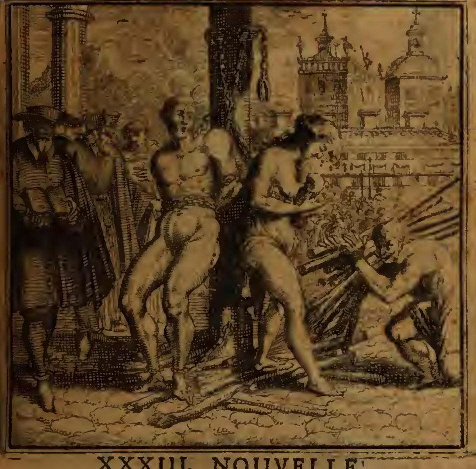
Mis en beau langage accommodé au goût de ce temps, & enrichis de FIGURES en TAILLE-DOUCE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez GEORGE GALLET.
M. DC. XCVIII.


BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI



XXXIII. NOUVELLE.

Inceste d'un Prêtre qui engrossa sa sœur sous pretexte de sainteté, & comment puni.

LE Comte Charles d'Angoulême pere du Roi François I. & Prince de grande pieté, étant un jour à Coignac, quelqu'un lui conta, qu'à un village nommé Cherves il y avoit une fille vierge vivant avec tant d'austerité, que c'étoit une merveille. Cependant elle se trouva grosse, & ne s'en cachoit

même pas, aſſûrant à tout le monde qu'elle n'avoit jamais connu d'homme, & qu'elle ne ſavoit comme cela lui étoit arrivé, à moins que ce ne fût l'ouvrage du Saint Eſprit. Le peuple donnoit facilement dans cette viſion, & regardoit cette fille comme une ſeconde vierge Marie, d'autant plus qu'on l'avoit connue ſi ſage dés ſon enfance, qu'elle n'avoit jamais fait paroître le moindre ſigne de mondanité. Non ſeulement elle jeûnoit durant les tems ordonnez par l'Egliſe; mais faiſoit encore toutes les ſemaines pluſieurs jeûnes volontaires, & ne bougeoit de l'Egliſe tant qu'il s'y faiſoit quelque ſervice. Le vulgaire faiſant tant de cas de ce genre de vie, que chacun la venoit voir comme un miracle, bienheureux quand on pouvoit toucher ſa robe. Le Curé de la Paroiſſe étoit ſon frere, homme âgé, d'une vie auſtere, & paſſant pour un ſaint. Il traita ſa ſœur ſi rigoureuſement, qu'il la fit enfermer dans une maiſon. Le peuple en fut fort mécontent, & cette afaire fit tant de bruit, qu'elle vint, comme on a déja dit, aux oreilles du Comte Charles. Ce Prince voyant l'abus où tout le monde tomboit, reſolut d'y remedier. Pour cet éfet il envoya un Maître des Réquetes & un Aumônier, tous deux gens de bien, pour s'informer de la verité. Ces deux hommes allerent ſur le lieu, s'informerent du fait avec le plus de ſoin qui leur fut poſſible, & s'adreſſerent au Curé, qui étoit tant ennuyé de cette afaire, qu'il les pria d'aſſiſter à la verification qu'il eſperoit d'en faire. Le
lende-

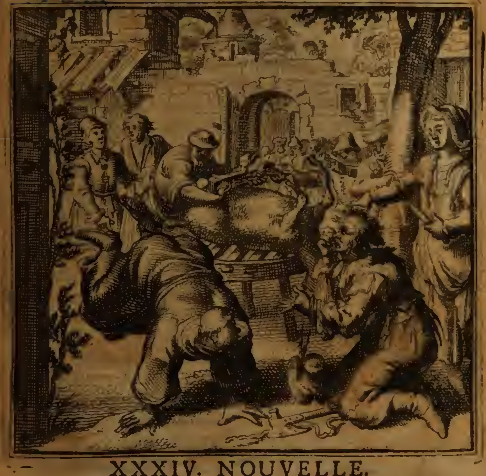
lendemain au matin le Curé dit la Messe, où sa sœur extrémement grosse assista toûjours à genoux. La Messe étant dite le Curé prit le *Corpus Domini*, & dit à sa sœur en presence de toute l'assemblée. Voici, malheureuse, celui qui a soufert la mort pour toi, devant lequel je te demande si tu es vierge comme tu m'as toûjours assûré. Elle répondit hardiment & sans crainte qu'elle l'étoit. Comment est-il donc possible que tu sois grosse, & demeurée vierge, repliqua le Curé? Tout ce que j'en puis dire, repartit elle, est que c'est la grace du Saint Esprit, qui fait en moi tout ce qu'il lui plaît: Mais je ne puis dissimuler la grace que Dieu m'a faite de me conserver vierge. Jamais je n'ai eu même la pensée de me marier. Alors son frere lui dit: Je te donne ici le Corps precieux de Jesus-Christ, que tu prendras à ta damnation si tu ne dis pas la verité; de quoi seront témoins ces Messieurs qui sont ici presens de la part de Monsieur le Comte. La fille âgée de prés de treize ans fit ce serment: Je prens le Corps de Nôtre Seigneur ici present à ma condamnation devant vous, Messieurs, & vous, mon frere, si jamais homme m'a touchée non plus que vous: Et en disant cela elle reçût le Corps de Nôtre Seigneur. Le Maître des Requétes & l'Aumônier s'en retournerent tout confus, ne pouvant croire qu'on pût mentir aprés un tel serment, & firent leur rapport au Comte auquel ils voulurent persuader ce qu'ils croyoient eux-mêmes. Mais lui qui étoit sage, aprés y avoir bien pensé, leur fit redire

les paroles du ferment. Aprés les avoir bien pesées il leur dit : Elle vous dit, que *jamais homme ne lui toucha non plus que son frere.* Je suis persuadé que son frere lui a fait cet enfant, & veut cacher son inceste sous une telle dissimulation. Nous qui croyons que Jesus-Christ est venu n'en devons point attendre un autre. Retournez-y donc, & faites mettre le Curé en prison. Je suis sûr qu'il confessera la verité. Ils executerent leurs ordres, mais ce ne fut pas sans representer le scandale qu'on feroit à cet homme de bien. Le Curé ne fut pas plûtôt en prison qu'il avoüa son crime, & confessa qu'il avoit conseillé à sa sœur de parler comme elle avoit fait pour cacher le commerce qu'ils avoient eu ensemble, non seulement pour s'excuser par une si legere défaite, mais aussi pour s'attirer l'estime & la veneration de tout le monde par ce faux exposé. Interrogé comment il avoit pû porter la méchanceté à un tel excés que de prendre le Corps de Nôtre Seigneur pour faire jurer sa sœur, il répondit qu'il n'avoit pas porté la temerité jusques-là, & qu'il s'étoit servi d'un pain ordinaire qui n'étoit ni consacré ni benit. Le rapport en ayant été fait au Comte d'Angoulême, il renvoya l'afaire à la justice. On attendit que la sœur eût accouché; ce qu'elle fit d'un beau garçon. Aprés ses couches le frere & la sœur furent brûlez au grand étonnement de tout le peuple, qui sous un manteau si saint avoit vû un monstre si horrible, & trouvoit un crime si détestable sous les apparences d'une vie si loüable & si regenerée.

La

La foi du bon Comte d'Angoulême, Mesdames, fut à l'épreuve des fignes & des miracles exterieurs. Il savoit que nous n'avons qu'un Sauveur, qui en disant *consummatum est*, a fait voir qu'il ne faloit point attendre un succefleur pour nôtre salut. Je vous avouë, dit Oysille, que voilà une grande éfronterie sous le voile d'une hipocrisie extréme. C'est le comble de l'impieté de couvrir un crime si énorme du manteau de Dieu & de la Religion. J'ai entendu dire, dit Hircan, que ceux qui sous pretexte d'avoir commission du Roi font des cruautez & des tirannies, sont doublement punis: Et la raison est que le Roi est la couverture de leur injustice. Aussi voit-on qu'encore que les Hipocrites prosperent durant quelque tems sous le manteau de Dieu & de la sainteté, Dieu ne les démasque pas plûtôt qu'ils paroissent tels qu'ils sont; & alors leur nudité, leur ordure, & leur infamie sont d'autant plus horribles, que l'envelope qui leur servoit de voile, étoit auguste & sacrée. Il n'est rien de plus agreable, dit Nomerfide, que de parler naïvement, & suivant les sentimens de son cœur. C'est pour engraisser, répondit Longarine, & je croi que vous opinez selon ce que vous trouvez en vous. Je vous dirai, repliqua Nomerfide, que je remarque que les fous vivent plus que les sages à moins qu'on ne les tue. Je n'en sai qu'une raison, c'est que les fous ne dissimulent point leurs passions. S'ils sont en colere ils frapent; s'ils sont joyeux ils rient: Mais ceux qui croient être sages cachent leurs dé-

défauts avec tant de soin, que leur cœur en est tout empoisonné. Je croi que cela est vrai, dit Guebron, & que l'hipocrisie soit envers Dieu, envers les hommes, ou envers la nature, est la cause de tout le mal qui nous arrive. Ce seroit une belle chose, repartit Parlamente, si la foi occupoit si fort nôtre cœur de celui qui est toute vertu & toute joie, que nous pussions sans déguisement le faire voir à chacun. Ce sera, reprit Hircan, quand il n'y aura plus de chair sur nos os. Cependant, dit Oysille, l'Esprit de Dieu qui est bien plus puissant que la mort, peut changer nôtre cœur sans changer nôtre corps. Vous parlez, Madame, d'un don que Dieu ne fait guere aux hommes, dit Saffredant. Il le fait, repartit Oysille, à ceux qui ont de la foi. Mais comme cette matiere est au dessus de la chair, voyons à qui Simontault donne sa voix. A Nomerfide, dit-il. Comme elle a le cœur gai, je ne croi pas que ses paroles soient tristes. Puisque vous avez envie de rire, répondit Nomerfide, il faut vous servir à vôtre mode, & vous en donner sujet. Je veux vous montrer que la peur & l'ignorance sont également nuisibles, & qu'on ne peche souvent que pour ne pas savoir les choses. Pour cet éfet je vais vous conter ce qui arriva à deux pauvres Cordeliers de Niort, qui pour n'entendre pas le langage d'un Boucher penserent mourir de peur.



XXXIV. NOUVELLE.

Deux Cordeliers trop curieux eurent ſi grand peur, qu'il penſa leur en coûter la vie.

IL y a un village entre Niort & Fors nommé Grip, qui appartient au Seigneur de Fors. Deux Cordeliers de Niort arriverent un ſoir bien tard à ce village, & logerent chez un Boucher. Comme leur chambre n'étoit ſéparée de celle de l'hôte que par une cloiſon de planches mal jointes,

tes, ils eurent envie d'écouter ce que le mari & la femme se disoient au lit, & se mirent droit au chevet du mari. Comme il ne se défioit point de ses hôtes, il entretenoit sa femme de son ménage, & lui disoit: Il faut, mamie, que je me leve de bon matin pour aller voir nos Cordeliers. Il y en a un bien gras: nous le tuerons, le salerons incontinent, & en ferons nos petites afaires. Quoi que le Boucher parlât de ses cochons qu'il apelloit Cordeliers, les deux pauvres freres entendant cela, le prirent néanmoins pour leur compte, & attendoient le jour avec beaucoup d'impatience & d'allarmes. Il y en avoit un fort gras, & l'autre assez maigre. Le gras vouloit se confesser à son compagnon, disant, qu'un Boucher ayant perdu l'amour & la crainte de Dieu, ne feroit non plus dificulté de l'assommer qu'un bœuf ou quelqu'autre béte. Comme ils étoient enfermez dans leur chambre, & qu'ils n'en pouvoient sortir sans passer par celle de l'hôte, ils se representoient que la mort leur étoit assûrée, & recommandoient leur ame à Dieu. Le jeune qui n'étoit pas si épouvanté que le vieux, lui dit: Que puisqu'ils ne pouvoient sortir par la porte, il faloit essayer de sortir par la fenétre, & que mort pour mort c'étoit toûjours la même chose. Le gras consentit à l'expedient. Le jeune ouvrit la fenétre, & voyant qu'elle n'étoit pas trop haute sauta legerement, & s'enfuit le plus promptement & le plus loin qu'il pût sans attendre son compagnon, qui n'eut pas le même bonheur,

car

car comme il étoit pesant, il tomba si lourdement qu'il se fit trés-grand mal à une jambe, & demeura sur la place. Se voyant abandonné de son compagnon, & hors d'état de le suivre, il regarda autour de lui s'il n'y auroit point quelque endroit où il pût se cacher, & ne vit qu'un toit à cochons, où il se traîna comme il pût. Comme il ouvrit la porte pour s'y fourrer, deux grands pourceaux qui y étoient s'échaperent, & laisserent la place au Cordelier. Il ferma la porte sur lui esperant que quand il entendroit des passans il appelleroit & trouveroit du secours.

Aussi-tôt que le jour parut le Boucher prepara ses grands couteaux, & dit à sa femme de venir lui aider à tuer ses deux cochons. Arrivé au toit où le Cordelier s'étoit caché, il ouvrit la petite porte, & cria fort haut en l'ouvrant: Sortez, mes Cordeliers, sortez. C'est aujourd'hui que je mangerai de vos boudins. Le Cordelier qui ne pouvoit s'appuyer sur sa jambe sortit du toit sur les genoux & sur les mains, criant de toute sa force misericorde. Si le Cordelier eut grande peur, le Boucher & sa femme n'en eurent pas moins. La premiere pensée qui leur vint dans l'esprit fut, que saint François étoit irrité contr'eux de ce qu'ils avoient appellé des pourceaux Cordeliers. Dans cette idée ils se mirent à genoux devant le pauvre Frere demandant pardon à saint François & à son Ordre. D'un côté le Cordelier crioit misericorde au Boucher, & de l'autre le Boucher

cher au Cordelier: & cela avec tant de confusion & tant de frayeur, qu'ils furent un gros quart d'heure sans pouvoir se rassûrer. Le Cordelier reconnoissant enfin que le Boucher n'avoit point intention de lui faire de mal, lui dit pourquoi il s'étoit caché dans ce toit. A la peur succeda le ris, si ce n'est de la part du pauvre Cordelier, qui sentoit une si grande douleur à sa jambe, qu'il n'avoit aucune envie de rire. Le Boucher pour le consoler en quelque maniere le remena chez lui, & le fit trés-bien penser. Son compagnon qui l'avoit abandonné au besoin, courut toute la nuit, & arriva le matin chez le Seigneur de Fors, où il fit de grandes plaintes du Boucher qu'il croyoit avoir tué son companon, puisqu'il ne l'avoit pas suivi. Le Seigneur de Fors envoya incontinent à Grip pour savoir ce qui en étoit. Il y trouva matiere de rire, & ne manqua pas d'en faire le conte à Madame la Duchesse d'Angoulême sa maîtresse, & mere de François I.

Il n'est pas bon, Mesdames, d'écouter les secrets où l'on n'est point appellé, & d'avoir envie d'entendre ce que les autres disent. Ne savois-je pas bien, dit Simontault, que Nomerside ne nous feroit pas pleurer, mais beaucoup rire? Chacun de nous s'en est aussi, ce me semble, fort bien aquitté. D'où vient, dit Oysille, qu'on a plus de penchant à rire d'une bagatelle que d'une bonne chose. C'est parce, répondit Hircan, que la bagatelle nous est plus agréable, comme étant plus conforme à nôtre nature, qui d'elle-

d'elle-même n'eſt jamais ſage. Ainſi chacun aime ſon ſemblable : Les fous aiment la folie, & les ſages la prudence. Toutefois je ſuis perſuadé que ni les ſages ni les fous ne ſauroient s'empêcher de rire de cette aventure. Il y en a, dit Guebron, qui ſont ſi occupez de l'amour de la ſageſſe, que quelque choſe qu'on leur diſe on ne ſauroit les faire rire. Leur joie & leur ſatisfaction ſont ſi moderées, qu'il n'y a point d'accident capable de les alterer. Qui ſont ceux-là, repartit Hircan ? Les Philoſophes du tems paſſé, répondit Guebron, qui ne ſentoient preſque ni joie ni triſteſſe ; au moins n'en faiſoient-ils aucun ſemblant, tant ils croyoient qu'il y avoit de vertu à ſe vaincre ſoi-même. Je trouve bon auſſi bien qu'eux, dit Saffredant, de vaincre une paſſion vicieuſe : Mais de vaincre une paſſion naturelle qui ne tend à aucun mal, c'eſt ce me ſemble une victoire inutile. Cependant, repliqua Guebron, on regardoit cela comme une grande vertu. Il n'eſt pas dit auſſi, repartit Saffredant, que les Anciens fuſſent tous ſages ; & je ne voudrois pas jurer qu'il n'y eût en eux plus d'apparence de ſens & de vertu, que de realité. Vous voyez cependant, dit Guebron, qu'ils condamnent tout ce qui eſt mauvais, & même Diogene foula aux pieds le lit de Platon, parce qu'il le trouvoit trop riche & trop curieux ; & pour montrer qu'il mépriſoit & vouloit fouler aux pieds la vaine gloire & l'avarice de Platon. Je foule, dit-il, l'orgueil de Platon. Vous ne dites pas tout,
repli-

repliqua Saffredant, & vous oubliez que Platon lui répondit d'abord: Tu le foules, il eſt vrai, mais avec plus d'orgueil encore. En éfet Diogene ne mépriſoit la propreté que par je ne ſai quelle arrogance. A la verité, dit Parmente, il eſt impoſſible de nous vaincre nous-mêmes par nous-mêmes; & on ne le peut croire ſans un orgueil prodigieux, le vice de tous le plus à craindre, puiſqu'il s'éleve ſur les ruïnes de tous les autres. Ne vous ai-je pas lû ce matin, dit Oyſille, que ceux qui ſe ſont crus plus ſages que les autres, & qui ſont venus par les lumieres de la raiſon à connoître un Dieu Createur de toutes choſes, pour en avoir fait vanité & n'avoir point attribué cette gloire à celui à qui elle appartenoit, & pour s'être imaginez avoir aquis cette connoiſſance par leurs travaux, ſont devenus plus ignorans & moins raiſonnables, je ne dis pas que les autres hommes, mais que les brutes mêmes. En éfet leur eſprit s'étant égaré, ils ſe ſont attribuez ce qui n'appartient qu'à Dieu ſeul, & ont fait connoître leurs erreurs par le deſordre de leur vie, oubliant leur ſexe & en abuſant comme dit ſaint Paul dans l'Epître qu'il adreſſe aux Romains. Il n'y a perſonne de nous qui ne reconnoiſſe en liſant cette Epître, dit Parlamente, que les pechez exterieurs ne ſoient les fruits de l'infidélité interieure, d'autant plus dangereuſe à arracher, qu'elle eſt plus couverte de vertu & de miracles. Les hommes, dit Hircan, ſont donc plus prés du ſalut que les femmes; car comme ils ne cachent point leurs fruits, ils

connoissent facilement leur racine. Mais les femmes qui n'osent les produire, & qui font tant de belles actions en apparence, connoissent à peine la racine de l'orgueil qui croît sous une si belle envelope. J'avouë, dit Longarine, que si la parole de Dieu ne nous montre pas par la foi la lepre d'infidélité qui est cachée dans nôtre cœur, Dieu nous fait une grande grace quand nous faisons une faute visible qui manifeste nôtre pensée cachée. Et bienheureux sont ceux que la foi a tellement humiliez, qu'ils n'ont pas besoin des actions exterieures pour sentir la foiblesse & la corruption de leur nature. Mais, dit Simontault, considerons je vous prie où nous avons porté la conversation. D'une folie extréme nous sommes venus à la Philosophie & à la Théologie. Laissons ces matieres à ceux qui savent mieux les discuter que nous, & demandons à Nomerfide à qui elle donne sa voix. Je la donne à Hircan, répondit Nomerfide, mais à condition qu'il menagera l'honneur des Dames. L'avis vient fort à propos, dit Hircan; car l'histoire que j'ai à vous conter est telle qu'il faut pour vous obéïr. Vous verrez néanmoins par-là, que le penchant des hommes & des femmes est naturellement vicieux, à moins qu'il ne soit soûtenu par la bonté de celui à qui nous devons donner l'honneur de toutes les victoires que nous remportons sur nous-mêmes. Et pour rabaisser les airs de fierté avec lesquels vous triomphez quand on conte quelque histoire qui vous fait honneur, je vais vous en faire une qui est trés-veritable.



XXXV. NOUVELLE.

L'induſtrie d'un mari ſage pour faire diverſion à l'amour que ſa femme avoit pour un Cordelier.

IL y avoit à Pampelune une Dame qui paſſoit pour belle & vertueuſe, & en même tems pour la plus dévote & la plus chaſte du païs. Elle aimoit beaucoup ſon mari, & avoit tant de complaiſance pour lui, qu'il avoit en elle une confiance entiere. Elle étoit

étoit toute occupée du service Divin, & ne perdoit pas un seul Sermon. Elle n'oublioit rien pour persuader à son mari & à ses enfans d'être aussi dévots qu'elle, qui n'avoit que trente ans; âge où les femmes ont accoûtumé de quitter la qualité de belles pour celle de nouvelles sages. Le premier jour de Carême elle alla à l'Eglise prendre les cendres qui sont la mémoire de la mort. Un Cordelier qui par l'austerité de sa vie passoit pour un saint, & qui malgré ses austerités & ses macerations n'étoit ni si maigre ni si pâle, qu'il ne fût un des hommes du monde aussi bien fait, devoit faire le Sermon. La Dame l'écouta avec beaucoup de dévotion, & n'eut pas moins d'application à considerer le Prédicateur. Ses oreilles & ses yeux mirent tout à profit, & trouverent également de quoi se contenter: Les paroles pénetrerent jusques au cœur par les oreilles; & les agrémens du visage passant par les yeux s'insinuerent si avant dans son esprit, qu'elle se trouva comme en extase. Le Sermon fini le Cordelier célebra la Messe, à laquelle la Dame assista, & prit les cendres de sa main, qui étoit aussi belle & aussi blanche que Dame la sauroit avoir. La Dévote fit bien plus d'attention à la beauté de la main du Religieux, qu'aux cendres qu'il lui donnoit, persuadée que cet amour spirituel ne pouvoit blesser la conscience quelque plaisir qu'elle en reçût. Elle ne manquoit point d'aller tous les jours au Sermon, & d'y mener son mari. L'un & l'autre louërent si fort le Prédicateur, qu'à table & ail-

leurs ils ne parloient que de lui. Ce feu avec toute sa spiritualité devint enfin si charnel, que le cœur de cette pauvre Dame qui en fut le premier embrasé, consumoit tout le reste. Autant qu'elle avoit été lente à sentir cette flâme, autant fut-elle prompte à s'enflâmer, & elle sentit plûtôt le plaisir de sa passion, qu'elle ne s'apperçût d'être passionnée. L'amour qui s'étoit rendu maître de cette Dame ne trouvoit plus en elle aucune resistance, le plus fâcheux étoit que le Medecin de sa douleur ne savoit pas son mal. Bannissant donc toute crainte & la honte qu'elle devoit se faire d'étaler son extravagance à un homme si sage, de faire connoître son vice & son mauvais cœur à un homme si saint & si vertueux, elle prit le parti de lui écrire l'amour qu'elle avoit pour lui; ce qu'elle fit au commencement le plus modestement qu'il lui fut possible. Elle donna sa lettre à un petit Page avec des instructions sur ce qu'il avoit à faire, & ordre sur tout de prendre garde que son mari ne le vît point aller aux Cordeliers. Le Page prenant le chemin le plus droit passa de pur hazard dans une rue où son maître étoit assis dans une boutique. Le Gentilhomme le voyant passer s'avança pour voir où il alloit. Le Page l'appercevant se cacha tout étonné dans une maison. Le maître voyant cette contenance le suivit, & le prenant par le bras lui demanda où il alloit, ses excuses embarrassées, & qui ne signifioient rien, son éfroi firent soupçonner quelque chose au Gentilhomme, qui le menaça de

le

le batre s'il ne lui disoit où il alloit. Helas ! Mr. lui dit le pauvre Page, si je vous le dis Madame me tuera. Le Gentilhomme ne doutant plus alors que sa femme ne fît un marché sans lui, rassûra le Page, & lui promit qu'il n'auroit point de mal, pourvû qu'il lui dît la verité : Qu'il lui feroit au contraire beaucoup de bien ; mais que s'il mentoit il le mettroit en prison pour toute sa vie. Le Page pour avoir du bien, & éviter le mal, lui conta le fait, & lui montra la lettre que sa maîtresse écrivoit au Prédicateur. De quoi le mari fut aussi surpris & aussi fâché, qu'il avoit été assûré toute sa vie de la fidélité de sa femme, en qui il n'avoit jamais connu faute.

Le mari qui étoit sage dissimula sa colere, & pour connoître l'intention de sa femme, il répondit pour le Prédicateur, & lui fit dire qu'il la remercioit de sa bonne volonté, l'assûrant qu'il y répondoit de son côté. Le Page ayant juré à son maître de mener sagement l'afaire, alla porter cette lettre à sa maîtresse, qui en eut tant de joie que son mari s'apperçût que son visage avoit changé ; car au lieu que les jeûnes du Carême l'eussent amaigrie, elle étoit plus belle & plus fraiche qu'auparavant. Le Carême étoit à demi passé que la Dame sans se mettre en peine ni de la passion ni de la semaine sainte écrivoit comme à l'ordinaire au Prédicateur l'entretenant toûjours de sa fureur. Quand il tournoit les yeux de son côté, ou qu'il parloit de l'amour de Dieu, elle s'imaginoit que c'étoit pour son compte, & tant que ses yeux pou-

voient expliquer les ſentimens de ſon cœur, elle ne les épargnoit pas. Le mari ne manquoit pas de lui répondre regulierement au nom du Cordelier. Il lui écrivit aprés Pâques pour la prier de lui donner le moyen de pouvoir l'entrêtenir tête à tête. Elle qui attendoit ce moment avec impatience conſeilla à ſon mari d'aller voir quelques terres qu'ils avoient autour de Pampelune. Il lui promit, & alla ſe cacher chez un de ſes amis. La Dame ne manqua pas d'écrire au Cordelier que ſon mari étoit à la campagne, & qu'il pouvoit la venir voir. Le Gentilhomme voulant éprouver juſqu'au bout le cœur de ſa femme, alla prier le Prédicateur de lui préter ſon habit. Le Cordelier qui étoit homme de bien, lui dit que ſa Regle le défendoit, & que pour rien du monde il ne le lui préteroit pas pour aller en maſque. Le Gentilhomme l'aſſûra que ce n'étoit point pour s'en divertir qu'il le lui demandoit, mais pour une choſe avantageuſe & neceſſaire à ſon ſalut. Le Cordelier qui le connoiſſoit homme de bien & dévot, lui préta ſon habit. Avec cet habit qui lui couvroit la plus grande partie du viſage, en ſorte qu'à peine lui voyoit-on les yeux, il prit une fauſſe barbe & un faux nez, mit du liege à ſes ſouliers pour ſe faire auſſi grand que le Moine, & en un mot, s'ajuſta de maniere, qu'il lui reſſembloit aſſez. Le ſoir il s'en vint ainſi fait dans la chambre de ſa femme qui l'attendoit en grande dévotion. La pauvre creature n'attendit pas qu'il vint à elle, mais courut l'embraſſer comme une femme hors

du

du ſens. Lui qui baiſſoit la vûe pour n'être pas reconnu, commença à faire le ſigne de la croix, faiſant ſemblant de fuïr, & criant, tentation, tentation. Vous avez raiſon, mon Pere, lui dit-elle; Car il n'eſt point de plus violente tentation que celle qui vient de l'amour. Vous m'avez promis d'y remedier, & je vous prie d'avoir pitié de moi à preſent que nous avons le tems & le loiſir. En diſant cela elle faiſoit des éforts pour l'embraſſer pendant qu'il fuyoit de tous les côtez faiſant de grands ſignes de croix, & criant toûjours, tentation, tentation. Mais quand il vit qu'elle le cherchoit de trop prés, il prit un gros bâton qu'il avoit ſous ſa robe, dont il la roſſa ſi bien, qu'il fit paſſer la tentation. Cela étant fait il ſortit ſans être connu, & raporta d'abord les habits du Cordelier, l'aſſûrant qu'il s'en étoit ſervi utilement. Le lendemain faiſant ſemblant de venir de loin, il revint chez lui, & trouva ſa femme au lit. Ne faiſant pas ſemblant de ſavoir ſon mal, il lui demanda ce qu'elle avoit. Elle lui répondit qu'elle étoit incommodée d'une eſpece de catarre, & qu'elle ne pouvoit s'aider ni des bras ni des jambes. Le mari qui avoit bonne envie de rire feignït d'en être fâché, & pour la rejouïr lui dit, qu'il avoit invité le ſaint Prédicateur à ſouper. Donnez-vous bien de garde, mon ami, de convier de telles gens, répondit-elle d'abord, car ils portent malheur par tout où ils vont. Comment, mamie! repliqua le mari, vous m'avez tant loüé ce bon Pere. Je croi pour moi que s'il y a au mon-

de un ſaint homme c'eſt lui. Ils ſont bons à l'Egliſe & en Chaire, repartit-elle; mais dans les maiſons ce ſont des Antechriſts. Que je ne le voye point, mon ami, je vous en ſuplie, car avec le mal que j'ai il n'en faudroit pas davantage pour me faire mourir. Puiſque vous ne voulez pas le voir, répondit le mari, vous ne le verrez point; mais je ne puis pas m'empécher de lui donner à ſouper ceans. Faites ce qu'il vous plaira, dit-elle; mais de grace que je ne le voye point; car je hais ces ſortes de gens.

Le mari aprés avoir donné à ſouper au Pere, lui dit: Je vous crois tant aimé de Dieu, mon Pere, que je ſuis perſuadé qu'il vous exaucera en tout ce que vous lui demanderez. C'eſt pourquoi je vous prie d'avoir pitié de ma pauvre femme. Elle eſt poſſedée depuis dix huit jours d'un malin Eſprit, de maniere qu'elle veut mordre & égratigner tout le monde. Il n'y a ni croix ni eau benite dont elle faſſe cas. Je croi fermement que ſi vous mettez la main ſur elle, le Diable s'en ira. C'eſt de quoi je vous prie de tout mon cœur. *Toute choſe eſt poſſible au croyant*, mon fils, répondit le bon Pere. N'étes-vous pas bien perſuadé que Dieu eſt ſi bon, qu'il ne refuſe jamais ſa grace à ceux qui la lui demandent avec foi? J'en ſuis perſuadé, mon Pere, dit le Gentilhomme. Aſſûrez-vous auſſi, mon fils, ajoûta le Cordelier, qu'il peut, & qu'il veut, & qu'il n'eſt pas moins puiſſant que bon. Fortifions-nous en la foi pour reſiſter à ce lion rugiſſant, & lui arra-

arracher sa proye que Dieu s'est aquise par le sang de son fils Jesus-Christ. Le Gentilhomme mena donc cet homme de bien où étoit sa femme couchée sur un lit de repos. Comme elle croyoit que c'étoit lui qui l'avoit bâtue, elle fut si surprise de le voir, qu'elle entra dans une fureur prodigieuse. Mais la presence de son mari lui fit baisser la vûe, & la rendit muette. Tant que j'y suis, dit le mari au bon Pere, le Diable ne la tourmente gueres; mais si-tôt que je m'en serai allé vous lui jetterez de l'eau benite, & vous verrez alors avec quelle violence le malin Esprit l'agite. Le mari le laissa donc seul avec sa femme, & deméura à la porte pour voir ce qui se passeroit. Quand elle se vit seule avec le Pere, elle commença à crier comme une femme enragée & hors du sens; Méchant, infame, meurtrier, trompeur. Le Cordelier croyant de bonne foi qu'elle fût possedée, voulut lui prendre la tête pour dire ses oraisons dessus; Mais elle l'égratigna & le mordit si serré, qu'il fut contraint de parler de plus loin, & jettant force eau benite il dit plusieurs bonnes oraisons. Le mari voyant qu'il étoit tems de finir la Comedie rentra, & remercia le Cordelier de la peine qu'il s'étoit donnée. Aussi-tôt qu'il parut, plus d'injures & de maledictions de la part de la femme, qui baisa la croix doucement par la crainte qu'elle avoit de son mari. Le saint Cordelier qui l'avoit vûe dans une si grande fureur, crut fermement que Nôtre-Seigneur avoit chassé le Diable à sa priere, & s'en alla loüant

Dieu de ce miracle. Le mari voyant sa femme si bien châtiée de sa folie, ne voulut point lui dire ce qu'il avoit fait, se contentant de l'avoir ramenée par sa prudence, & de l'avoir mise en tel état, qu'elle haïssoit mortellement, ce qu'elle avoit aimé avec tant d'indiscretion, & detestoit son extravagance. Elle se guerit desormais de toute superstition, & se donna entierement à son mari & au ménage tout autrement qu'elle n'avoit jamais fait.

Vous pouvez, Mesdames, connoître par-là le bon sens du mari, & le foible d'une femme qui passoit pour femme de bien. Si vous faites bien attention à cet exemple, je suis persuadé, qu'au lieu de vous fier à vos propres forces, vous apprendrez à vous tourner vers celui duquel dépend vôtre honneur. Je suis bien aise, dit Parlamente, que vous soyez devenu le Prédicateur des Dames: Vous le seriez à meilleur titre si vous vouliez faire les mêmes Sermons à toutes celles que vous entretiendrez. Toutes les fois, répondit Hircan, que vous voudrez m'écouter, je vous assûre que je ne vous en dirai pas moins. C'est à dire, dit Simontault, que quand vous n'y serez pas il parlera autrement. Il en fera ce qu'il voudra, repliqua Parlamente, mais je veux pour ma satisfaction, qu'il parle toûjours ainsi. L'exemple qu'il a produit servira au moins à celles qui s'imaginent que l'amour spirituel ne soit pas dangereux: Mais il me semble qu'il l'est plus que tout autre. Cependant, dit Oysille, il me semble qu'on

ne

ne doit point dédaigner d'aimer un homme qui a de la vertu, & qui craint Dieu; car on n'en peut à mon avis que mieux valoir. Je vous prie de croire, Madame, répondit Parlamente, qu'il n'y rien de plus ſot, & de plus aiſé à tromper qu'une femme qui n'a jamais aimé : Car l'amour eſt une paſſion qui s'eſt plûtôt emparée du cœur qu'on ne s'en eſt aviſé : D'ailleurs cette paſſion eſt ſi agreable, que pourvû qu'on puiſſe s'afubler de la vertu comme d'un manteau, à peine ſera-t-elle connue, qu'il en reſultera quelque inconvenient. Quel inconvenient peut-il reſulter, repartit Oyſille, d'aimer un homme de bien? Il y a aſſez d'hommes, Madame, repliqua Parlamente, qui paſſent pour gens de bien à l'égard des Dames; mais qu'il y en ait qui ſoient tellement gens de bien par rapport à Dieu, qu'on puiſſe ne courre aucun riſque ni pour l'honneur, ni pour la conſcience, je ne croi pas qu'il y en ait aujourd'hui un ſeul de ce caractere : Et celles qui ſont d'un autre opinion, & qui s'y fient, ſont priſes pour dupes. On entre par Dieu dans ce commerce d'amitié, & ſouvent on en ſort par le Diable. J'en ai aſſez vû qui ſous couleur de parler de Dieu commençoient une amitié qu'elles vouloient enfin rompre, & ne pouvoient, retenues qu'elles étoient par le beau manteau dont cette amitié étoit couverte. Un amour vicieux ſe détruit, & n'eſt pas de durée dans un bon cœur; mais l'amour honnéte a des liens de ſoie ſi fins & ſi déliez, qu'on eſt plûtôt pris qu'on ne les ait apperçûs. Selon vous

donc,

donc, dit Emarſuitte, jamais femme ne devroit aimer homme. Vôtre loi eſt trop violente : elle ne durera pas. Je le ſai bien, dit Parlamente : mais cela n'empéche pas qu'il ne fût à ſouhaiter, que chacune ſe contentât de ſon mari, comme je fais du mien. Emarſuitte ſe ſentant touchée par ce mot, changea de couleur, & répondit : Vous devez croire que chacune a le cœur comme vous, à moins que vous ne vous croyiez plus parfaite que toutes les autres. De peur d'entrer en diſpute, dit alors Parlamente, voyons à qui Hircan donnera ſa voix. Je la donne à Emarſuitte, dit-il, pour la raccommoder avec ma femme. Puiſque c'eſt mon tour de parler, répondit Emarſuitte, je n'épargnerai homme ni femme pour faire tout le monde égal. Vous avez de la peine à vous vaincre, & à demeurer d'accord de la probité & de la vertu des hommes : cela m'oblige à conter une hiſtoire de la nature de la precedente.



XXXVI. NOUVELLE.

Un Preſident de Grenoble averti des irregularitez de ſa femme, y pourvût ſi ſagement, qu'il s'en vengea, ſans que ſon honneur en reçût aucune atteinte dans le public.

IL y avoit à Grenoble un Preſident dont je ne dirai pas le nom. Il ſufit de dire qu'il n'étoit pas François, qu'il avoit une belle femme, & qu'ils faiſoient fort bon ménage. Cette femme ſentant ſon mari

vieux,

vieux, s'avisa d'aimer un jeune Clerc, bien fait, & de bonne conversation. Quand le mari alloit le matin au Palais, le Clerc entroit dans la chambre, & tenoit sa place. Un vieux domestique du President, qui étoit depuis trente ans à son service, s'en apperçût, & ne pût comme fidéle serviteur s'empécher de le dire à son maître. Le President qui avoit de la sagesse, ne voulut pas le croire sans examen, & lui dit qu'il avoit envie de mettre la division entre lui & sa femme. Il ajoûta que si ce qu'il disoit étoit vrai, il pouvoit bien l'en convaincre par ses propres yeux, & que s'il ne le faisoit pas il croiroit qu'il avoit inventé ce mensonge pour le broüiller avec sa femme. Le valet l'assûra qu'il lui feroit voir ce qu'il lui disoit. Un matin si-tôt que le President fut allé au Palais, & le Clerc entré dans la chambre, le valet envoya un de ses camarades avertir son maître, & se tint à la porte pour voir s'il en verroit sortir le Clerc. Le President n'apperçût pas plûtôt le signe de celui qui le venoit querir, que feignant de se trouver mal, il quitta l'Audience, & s'en alla promptement chez lui où il trouva son vieux domestique en sentinelle à la porte de sa chambre, qui l'assûra que la béte étoit dans les toiles, & qu'il n'y avoit pas long tems qu'elle étoit entrée. Demeure à la porte, lui dit le Président. Il n'y a comme tu sais ni autre entrée ni autre sortie, si ce n'est un petit cabinet dont j'ai toûjours la clef.

clef. Le Préſident entre dans ſa chambre, & trouve ſa femme & le Clerc couchez enſemble. Le Galant qui ne s'attendoit pas à une telle viſite, ſe jette en chemiſe aux pieds de ſon maître, & lui demande pardon. Sa femme de l'autre côté ſe mit à pleurer. Quoi que ce que vous avez fait, dit alors le Preſident, ſoit tel que vous pouvez croire, je ne veux pourtant pas que ma maiſon ſoit flêtrie pour vous, & que les filles que j'ai eu de vous en ſoufrent. Ainſi je vous défens de pleurer, & vous verrez ce que je m'en vais faire. Pour vous, Nicolas, dit-il au Clerc, cachez-vous dans mon cabinet, & ne faites point de bruit. Nicolas étant entré dans le cabinet, il ouvrit la porte, & apellant ſon vieux domeſtique, lui dit : Ne m'as-tu pas aſſûré que tu me montrerois mon Clerc couché avec ma femme? Je ſuis venu ici ſur ta parole, & ai penſai tuer ma femme. Je n'ai rien trouvé, quoi que j'aye cherché par tout. Cherche toi-même ſous les lits, & de tous les côtez. Le valet ayant cherché & n'ayant rien trouvé, dit à ſon maître tout étonné. Il faut que le Diable l'ait emporté ; car je l'ai vû entrer, & il n'eſt point ſorti par la porte ; cependant je vois qu'il n'y eſt pas. Tu es bien malheureux, lui dit alors ſon maître, de vouloir mettre une telle diviſion entre ma femme & moi. Va-t-en, je te donne ton congé, & pour les ſervices que tu m'as rendu je te payerai ce que je te dois, & davantage ; mais va-t en bientôt, & donne-toi bien de garde d'être en ville aprés vingt-quatre heures paſſées. Le Preſi-

dent

dent lui paya cinq ou six années plus qu'il n'avoit servi ; & comme il avoit sujet de se loüer de sa fidélité, il se promettoit de lui faire encore plus de bien. Quand le valet s'en fut allé les larmes aux yeux, le President fit sortir le Clerc du cabinet ; & aprés avoir dit à sa femme & à lui ce qu'il devoit & pouvoit dire, il leur défendit à l'un & à l'autre d'en témoigner la moindre chose à personne. Il commanda à sa femme de se mettre plus proprement qu'elle n'avoit de coûtume, & de se trouver à toutes les compagnies & à tous les festins. Pour le Clerc il lui ordonna de faire meilleure chere qu'auparavant ; mais qu'aussi-tôt qu'il lui diroit à l'oreille de s'en aller, il se donnât bien de garde de demeurer en ville trois heures aprés l'ordre reçû. Cela fait il s'en retourna au Palais sans faire semblant de rien. Durant quinze jours il se mit à regaler, contre sa coûtume ses amis & ses voisins, & aprés le regal il donnoit le bal aux Dames. Voyant un jour que sa femme ne dançoit point, il commanda au Clerc de la faire dancer. Le Clerc pensant qu'il eût oublié le passé, fit gayement dancer la Presidente. Mais le bal étant fini, le President feignant de lui commander quelque chose pour la maison, lui dit à l'oreille, va-t-en & ne reviens jamais. Le Clerc fut bien chagrin de quitter la Presidente ; mais bien joyeux de s'en tirer vies & bagues sauves. Aprés que le President eut bien persuadé à tous ses parens & amis, & à tous les habitans de Grenoble, qu'il aimoit sa femme avec passion,

il s'en alla un beau jour du mois de Mai cueillir une ſalade dans ſon jardin. Je ne ſai de quelles herbes elle étoit composée ; mais je ſai bien que ſa femme ne vécut pas vingt-quatre heures aprés en avoir mangé. Il ſût ſi bien faire l'afligé, que perſonne ne pût jamais le ſoupçonner de l'avoir fait mourir. Par ce moyen il ſe vengea, & ſauva l'honneur de ſa maiſon.

Je ne prétens pas, Meſdames, loüer la conſcience du Preſident ; mais mon deſſein eſt de faire voir la legereté d'une femme, & la grande patience & prudence d'un homme. Ne vous fâchez point, Meſdames, je vous en prie, contre la verité, qui parle quelquefois contre vous auſſi bien que contre les hommes ; car les femmes ont des vices auſſi bien que des vertus. Si toutes celles qui ont aimé leurs valets, dit Parlamente, étoient contraintes de manger de pareilles ſalades, j'en connois qui n'aimeroient pas tant leurs jardins qu'elles font ; mais en arracheroient toutes les herbes, pour éviter celles qui rendent l'honneur aux enfans aux dépens de la vie d'une mere folle. Hircan qui ſentit à qui elle en vouloit, répondit tout échaufé : une femme de bien ne doit jamais ſoupçonner d'une autre des choſes qu'elle ne voudroit pas faire. Savoir n'eſt pas ſoupçonner, repliqua Parlamente. Cependant cette pauvre femme porta la peine que pluſieurs meritent. Je croi au reſte que le Preſident voulant ſe venger, ne pouvoit pas s'y prendre avec plus de prudence & de ſageſſe. Ni avec

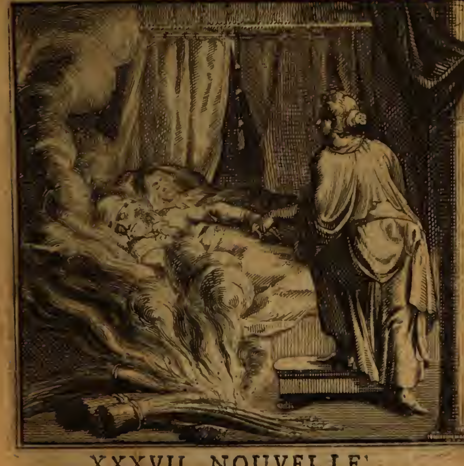
une

une plus profonde malice, dit Longarine. Longue & cruelle vengeance, qui fait bien voir qu'il ne respectoit ni Dieu ni sa conscience. Qu'eussiez-vous donc voulu qu'il eût fait, dit Hircan, pour se venger du plus sensible outrage qu'une femme puisse jamais faire à son mari ? J'eusse voulu, dit-elle, qu'il l'eût tuée dans les premiers mouvemens de sa colere. Les Docteurs disent qu'un tel peché est plus pardonnable, parce que l'homme n'est pas le maître de ces mouvemens, & partant les pechez qu'il commet dans cet état-là peuvent lui être pardonnez. Ouï, dit Guebron, mais ses filles & ses décendans eussent été flétris pour jamais. Il ne devoit point l'empoisonner, dit Longarine; car puisque la grande colere étoit passée, elle eût vécu avec lui en femme de bien, & jamais il n'en auroit été parlé. Croyez-vous, dit Saffredant, qu'il fût appaisé quoi qu'il fît semblant de l'être ? Je suis persuadé pour moi, que le jour qu'il fit sa salade, il étoit aussi en colere que le premier jour. Il y a des gens qui ne sortent jamais des premiers mouvemens que quand ils ont executé leur passion. Vous me faites grand plaisir de dire, que les Theologiens croient ces pechez fort pardonnables, car je suis aussi de ce sentiment. Il est bon de méditer ses paroles, dit Parlamente, quand on a afaire à des gens aussi dangereux que vous. Ce que j'ai dit doit s'entendre d'une colere si violente, qu'elle occupe tout à coup les sens, & empéche la raison d'agir. Je me tiens à cela même, repliqua Saffredant, &

j'en

j'en conclus, que de deux hommes qui font une faute, celui qui eſt fort amoureux eſt plus pardonnable que l'autre, qui ne l'eſt pas: car quand on aime bien la raiſon n'eſt pas aiſément la maîtreſſe. Si nous voulons dire la verité, nous conviendrons qu'il n'y a pas un de nous qui n'ait quelquefois experimenté cette furieuſe folie, & qui n'eſpere pourtant avoir grace. Diſons donc, que le veritable amour eſt un degré pour monter à l'amour parfait que nous devons à Dieu. Perſonne n'y peut monter que par l'échelle des aflictions & des calamitez de ce monde, & qu'il n'ait paſſé par l'amour du prochain, auquel il doit ſouhaiter autant de bien qu'à ſoi-même : & voilà ce qui eſt le lien de perfection. Car comme dit Saint Jean, *comment aimerez-vous Dieu que vous ne voyez point? Si vous n'aimez pas vôtre prochain que vous voyez.* Il n'y a point, dit Oyſille, de beau paſſage de l'Ecriture que vous n'accommodiez à vos intérêts. Prenez garde de ne pas faire comme l'araignée qui fait un poiſon de toutes les bonnes viandes; car je vous avertis qu'il eſt dangereux de tirer l'Ecriture de ſon lieu, & de la citer ſans neceſſité. Voulez-vous donc dire, repliqua Saffredant, que quand nous parlons à vous autres incredules, & que nous appellons Dieu à nôtre ſecours, nous prenons ſon nom en vain. S'il y a du peché à cela, c'eſt tout pour vôtre compte, puiſque vôtre incredulité nous force à mettre en uſage tous les ſermens dont nous pouvons nous aviſer : encore ne pouvons-nous faire pren-

dre feu à vos cœurs de glace. Preuve, dit Longarine, que vous mentez tous : car si vous disiez la verité, elle est si forte, qu'elle nous persuaderoit. Tout ce qu'il y a à craindre est, que les filles d'Eve ne croient trop aisément ce serpent. Je vois bien ce que c'est, repliqua Saffredant. Les femmes sont invincibles. C'est pourquoi je quitte le dé pour voir à qui Emarsuitte donnera sa voix. A Dagoucin, dit-elle, qui ne voudra pas je croi parler contre les Dames. Plût à Dieu, dit-il, qu'elles me fussent aussi favorables, que je suis bien intentionné à parler en leur faveur. Pour vous faire voir que j'ai tâché de faire honneur à celles qui ont de la vertu par la recherche que j'ai faite de leurs bonnes actions, je vais vous en conter une. Je ne veux pas dire, Mesdames, que la patience du Gentilhomme de Pampelune & du President de Grenoble n'ait été grande ; mais je soûtiens que la vengeance ne l'a pas été moins. Quand il est question de louër un homme vertueux, il ne faut pas exalter si fort une seule vertu, qu'on la fasse servir de manteau & de couverture à un si grand vice. Une femme qui a fait une action vertueuse pour l'amour de la vertu même, est veritablement loüable. C'est ce que vous allez voir par le conte que je vais vous faire d'une jeune Dame, dont la bonne action n'avoit pour principe que l'honneur de Dieu & le salut de son mari.



XXXVII. NOUVELLE.

Prudence d'une femme pour retirer ſon mari d'une amourette dont il étoit fou.

IL y avoit une Dame d'une grande maiſon de France dont je ne dirai pas le nom, ſi ſage & ſi vertueuſe, qu'elle étoit aimée & eſtimée de tous ſes voiſins. Son mari lui confioit avec raiſon toutes ſes affaires, qu'elle conduiſoit ſi ſagement qu'en peu de tems elle fit une des plus riches maiſons & des mieux meublées qui fût dans l'Anjou & dans la Tou-

 raine.

raine. Elle vécut long-tems avec ſon mari, & en eut pluſieurs beaux enfans : Mais comme il n'y a point ici bas de bonheur durable, ſa felicité commença d'être traverſée. Son mari trouvant qu'un ſi grand repos ne l'accommodoit pas, voulut eſſayer ſi le trouble l'accommoderoit mieux. Sa femme n'étoit pas plûtôt endormie, qu'il ſe levoit d'auprés d'elle, & ne revenoit que vers le jour. La Dame trouva cette maniere d'agir ſi mauvaiſe, que tombant dans une profonde triſteſſe qu'elle vouloit pourtant diſſimuler, elle oublia les afaires de ſa maiſon, ſa perſonne, & ſa famille, croyant avoir perdu le fruit de ſes travaux en perdant l'amour de ſon mari, pour lequel conſerver il n'y avoit point de peines qu'elle n'eût voulu volontiers ſoûtenir : Mais comme elle vit qu'il étoit perdu pour elle, elle devint ſi négligente pour le reſte de ſa maiſon, qu'on s'apperçût bien-tôt du dommage que cette négligence cauſoit. D'un côté ſon mari dépenſoit ſans ordre & ſans meſure, & la femme ne tenant plus la main au ménage, la maiſon ſe brouïlla ſi fort en peu de tems, qu'on commença de couper les bois de haute futaye, & d'engager les terres. Quelqu'un de ſes parens qui connoiſſoit ſa maladie, lui remontra la faute qu'elle faiſoit, & lui dit que ſi l'amour de ſon mari ne lui failoit pas aimer les intérêts de ſa maiſon, qu'elle eût égard au moins à ſes pauvres enfans. Cette raiſon la frappa : elle reprit ſes eſprits & mit tout en œuvre pour regagner l'amour de ſon mari. Le lendemain le ſentant lever d'auprés d'elle ſe leva auſſi avec ſon manteau de nuit.

Elle fit faire son lit, & attendit en disant les heures le retour de son mari. Quand il entroit dans la chambre elle alloit le baiser, & lui portoit un baſſin & de l'eau pour se laver les mains. Le mari étonné d'une maniere d'agir si extraordinaire, lui dit, qu'il ne venoit que des lieux, & qu'il n'avoit pas besoin de se laver. Elle répondit, qu'encore que ce ne fût pas grande chose, il étoit de l'honnéteté de se laver les mains quand on venoit d'un lieu si sale: Voulant par-là lui faire connoître & haïr sa méchante vie. Comme il ne se corrigeoit point pour cela, sa femme fit le même manége pendant un an. Mais voyant que cela ne lui reüſſiſſoit pas, un jour qu'elle attendoit son mari, qui demeura plus qu'il n'avoit de coûtume, l'envie la prit de l'aller chercher. Elle le chercha tant de chambre en chambre, qu'enfin elle le trouva dans une arriere-garderobe, couché & endormi avec la plus laide & la plus sale servante de la maison. Pour lui apprendre à quitter une femme si belle & si propre pour une servante si laide & si crasseuse, elle prit de la paille, & l'alluma au milieu de la chambre. Mais voyant que la fumée tueroit auſſi tôt son mari que de l'éveiller, elle le tira par le bras en criant au feu, au feu. Si le mari fut honteux & marri d'être trouvé par une si honnête femme avec une telle pecore, ce n'étoit pas sans grand sujet. Il y a plus d'un an, Monsieur, lui dit alors sa femme, que je tâche par douceur & par patience de vous retirer d'une si méchante vie, & de vous faire comprendre

que lavant le dehors, vous devriez aussi netoyer le dedans. Mais quand j'ai vû que tous mes éforts étoient inutiles, je me suis avisée de me servir de l'Element qui doit mettre fin à toutes choses. Si ceci ne vous corrige pas, Monsieur, je ne sai si je pourrai une autre fois vous retirer du danger comme j'ai fait. Je vous prie de considerer, qu'il n'y a point de plus grand desespoir que l'amour, & que si je n'eusse pas eu Dieu devant les yeux, je n'aurois pas eu tant de patience. Le mari bien aise d'en être quitte à si bon marché, lui promit de ne lui donner jamais sujet de se chagriner. La femme le crut trés-volontiers, & du consentement de son Epoux chassa la servante qui lui déplaisoit. Ils vécurent si bien depuis, que même les fautes passées étoient pour eux un surcroît de satisfaction, à cause du bon éfet qu'elles avoient produit.

Si Dieu vous donne de tels maris, Mesdames, ne vous desesperez point je vous prie, avant que d'avoir employé toutes sortes de moyens pour les ramener. Il y a vingt-quatre heures au jour, & il n'y a pas un moment où l'homme ne puisse changer d'esprit. Une femme doit se croire plus heureuse d'avoir regagné son mari par sa patience, que si la Fortune & ses parens lui en avoient donné un plus parfait. Voilà, dit Oysille, un exemple qui doit servir à toutes les femmes mariées. Prendra cet exemple qui voudra, dit Parlamente, mais pour moi il me seroit impossible d'avoir tant de patience. Quoi qu'en quelque état où l'on se trouve la patience soit une belle vertu, il me semble néanmoins qu'en matiere de mariage elle produit

duit enfin l'inimitié. La raison est que soufrant de son semblable, on est contraint de s'en éloigner le plus qu'on peut. De cet éloignement vient le mépris pour l'infidéle, & ce mépris diminue peu à peu l'amour; car on n'aime une chose qu'à proportion de ce qu'on l'estime. Mais il est à craindre dit, Emarsuitte, que la femme impatiente ne trouve un mari furieux, qui au lieu de patience lui causeroit de la douleur. Et que peut faire un mari, repliqua Parlamente, que ce qui a été conté? Ce qu'il peut faire, repartit Emarsuitte. Batre trés-bien sa femme, la faire coucher à la couchete, & celle qu'il aime au grand lit. Je croi, reprit Parlamente, qu'il seroit moins sensible à une honnéte femme d'être batue par emportement, que méprisée par un homme qui ne la vaut pas. Aprés avoir porté la peine de la rupture d'une pareille amitié, le mari ne sauroit rien faire qui fût plus sensible à la femme. Aussi le conte dit, qu'elle ne prit la peine de le ramener, qu'à cause de l'amour qu'elle avoit pour ses enfans: Ce que je croi volontiers. Trouvez-vous une grande patience, dit Nomerfide, à une femme qui va mettre le feu dans une chambre où son mari étoit couché? Oüi, dit Longarine, car quand elle vit la fumée elle l'éveilla, & ce fut peut être la plus grande faute qu'elle fit, car les cendres de pareils maris seroient bonnes à faire la lessive. Vous étes cruelle, Longarine, dit Oysille. Ce n'est pourtant pas ainsi que vous avez vécu avec le vôtre. Non, répondit Longarine; car graces à Dieu il ne m'en a pas donné le sujet. Au contraire je dois le regretter toute ma vie au lieu de m'en plain-

dre. Et s'il vous eût traité autrement, dit Nomerfide, qu'auriez-vous fait ? Je l'aimois tant, répondit Longarine, que je croi que je l'aurois tué, & me fusse tuée ensuite. Aprés m'être ainsi vengée j'aurois trouvé plus de plaisir à mourir, qu'à vivre avec un infidéle. A ce que je vois, dit Hircan, vous n'aimez vos maris que pour vous. S'ils font la moindre faute le Samedi ils perdent tout le travail de la semaine. Voulez-vous donc être maîtresses? Je le veux pour moi si les autres maris y consentent. Il est raisonnable, répondit Parlamente, que l'homme nous gouverne, mais il ne l'est pas qu'il nous abandonne & nous mal-traite. Dieu a mis si bon ordre, dit Oysille, tant à l'homme qu'à la femme, que je croi pourvû qu'on n'en abuse point, que le mariage est un des plus beaux & des plus seurs états de la vie. Je suis persuadée que tous ceux qui sont ici en pensent autant ou plus que moi quelque mine qu'ils fassent. Comme l'homme s'estime plus sage que la femme, il sera plus rigoureusement puni si la faute vient de son côté. Mais c'est assez parlé de cette matiere. Sachons à qui Dagoucin donnera sa voix. A Longarine, dit Dagoucin. Vous me faites grand plaisir, dit-elle ; car j'ai un conte qui merite de suivre le vôtre. Puisqu'il s'agit de louër la vertueuse patience des Dames, je vais vous parler d'une qui est bien plus loüable que celle dont on a parlé ; d'autant plus recommandable, qu'elle étoit femme de ville, qui d'ordinaire sont moins élevées à la vertu que les autres.

XXXVIII.



XXXVIII. NOUVELLE.

Memorable charité d'une femme de Tours à l'égard de ſon Epoux infidéle.

IL y avoit à Tours une Bourgeoiſe belle & ſage, qui pour ſes vertus étoit non ſeulement aimée, mais crainte de ſon mari. Cependant comme les hommes ſont fragiles, & qu'ils s'ennuyent ſouvent de manger toûjours de bon pain, le ſien ſe rendit amoureux d'une de ſes Metayeres. Il alloit ſouvent de

Tours viſiter ſa Metairie, & y demeuroit toûjours deux où trois jours. Quand il revenoit il étoit toûjours ſi morfondu, que ſa pauvre femme avoit aſſez de peine à le guerir. Il n'étoit pas plûtôt gueri, qu'il retournoit à la Metairie, où le plaiſir lui faiſoit oublier tous ſes maux. Sa femme qui ſur toutes choſes aimoit ſa vie & ſa ſanté, le voyant toûjours revenir en ſi mauvais état, s'en alla à la Metairie où elle trouva la jeune femme que ſon mari aimoit. Elle lui dit non avec emportement, mais le plus doucement du monde, qu'elle ſavoit que ſon mari la venoit voir ſouvent; mais qu'elle étoit fâchée de ce qu'elle le traitoit ſi mal, qu'elle le lui renvoyoit toûjours malade. La pauvre femme tant par reſpect pour ſa maîtreſſe, que par la force de la verité, n'eut pas le courage de nier le fait, & lui en demanda pardon. La Tourangeaude voulut voir la chambre & le lit où couchoit ſon mari. Elle trouva la chambre ſi froide & ſi ſale, qu'elle en eut grande compaſſion. Incontinent elle envoya querir un bon lit, beaux draps, mante & courte pointe ſuivant le goût de ſon mari; elle fit aproprier & tapiſſer la chambre, lui donna un joli ſervice de vaiſſelle, une pipe (*mot du païs qui ſignifie deux barriques*) de bon vin, des dragées, & des confitures, & pria la Metayere de ne lui renvoyer plus ſon mari ſi morfondu.

Le mari ne fut pas long-tems ſans aller voir la Metayere à ſon ordinaire, & fut bien ſurpris de trouver un ſi méchant logis ſi propre; mais bien plus ſurpris encore quand elle

lui

lui donna à boire dans une coupe d'argent. Il lui demanda d'où tout cela étoit venu? La pauvre femme lui dit en pleurant, que c'étoit sa femme, qui avoit tant de pitié de le savoir si mal traité, qu'elle avoit ainsi meublé sa maison en lui recommandant sa santé. Lui voyant la grande bonté de sa femme qui lui rendoit tant de bien pour tant de mal, se reprocha autant d'ingratitude qu'il trouvoit en sa femme de generosité. Il donna de l'argent à sa Metayere, la pria pour la suite de vivre en femme de bien, & retourna à sa femme. Il lui confessa toute la verité, & lui dit que sa douceur & sa grande bonté l'avoient tiré d'un déreglement d'où il étoit impossible qu'il sortît jamais par un autre moyen; & oubliant le passé ils vécurent depuis avec beaucoup de repos & de tranquilité.

Il y a bien peu de maris, Mesdames, que la femme ne gagne à la longue par la patience & par l'amour, à moins qu'ils ne soient plus durs que des rochers que l'eau foible & molle perce cependant avec le tems. Voilà, dit Parlamente, une femme sans cœur, sans fiel, & sans foye. Que voulez-vous, dit Longarine? elle faisoit ce que Dieu commande, du bien à celui qui lui faisoit du mal. Je croi, dit Hircan, qu'elle étoit amoureuse de quelque Cordelier, qui lui avoit ordonné pour penitence de faire si bien traiter son mari à la campagne, afin que pendant qu'il y seroit, elle eut loisir de le bien traiter en ville. Vous faites bien voir par-là, dit Oysille, la malice de vôtre cœur, de

juger ainſi mal des bonnes actions. Je croi au contraire qu'elle étoit ſi penetrée de l'amour de Dieu, qu'elle ne ſe mettoit en peine que du ſalut de ſon mari. Il me ſemble, dit Simontault, qu'il avoit plus de ſujet de retourner à ſa femme dans le tems qu'il ſe morfondoit à la Metairie, que lors qu'il y étoit ſi bien traité. Je vois bien, dit Saffredant, que vous n'étes pas du ſentiment d'un riche homme de Paris, qui couché avec ſa femme ne pouvoit ſans s'enrhumer quitter la moindre de ſes nippes. Mais quand il alloit voir la ſervante à la cave au plus fort de l'hyver ſans bonnet & ſans ſouliers, il ne s'en trouvoit jamais incommodé : Cependant ſa femme étoit fort belle, & ſa ſervante fort laide. N'avez-vous pas entendu dire, dit Guebron, que Dieu aide toûjours aux fous, aux amoureux, & aux ivrognes? Peut-être le Tourangeau étoit-il tout cela. Voulez-vous conclure par-là, dit Parlamente, que Dieu ne fait rien pour les chaſtes, pour les ſages, & pour les ſobres? Ceux qui peuvent s'aider eux-mêmes, repondit Guebron, n'ont pas beſoin d'aide. Celui qui a dit qu'il eſt venu pour les malades, & non pas pour les ſains, eſt venu par la loi de ſa miſericorde au ſecours de nos infirmitez, & a caſſé les arréts de ſa rigoureuſe juſtice ; & qui ſe croit ſage eſt un fou devant Dieu. Mais pour finir le Sermon à qui donnez-vous vôtre voix, Longarine? A Saffredant, dit-elle. Je vais donc vous prouver par un exemple, dit Saffredant,

que

que Dieu ne favoriſe pas les amoureux. Quoi qu'on ait déja dit, Meſdames, que le vice eſt commun aux femmes & aux bons hommes, une femme inventera une fineſſe plus promptement & plus adroitement qu'un homme. En voici un exemple.



XXXIX. NOUVELLE.

Secret pour chaſſer le Lutin.

UN Seigneur de Grignaux, Gentilhomme d'honneur d'Anne Ducheſſe de Bretagne, & Reine de France, retournant chez lui aprés une abſence de plus de deux ans, trouva ſa femme à une autre terre qui n'étoit pas éloignée de celle où il avoit accoûtumé de faire ſa reſidence. Il en demanda la raiſon, & on lui répondit, qu'il y revenoit un Eſprit qui les tour-

tourmentoit tellement, que perſonne ne pouvoit y demeurer. Monſieur de Grignaux qui n'étoit pas homme à donner dans ces viſions, repartit, que quand ce feroit le Diable il ne le craindroit pas, & remena ſa femme chez lui. Il fit allumer la nuit force flambeaux pour voir plus clairement cet Eſprit; & aprés avoir long-tems veillé ſans rien entendre, il s'endormit enfin. A peine étoit il endormi qu'il fut reveillé par un ſouflet bien appliqué qu'on lui donna, aprés lequel il entendit une voix qui crioit Revigne, Revigne qui étoit le nom de ſa grand-mere défunte. Il apella une femme qui couchoit dans leur chambre, pour allumer de la chandelle, parce qu'il avoit fait éteindre tous les flambeaux, mais elle n'oſa ſe lever. Dans le même tems Monſieur de Grignaux ſentit enlever ſa couverture, & entendit un fort grand bruit de tables, de tretaux & d'eſcabelles qui tomboient dans la chambre, & faiſoient un fracas qui dura juſqu'au jour. Comme il ne crut jamais que ce fût un Eſprit, il eut moins de peur, que de chagrin de ne pas dormir. Reſolu d'attraper Monſieur l'Eſprit la nuit ſuivante, il ne fut pas plutôt couché qu'il fit ſemblant de ronfler de toute ſa force, & mit ſa main ouverte ſur ſon viſage. En attendant l'Eſprit à venir, il ſentit que quelque choſe s'approchoit de lui, & ſe mit à ronfler plus fort qu'auparavant. L'Eſprit qui s'étoit rendu familier, lui appliqua un bon gros ſouflet. Monſieur de Grignaux qui étoit en ſentinelle, ſe ſaiſit de la main de l'Eſprit, & cria, ma femme, je tiens

l'Eſprit.

l'Esprit. Sa femme se leve incontinent, allume de la chandelle, & il se trouva que c'étoit la fille qui couchoit dans leur chambre. Elle se jetta à leurs pieds, leur demanda pardon, & leur promit de confesser la verité, qui étoit, que l'amour qu'elle avoit depuis long-tems pour un domestique lui avoit fait faire ce manége, en vûe de chasser de la maison maître & maîtresse, afin qu'eux deux qui en avoient la direction, pussent faire grande chere, à quoi ils ne manquoient pas quand ils étoient seuls. Monsieur de Grignaux qui étoit un homme assez rude, les fit bâtonner de maniere qu'ils se souvinrent toûjours de l'Esprit, & ensuite les chassa. Par ce moyen il se débarrassa des Esprits qui avoient joué ce rôlle deux ans durant.

L'amour, Mesdames, fait faire des choses merveilleuses. Il fait perdre toute crainte aux femmes, & leur apprend à tourmenter les hommes pour parvenir à leurs fins. Autant qu'est condamnable la mauvaise intention de la servante, autant est loüable le bon sens du maître, qui savoit fort bien, que l'esprit s'en va & ne revient plus. Constamment, dit Guebron, le valet & la servante ne furent pas alors favorisez de l'amour : Et je demeure d'accord que le maître eut besoin de beaucoup de bon sens. Cependant, dit Emarsuitte, la servante vécut long-tems fort à son aise par le moyen de sa finesse. C'est un aise bien malheureux, dit Oysille, que celui qui commence par le peché, & finit par la honte & par le châtiment. Il est vrai, repartit

Emar-

Emarfuitte, mais il y a bien des gens qui foufrent en vivant juftement, & qui n'ont pas l'efprit de fe donner durant leur vie autant de plaifir que ceux dont il s'agit ici. Je croi fortement, répondit Oyfille, qu'il n'y a point de plaifir parfait, à moins que la confcience ne foit en repos. Comment, dit Simontault? L'Italien foûtient, que plus le peché eft grand, plus il eft agreable. Il faut être un Diable parfait, repartit Oyfille, pour être capable d'une telle penfée. Brifons là-deffus, & fachons à qui Saffredant donnera fa voix. Il ne refte à parler que Parlamente, dit-il, mais quand il y en auroit cent autres je ne laifferois pas de lui donner ma voix, comme étant une perfonne de qui nous devons apprendre. Puifque je dois finir la journée, dit Parlamente, & que je vous promis hier de vous dire pourquoi le pere de Rolandine fit bâtir le Château où il la tint fi longtems prifonniere, je vais vous tenir parole.



XL. NOUVELLE.

Un Seigneur fit mourir son Beau-frere ignorant la parenté.

LE pere de Rolandine avoit plusieurs sœurs. Les unes furent mariées richement ; les autres se firent Religieuses, & une plus belle sans comparaison que toutes les autres qui demeura chez lui sans être mariée. Ce frere aima tellement cette sœur, qu'il n'avoit ni femme ni enfans qu'il lui préferât : Aussi se pre-

presenta-t-il plusieurs bons partis qui la demanderent en mariage ; mais de peur de la perdre , & d'être obligé de donner de l'argent , ils furent tous renvoyez, & elle passa une grande partie de sa vie sans être mariée, vivant trés-honnétement chez son frere. Il y avoit un Gentilhomme jeune & bien fait qui avoit été nourri dés son enfance dans la maison , lequel à mesure qu'il crut en âge crut aussi tellement en agrémens & en vertus, qu'il gouvernoit entierement son maître. Quand il mandoit quelque chose à sa sœur c'étoit toûjours par son canal. Comme il le lui envoyoit soir & matin il prit avec elle tant d'autorité & de privauté , qu'à force de se pratiquer ils vinrent à s'aimer. Le jeune Gentilhomme craignant pour sa vie s'il ofensoit son maître, & la Demoiselle n'étant pas sans scrupules du côté de l'honneur , ils n'eurent de leur amitié que la satisfaction de se parler , jusques à ce que le frere eut dit, & repeté souvent à l'amant qu'il voudroit qu'il lui en eût beaucoup coûté, & qu'il fût d'aussi bonne maison que sa sœur , n'ayant jamais vû homme qu'il aimât mieux pour beau-frere. Il lui dit la même chose tant de fois , qu'aprés avoir examiné la chose avec sa maîtresse, ils crurent tous deux, que s'ils se marioient on leur pardonneroit aisément. L'amour qui fait croire volontiers ce qu'on desire, leur fit entendre qu'il ne pouvoit jamais leur en arriver de mal. Dans cette esperance ils se marierent sans que personne en sût rien , qu'un Prêtre & quelques femmes. Aprés avoir goû-

té pendant quelques années le plaisir que deux belles personnes qui s'aiment avec passion peuvent se donner reciproquement, la fortune jalouse de leur bonheur, leur suscita un ennemi, qui observant la Demoiselle, s'apperçût de sa felicité, ignorant cependant le mariage. Elle alla dire au frere, que le Gentilhomme en qui il avoit tant de confiance alloit trop souvent voir sa sœur, & à des heures que des hommes ne devoient pas entrer dans sa chambre. Il avoit tant de confiance en sa sœur & au Gentilhomme, qu'il ne lè pût croire pour la premiere fois. Mais comme il aimoit l'honneur de sa maison, il le fit observer de si prés, & mit tant de gens au guet, que les pauvres mariez qui ne pensoient point en mal furent enfin surpris.

Un soir le frere ayant été averti, que le Gentilhomme étoit avec sa sœur, y alla tout incontinent, & les trouva couchez ensemble. Le dépit l'empécha de parler. Il mit brusquement l'épée à la main, & courut aprés le Gentilhomme pour le tuër : mais comme il étoit fort dispos de sa personne, il se sauva tout en chemise, & ne pouvant s'échaper par la porte il sauta par la fenétre qui regardoit sur le jardin. La pauvre Demoiselle en chemise se jetta aux genoux de son frere, & lui dit. Sauvez, Monsieur, la vie à mon mari, car je l'ai épousé ; & s'il vous a ofensé j'en dois seule porter la peine, parce qu'il n'a rien fait qu'à ma solicitation. Quand il seroit vôtre mari cent mille fois, répondit le frere outré de colere, je le châtierai comme un

domeſtique qui m'a trompé. En diſant cela il ſe mit à la fenétre, & cria tout haut qu'on le tuât ; ce qui fut incontinent executé à ſes yeux, & aux yeux de ſa ſœur. La pauvre femme voyant un ſi triſte ſpectacle que les prieres & les ſuplications n'avoient pas été capables de prevenir, parla à ſon frere comme une femme hors du ſens. Je n'ai ni pere ni mere, mon frere, & je ſuis en âge de me marier à ma volonté. J'ai choiſi un homme dont vous m'avez dit pluſieurs fois, que vous voudriez que j'euſſe épouſé. Je l'ai fait, & ſelon la loi je l'ai pû faire ſans vous ; cependant vous faites mourir l'homme du monde que vous avez le plus aimé. Puiſque mes prieres n'ont pû le garantir de la mort, je vous conjure par toute l'amitié que vous avez jamais eu pour moi, de me faire compagne de ſa mort, comme je l'ai été de ſa fortune. Par-là vous aſſouvirez vôtre cruelle & injuſte colere, & mettrez en repos le corps & l'ame d'une femme qui ne veut & ne peut vivre ſans ſon mari. Quoi que le frere fût dans une émotion à perdre la raiſon, il eut tant de pitié de ſa ſœur, que ſans lui dire ni ouï, ni non, il la laiſſa & ſe retira. Aprés avoir bien examiné ce qu'il avoit fait, & appris qu'il avoit épouſé ſa ſœur, il eut bien voulu ne l'avoir pas fait. Cependant ayant peur que ſa ſœur pour ſe venger n'en demandât juſtice, il fit bâtir un Château au milieu d'une forêt, où il la confina, avec défenſes que perſonne ne lui parlât.

Quelque tems aprés pour ſatisfaire à ſa

conſcience, il eſſaya de la gagner, & lui fit parler de mariage : mais elle lui manda, qu'il lui avoit donné un ſi mauvais dîné, qu'elle ne vouloit plus ſouper de même viande, & qu'elle eſperoit de vivre de maniere, qu'il n'auroit jamais le plaiſir de lui tuër un ſecond mari : & qu'aprés avoir fait un ſi vilain tour à l'homme du monde qu'il aimoit le plus, elle ne pouvoit pas s'imaginer qu'il pardonnât à un autre. Elle ajoûta, que malgré ſa foibleſſe & ſon impuiſſance, elle eſperoit neanmoins que celui qui étoit juſte Juge, & qui ne laiſſoit point le mal impuni, lui feroit la grace de s'en venger, & de finir le reſte de ſes jours dans ſon Hermitage à méditer l'amour & la charité de ſon Dieu : ce qu'elle fit auſſi : Elle y vécut avec tant de patience & d'auſterité qu'aprés ſa mort chacun y couroit comme à une ſainte. Dés qu'elle fut morte la maiſon de ſon frere commença de tomber dans une telle décadence, que de ſix fils qu'il avoit, il ne lui en demeura pas un ſeul. Ils moururent tous miſerablement. Et enfin Rolandine ſa fille demeura ſeule heritiere de tout, comme on vous l'a dit dans l'autre conte, & ſuccéda à la priſon de ſa tante.

Je ſouhaite, Meſdames, que vous profitiez de cet exemple, qu'aucune de vous n'ait envie de ſe marier pour ſon plaiſir, ſans le conſentement de ceux à qui l'on doit obéïſſance. Le mariage eſt une choſe de ſi longue durée, qu'on ne ſauroit s'y engager avec trop de conſeil. Quelque bien qu'on conſulte, on ne peut néanmoins ſi bien faire, qu'il ne s'y

trou-

trouve pour le moins autant de peine que de plaiſir. Quand il n'y auroit ni Dieu ni loi, dit Oyſille, pour apprendre aux folles à devenir ſages, cet exemple ſufit pour les obliger à avoir plus de reſpect pour leurs parens, que de ſe marier ſans leur avis. Cependant, Madame, dit Nomerfide, quand on a un bon jour dans l'année on n'eſt pas tout à fait malheureuſe. Elle eut le plaiſir de voir & d'entretenir long-tems celui qu'elle aimoit plus qu'elle-même. D'ailleurs elle en jouït par mariage ſans ſcrupule de conſcience. Je trouve ce contentement ſi grand qu'il la dédommagea bien ce me ſemble du chagrin qu'elle eut dans la ſuite. Vous voulez donc dire, dit Saffredant, que les femmes ont plus de plaiſir de coucher avec un mari, que de déplaiſir de le voir tuer devant ſes yeux. Rien moins que cela, répondit Nomerfide, car ſi je le diſois je parlerois contre l'experience que j'ai des femmes : Mais je veux dire qu'un plaiſir non accoûtumé, comme d'épouſer l'homme du monde que l'on aime le plus, doit être plus grand que le déplaiſir de le perdre par la mort, qui eſt une choſe ordinaire. Cela peut être vrai, dit Guebon, de la mort naturelle: mais celle dont il s'agit étoit trop cruelle. Je trouve bien étrange que ce Seigneur qui n'étoit ni ſon pere ni ſon mari, mais ſeulement ſon frere, ait oſé faire une pareille cruauté, attendu même que ſa ſœur avoit l'âge où les loix permettent aux filles de ſe marier comme bon leur ſemble. Pour moi je ne trouve rien là d'étrange, dit Hircan. Il ne tua point ſa

sœur qu'il aimoit si tendrement, & sur laquelle il n'avoit aucune jurisdiction; mais il s'en prit au jeune Gentilhomme qu'il avoit nourri comme son fils, & aimé comme son frere. Il l'avoit avancé & enrichi à son service, & puis par reconnoissance le jeune homme se maria avec sa sœur; ce qu'il ne devoit point faire. Aussi, repartit Nomerfide, ce n'est pas un plaisir commun & ordinaire, qu'une femme de si grande maison épouse un Gentilhomme domestique: Ainsi si la mort est surprenante, le plaisir aussi est nouveau, & d'autant plus grand, qu'il est contre l'opinion de tous les sages, & a pour fondement la satisfaction d'un cœur plein d'amour, & un repos de l'ame où Dieu n'est point ofensé. Quant à la mort que vous appellez cruelle, il me semble que la mort étant necessaire la plus courte est la meilleure: Car ne sait-on pas que la mort est un passage qu'on ne peut s'empécher de franchir? Je regarde comme heureux ceux qui ne languissent pas long tems dans les faux-bourgs de la mort, & qui d'un bonheur, qui est le seul qu'on puisse nommer bonheur, volent tout d'un coup à une felicité éternelle. Qu'apellez-vous les faux-bourgs de la mort, dit Simontault? Les chagrins, les aflictions, les longues maladies, repliqua Nomerfide. Ceux qui ont à soûtenir des douleurs si extrémes ou de corps ou d'esprit, qu'ils viennent à mépriser la mort, & à se plaindre qu'elle vient trop tard, sont dans les faux-bourgs de la mort, & ils vous diront comment se nomment

les auberges où ils ont plus soûpiré que reposé. La Dame dont il s'agit ne pouvoit s'empécher de perdre son mari par la mort; mais la colere de son frere lui a épargné le déplaisir de voir long-tems ce même mari malade ou chagrin, & elle pouvoit se dire heureuse en convertissant au service de Dieu la satisfaction & la joie qu'elle avoit avec son Epoux. Ne comptez-vous pour rien, dit Longarine, la honte qu'elle en eut & l'ennui de sa prison? Je suis persuadée, répondit Nomerfide, que quand on aime bien, & d'un amour fondé sur le commandement de son Dieu, on ne fait cas de la honte, qu'autant qu'elle diminue l'amour; Car la gloire de bien aimer ne connoît point la honte. Quant à sa prison, comme son cœur étoit tout à Dieu & à son mari, je croi qu'elle ne sentoit guere la perte de sa liberté, & qu'elle regardoit au contraire sa servitude comme une trés-grande liberté; car quand on ne peut voir ce qu'on aime, le plus grand bien qu'on puisse avoir est d'y penser incessamment. La prison n'est jamais étroite quand l'imagination peut s'y promener à l'aise. Il n'y a rien de plus vrai, repartit Simontault, que ce que dit Nomerfide: Mais le furieux qui fit cette cruelle separation devoit se croire bien malheureux, d'ofenser comme il faisoit, Dieu, l'amour, & l'honneur. Je m'étonne, dit Guebron, que les femmes aiment si diversement, & je vois bien que celles qui ont le plus d'amour,

ont le plus de vertu ; mais celles qui ont le moins de vertu, font les vertueuses en dissimulant. Il est vrai, dit Parlamente, qu'un cœur vertueux par rapport à Dieu, & par rapport aux hommes, aime avec plus de passion qu'un cœur vicieux, parce que le premier ne craint point qu'on voye le fond de ses intentions. J'ai toûjours entendu dire, reprit Simontault, que les hommes ne sont point blâmables de rechercher les femmes ; car Dieu a mis au cœur de l'homme l'amour & la hardiesse pour demander, & a donné à celui de la femme la crainte & la chasteté pour refuser. Si l'homme a été puni pour s'être servi du pouvoir qui lui avoit été donné, on lui a fait injustice. Mais n'est-ce pas une bizarrerie extréme, dit Longarine, d'avoir si long-tems loüé ce jeune homme à sa sœur? Il me semble que ce seroit une grande folie, pour ne pas dire cruauté, à un homme qui garde une fontaine, de louër la beauté de son eau à une personne qui languiroit de soif en la regardant, & de la tuer ensuite quand elle en voudroit boire. Le feu de l'éloge qu'il fit du jeune homme, repartit Parlamente, alluma sans contredit le feu de l'amour dans le cœur de la Belle; & il eut tort d'éteindre à coups d'épée un feu qu'il avoit lui-même allumé par la douceur de ses paroles. Je suis surpris, dit Saffredant, qu'on trouve mauvais, qu'un simple Gentilhomme par ses seuls services, & non par aucunes supositions, vienne à épouser une femme d'une si illustre maison, puis-

que

que les Philosophes soûtiennent, que le moindre des hommes vaut mieux que la plus grande & la plus vertueuse des femmes. C'est parce, dit Dagoucin, que pour entretenir la tranquilité publique, on ne regarde que le degré des maisons, l'âge des personnes, & les loix, comptant pour rien l'amour & la vertu des hommes pour ne pas confondre la Monarchie. De là vient que dans les mariages qui se font entre égaux, & suivant le jugement des hommes & des parens, les personnes sont souvent si diferentes pour le cœur, pour le temperament, & pour la condition, qu'au lieu d'entrer dans un engagement qui mene au salut, ils se jettent dans les fauxbourgs de l'enfer. On en a vû aussi, repliqua Guebron, qui se sont mariez par amour avec des cœurs, des conditions, & des temperamens semblables, sans s'embarrasser de la diference des maisons, & qui n'ont pas laissé de s'en repentir. En éfet une grande amitié indiscrete se change souvent en jalousie & en fureur. Il me semble, dit Parlamente, que ni l'un ni l'autre n'est loüable, & que les personnes qui se soûmettent à la volonté de Dieu, ne regardent ni à la gloire, ni à l'avarice, ni à la volupté. Ceux-là seulement sont loüables qui par un amour vertueux, soûtenu du consentement de leurs parens, desirent de vivre dans l'état du mariage, comme Dieu & la nature l'ordonnent. Quoi qu'il n'y ait point de condition qui n'ait ses peines, j'ai vû cependant ces derniers fournir leur carriere sans se repentir de s'y être engagez. Cette com-

compagnie n'eſt pas ſi malheureuſe, qu'il n'y ait des mariez de ce caractere. Hircan, Guebron, Simontault, & Saffredant, jurerent tous alors qu'ils s'étoient mariez dans les mêmes intentions, & qu'auſſi ils ne s'en étoient jamais repentis. Que cela fût, ou non, celles qui y avoient intérêt furent néanmoins ſi contentes de cette proteſtation, que ne pouvant à leur avis rien entendre de meilleur, elles ſe leverent pour en aller rendre graces à Dieu, & trouverent que les Religieux étoient prêts à dire Vépres. La dévotion finie, on ſoupa ; mais ce ne fut pas ſans parler encore du mariage, chacun racontant les aventures qu'il avoit eu pendant qu'il faiſoit l'amour. Mais comme ils s'interrompoient les uns les autres on n'a pas pû retenir les contes tout du long, qui ne ſeroient pas moins agreables que ceux qu'on avoit dit dans le pré. Cette converſation fut ſi bien de leur goût, que l'heure d'aller ſe coucher fut plûtôt venuë, qu'ils ne s'en fuſſent apperçûs. Madame Oyſille ſentant donc qu'il étoit tems de ſe retirer, donna occaſion à la compagnie d'en faire autant. Chacun prit part à la joye, & les mariez qui ne dormirent pas employerent une partie de la nuit à parler de leur amitié paſſée, & ſe donnerent des témoignages de la preſente. Ainſi la nuit ſe paſſa agréablement.

CIN-

CINQUIE'ME JOURNE'E.

LE jour ne fut pas plûtôt venu, que Madame Oysille leur prépara un déjeuné de si bon goût, qu'il fortifia également le corps & l'esprit. Aussi la compagnie y fut-elle si attentive, qu'il sembloit qu'elle n'eût jamais entendu Sermon dont elle eût plus profité. Le second coup de la Messe étant sonné ils s'en allerent méditer les bonnes choses qu'ils avoient entenduës. Aprés la Messe on fit une petite promenade en attendant le dîné, se promettant que la journée seroit aussi belle que la précedente. Saffredant leur dit alors, qu'il trouvoit tant de plaisir à la bonne chere qu'ils faisoient, & à la recreation qu'ils se donnoient, qu'il voudroit qu'on fût encore un mois à faire le pont : mais comme l'Abé ne trouvoit pas son compte à vivre avec tant d'honnêtes gens, qui étoient cause que les pelerins ordinaires ne venoient pas visiter les saints lieux si familierement, y faisoit travailler en toute diligence. Quand ils se furent reposez quelque tems, aprés le dîné, ils retournerent à leur passe-tems accoûtumé, & chacun ayant pris son siége, on demanda à Parlamente à qui elle donnoit sa voix. Il me semble, dit-elle, que Saffredant commenceroit bien cette journée, car son visage ne me paroît pas propre à nous faire pleurer. Vous serez donc bien cruelles, Mesdames, répondit Saffredant, si vous n'avez pitié d'un Cordelier dont je vais vous conter l'histoire. Comme on en

a déja

a déja fait d'autres ſur le même ſujet, vous direz peut-être que ce ſont choſes arrivées à des Dames, & que la facilité de l'execution a fait ſans crainte tenter l'entrepriſe : mais ce n'eſt point cela, & pour vous en convaincre vous connoîtrez par cet exemple que les Cordeliers ſont ſi aveugles dans leur convoitiſe, qu'ils n'ont ni crainte ni prudence.



XLI. NOUVELLE.

Etrange & nouvelle penitence donnée par un Cordelier Confeſſeur à une jeune Demoiſelle.

L'Année que Marguerite d'Autriche vint à Cambrai de la part de l'Empereur ſon neveu, pour négotier la paix entre lui & le Roi Trés-Chrétien, qui envoya de ſa part Loüiſe de Savoye ſa mere, il y avoit à la ſuite de Marguerite d'Autriche la Comteſſe d'Aiguemont,

mont, qui passa dans cette assemblée pour la plus belle des Flamandes. Au retour la Comtesse d'Aiguemont s'en retourna chez elle. Le tems des Avents étant venu, elle envoya demander à un Convent de Cordeliers un Prédicateur homme de bien, bon pour précher & pour confesser la Comtesse & sa compagnie. Le Gardien qui recevoit beaucoup de bien de la maison d'Aiguemont & de celle de Piennes dont étoit la Comtesse, envoya le meilleur Prédicateur de la Societé, & celui qui passoit pour le plus honnéte homme. Il fit fort bien son devoir à précher l'Avent, & la Comtesse en fut tout à-fait contente.

La nuit de Noël que la Comtesse vouloit recevoir son Createur, elle fit venir son Confesseur; & aprés s'être bien confessée dans une Chapelle bien close, afin que la confession fût plus secrette, elle laissa la place à sa Dame d'honneur, qui ne se fut pas plûtôt confessée, qu'elle y envoya sa fille. Aprés que la jeune penitente eût dit tout ce qu'elle savoit, le bon Confesseur penetrant quelque chose de son secret, eut envie de lui donner une penitence extraordinaire, & eut la hardiesse de lui dire. Vos pechez sont si grands, ma fille, que pour y satisfaire je vous ordonne pour penitence, de porter ma corde sur vôtre chair nuë. La Demoiselle qui ne vouloit pas lui desobéïr répondit. Donnez la moi, mon Pere, & je ne manquerai pas de la porter. Non, ma fille, repliqua le Pere, il ne seroit pas bon que vous l'attachassiez. Il faut qu'elle soit attachée premierement par les mêmes mains

ains dont vous devez recevoir l'absolution, vous serez ensuite absoute de tous vos pechez. La Demoiselle se mit à pleurer, & répondit qu'elle n'en feroit rien. Comment, dit le Confesseur? étes-vous une Heretique pour refuser les penitences que Dieu & nôtre mere Sainte Eglise ont ordonnées? Je fais, repliqua la Demoiselle, de la Confession l'usage que l'Eglise a commandé. Je veux bien recevoir l'absolution, & faire la penitence; mais je ne veux point que vous y mettiez les mains; car en ce cas je refuse absolument vôtre penitence. Cela étant, dit le Confesseur, je ne puis pas vous donner l'absolution. La Demoiselle se retira avec un grand trouble de conscience; car elle étoit si jeune, qu'elle avoit peur d'avoir manqué par le refus qu'elle avoit fait au Reverend Pere. Aprés que la Messe fut dite, & que la Comtesse d'Aiguemont eut Communié, sa Dame d'honneur voulant en faire autant, demanda à sa fille si elle étoit préte. La fille répondit en pleurant qu'elle ne s'étoit point confessée. Qu'avez-vous donc fait si long tems avec le Prédicateur, lui dit sa mere? Rien, repliqua la fille; car comme je n'ai pas voulu faire la penitence qu'il m'a donnée, il m'a refusé aussi l'absolution. La mere la questionna si sagement, qu'elle sût la penitence extraordinaire que le Moine vouloit donner à sa fille. Elle la fit confesser à un autre, & communierent ensuite toutes deux.

La Comtesse ne fut pas plûtôt de retour de l'Eglise, que sa Dame d'honneur lui fit des

plaintes du Prédicateur , & la surprit beaucoup, parce qu'elle avoit fort bonne opinion de lui. Toute sa colere cependant ne l'empécha pas de rire de la singularité de la penitence : mais le rire ne l'empécha pas non plus de châtier le bon Pere. On le rossa à la cuisine en Moine de bonne maison , & à force de coups on lui fit avouër la verité : aprés quoi il fut renvoyé pieds & poings liez à son Gardien ; qu'on pria de commettre une autre fois de plus honnétes gens pour précher la parole de Dieu.

Si les Moines n'ont point fait dificulté de déclarer leur méchanceté dans une maison si illustre, que ne font-ils point capables de faire dans les lieux où ils vont d'ordinaire faire la quéte, & où ils ont les occasions si belles, que c'est un miracle s'ils en sortent sans scandale? Cela m'oblige de vous prier, Mesdames, de changer vôtre mépris en compassion , & de considerer que celui qui peut aveugler les Cordeliers n'épargne pas les Dames quand il les trouve en beau début. Sans contredit , dit Oysille , voilà un méchant Cordelier. Un Religieux, un Prêtre, un Prédicateur, faire un jour de Noël une telle infamie, & la faire dans la maison de Dieu , & sous le sacré voile de la Confession , c'est porter l'impieté & la sceleraterie au comble. Comment, dit Hircan ? Croyez-vous que les Cordeliers ne soient pas hommes comme les autres, & pour le moins aussi excusables , & sur tout celui dont il s'agit, qui se voyoit seul de nuit avec une belle fille ? S'il eût bien pensé , dit Parlamente,

lamente, à la Naissance de Jesus-Christ, que ce jour-là represente, il n'eût jamais eu une si mauvaise intention. Ouï, mais vous ne dites pas, interrompit Saffredant, qu'il vouloit aller à l'Incarnation, avant que de venir à la Naissance. Cependant c'étoit un homme plein de mauvaise volonté, de faire une si criminelle entreprise, & d'en avoir si peu de sujet. Il me semble, repartit Oysille, que la Comtesse le fit punir de maniere, que ce pouvoit être un exemple pour les autres du même caractere. Je ne sai, dit alors Nomerfide, si elle fit bien de scandaliser ainsi son prochain, & si elle n'auroit pas mieux fait de lui representer sa faute en particulier & doucement, que de la divulguer de cette maniere. Je croi, dit Guebron, qu'elle auroit bien fait: car il nous est commandé de reprendre le prochain tête à tête, avant que de le dire non seulement à l'Eglise, mais même à personne. Quand un homme n'a plus rien à ménager du côté de l'honneur, il est bien dificile qu'il se reforme: & la raison est que la honte retire autant de gens du peché, que la conscience. Je croi, répondit Parlamente, que chacun doit pratiquer le conseil de l'Evangile, & il est bien scandaleux que ceux qui le préchent fassent le contraire; ainsi il ne faut point avoir peur de scandaliser ceux qui scandalisent les autres. Il me semble au contraire, qu'il y a du merite à les faire connoître tels qu'ils sont, afin que nous soyons en garde contre leurs seductions à l'égard du beau sexe qui n'est pas toûjours prudent & precautionné.

Mais à qui Hircan donnera-t-il sa voix ? Puisque vous me le demandez ce sera à vous-même, dit Hircan, à qui nul homme sensé ne la doit refuser. Puisque vous me la donnez, dit Parlamente, je vais vous conter une histoire dont je puis servir de témoin. J'ai toûjours entendu dire, que plus est foible le sujet où reside la vertu, plus elle est violemment attaquée par un puissant & redoutable contraire, c'est alors qu'elle est plus loüable, & qu'elle paroît mieux telle qu'elle est. En éfet si le fort se défend du fort ce n'est pas une merveille ; mais si le foible bat le fort, il en doit être loüé de tout le monde. De nommer les personnes, ce seroit ce me semble faire tort à la verité, aprés l'avoir vûe cachée sous un si miserable habit, que personne n'en faisoit cas ; mais rien n'empéche de nommer celle par le moyen de laquelle se font faites les grandes actions dont je vais vous entretenir.



XLII. NOUVELLE.

La chaste perseverance d'une jeune fille qui resista aux opiniâtres poursuites d'un des plus grands Seigneurs de France. Agreable denouëment pour la Demoiselle.

DAns une des meilleures villes de la Touraine demeuroit un Seigneur de grande & illustre maison, qui dés sa jeunesse avoit été élevé en Province. Tout ce que je puis vous dire des perfections & des grandes ver-

tus de ce jeune Prince, eſt, qu'il ne trouva jamais ſon pareil. A l'âge de quinze ans il prenoit plus de plaiſir à courre & à chaſſer, qu'à regarder les Dames. Etant un jour dans une Egliſe il jetta les yeux ſur une jeune fille, qui durant ſon enfance avoit été nourrie au Château où il demeuroit. Aprés la mort de ſa mere ſon pere ſe retira, & s'en alla demeurer en Poitou avec ſon frere. Cette fille qui ſe nommoit Françoiſe, avoit une ſœur bâtarde que ſon pere aimoit fort, & qu'il maria à un ſommelier de ce jeune Prince, qui lui fit porter auſſi grand état que perſonne de ſa famille. Le pere mourut, & laiſſa pour la part de Françoiſe tout ce qu'il avoit auprés de cette bonne ville. Aprés ſa mort elle ſe retira dans ſon bien. Comme elle étoit à marier, & qu'elle n'avoit que ſeize ans, elle ne voulut point tenir maiſon, & ſe mit en penſion chez ſa ſœur. Le jeune Prince voyant cette fille aſſez belle pour une claire brune, & d'une grace au de-là d'une fille de ſon rang, car elle avoit plus l'air d'une fille de qualité, ou d'une Princeſſe, que d'une bourgeoiſe, fut long-tems à la conſiderer. Comme il n'avoit jamais aimé, il ſentit dans ſon cœur un plaiſir qui ne lui étoit pas ordinaire. De retour dans ſa chambre, il s'informa de celle qu'il avoit vûe à l'Egliſe, & ſe reſſouvint qu'autrefois étant toute jeune elle avoit ſouvent joüé au Château avec ſa ſœur, à laquelle il la fit reconnoître. Sa ſœur l'envoya querir, lui fit fort bon accueil, & la pria de la venir voir ſouvent. Elle y alloit quand il y
avoit

avoit nôce ou aſſemblée. Le jeune Prince la voyoit volontiers, & ſi volontiers qu'il ſongea à l'aimer. Comme il ſavoit qu'elle étoit de baſſe naiſſance, il crût qu'il auroit aiſément ce qu'il demandoit. N'ayant pas occaſion de lui parler, il lui envoya un Gentilhomme de ſa chambre, avec ordre de l'informer de ſes intentions, & de conclure avec elle. Elle qui étoit ſage & pieuſe répondit, qu'elle ne croyoit pas que ſon maître qui étoit ſi bien fait, s'amuſât à regarder une fille auſſi mal faite qu'elle, d'autant moins qu'au Château il y en avoit de ſi belles, qu'il n'en falloit point chercher d'autres en ville, & qu'elle ne doutoit point qu'il ne lui dît cela d'ofice, & ſans ordre de ſon maître. Comme la dificulté rend le deſir plus violent, le Prince ſur cette réponſe pouſſa ſon deſſein avec plus de chaleur que jamais, & lui écrivit, la priant d'ajoûter foi à tout ce que le Gentilhomme lui diroit de ſa part. Elle qui ſavoit fort bien lire & écrire, lût ſa lettre tout du long. Quelques prieres que le Gentilhomme lui fît elle ne voulut jamais y répondre, diſant qu'une perſonne d'auſſi petite naiſſance ne devoit pas ſe donner la liberté d'écrire à un ſi grand Prince, mais qu'elle le ſuplioit de ne la croire pas aſſez ſotte, pour s'imaginer qu'il l'eſtimât aſſez pour l'aimer autant qu'il diſoit. Qu'au reſte il ſe trompoit s'il s'imaginoit que parce qu'elle étoit d'une naiſſance obſcure, il feroit d'elle tout ce qu'il voudroit; & que pour lui faire voir le contraire elle ſe croyoit obligée de lui déclarer, que toute bourgeoiſe qu'elle

 étoit,

étoit, il n'y avoit point de Princeſſe qui eût le cœur mieux placé qu'elle : qu'il n'y avoit point de tréſors au monde qu'elle eſtimât comme l'honneur & la conſcience, & lui demandant pour toute grace de ne la point empécher de garder ce tréſor toute ſa vie, & de compter qu'elle ne changeroit jamais de ſentiment dût-il lui en coûter la vie. Le jeune Prince ne trouva pas cette réponſe à ſon gré, cependant il l'en aimoit encore davantage, & ne manquoit pas de faire mettre ſon ſiége où elle alloit à la Meſſe, & où durant tout le ſervice il n'avoit des yeux que pour regarder cette image. Mais quand la Belle l'apperçût elle changea de lieu , & alla à une autre Chapelle, non qu'elle fût fâchée de le voir , car elle n'eût pas été creature raiſonnable ſi elle n'avoit pris plaiſir à le regarder ; mais elle craignoit d'en être vûe, ne s'eſtimant pas aſſez pour meriter d'être aimée en vûe du mariage , & s'eſtimant trop pour pouvoir s'accommoder d'un amour deshonnéte. Quand elle vit qu'en quelque endroit de l'Egliſe qu'elle pût ſe mettre le Prince faiſoit dire la Meſſe tout auprés, elle n'alla plus à cette Egliſe, mais à la plus éloignée qu'elle pouvoit trouver. D'ailleurs la ſœur du Prince l'envoyoit querir ſouvent, mais elle s'excuſoit ſur quelque indiſpoſition.

Le Prince voyant qu'il ne pouvoit lui parler, eut recours à ſon ſommelier, & lui promit de grands biens s'il le ſervoit dans cette afaire. Le ſommelier tant pour plaire à ſon maître, que pour le profit qu'il en eſperoit promit de

le

le faire volontiers. Il contoit tous les jours au Prince tout ce qu'elle disoit & faisoit, & l'assûroit entr'autres choses, qu'elle évitoit tant qu'elle pouvoit les occasions de le voir. Le violent desir qu'il avoit de l'entretenir à son aise lui fit chercher un autre expedient. Comme il commençoit déja d'être fort bon homme de cheval, il s'avisa d'aller monter ses grands chevaux dans une grande place de la ville, tout devant la maison du sommelier où Françoise demeuroit. Aprés avoir fait un jour bien des courses & des sauts qu'elle pouvoit voir de sa chambre, il se laissa tomber de cheval dans un grand bourbier. Quoi qu'il ne se fît aucun mal, il ne laissoit pas de se plaindre beaucoup, & de demander s'il n'y avoit point de maison où il pût aller changer d'habit. Chacun lui ofrit la sienne; mais quelqu'un ayant dit que celle du sommelier étoit la plus proche & la plus honnéte, elle fut choisie préferablement à toutes les autres. On lui donna une chambre bien meublée; & comme tous ses habits étoient boüeux, il quitta tout jusqu'à la chemise, & se mit au lit. Chacun s'étant retiré pour aller chercher d'autres habits au Prince à la reserve de son Gentilhomme, il fit apeller son hôte & son hôtesse, & leur demanda où étoit Françoise. Il y eut bien de la peine à la trouver, ca raussi-tôt qu'elle avoit vû entrer le Prince, elle s'étoit cachée dans le lieu le plus reculé de la maison. Sa sœur la trouva enfin, & la pria de ne faire point dificulté de venir parler à un Prince si honnéte & si vertueux. Comment

ment, ma sœur, dit Françoise, vous que je regarde comme ma mere, voudriez-vous me conseiller d'aller parler à un Prince, duquel comme vous savez je ne puis ignorer les intentions? Mais sa sœur lui répresenta tant de choses, & lui promit tant de ne la pas laisser seule, qu'elle la suivit avec un visage si pâle & si défait, qu'elle étoit plus propre à faire pitié qu'à donner de l'amour. Quand le jeune Prince la vit à son lit, il la prit par la main qu'il trouva froide & tremblante. Me croyez-vous, Françoise, lui dit-il, un homme si dangereux & si cruel, que je mange les femmes en les regardant? Pourquoi craignez-vous si fort un homme qui ne cherche que vôtre honneur & vôtre avantage? Vous savez que j'ai cherché par tout inutilement les occasions de vous voir & de vous parler. Pour me faire plus de chagrin vous avez fuï les lieux où j'avois accoûtumé de vous voir à la Messe, & par là vous m'avez privé de la satisfaction des yeux & de la langue: Mais tout cela ne vous a de rien servi. J'ai fait ce que vous avez vû pour venir ici. J'ai couru risque de me rompre le cou en me laissant tomber pour avoir le plaisir de vous parler à mon aise. Je vous prie donc, Françoise, puis qu'il m'en coûte tant que ma peine ne soit pas inutile, & qu'ayant pour vous tant d'amour, je puisse vous obliger d'en avoir un peu pour moi. Aprés avoir long tems attendu sa réponse, & voyant qu'elle avoit les larmes aux yeux, & n'osoit hausser la vûe, il la tira à lui si prés, qu'il pensa

pensa la baiser. Non, Monsieur, lui dit-elle alors, non, ce que vous demandez ne se peut pas. Quoi que je ne sois qu'un ver de terre au prix de vous, l'honneur m'est si cher, que j'aimerois mieux mourir que d'y donner la moindre atteinte quelque plaisir qu'il pût m'en revenir; & la crainte que j'ai que ceux qui vous ont vû venir ici, ne fassent un mauvais jugement de moi, me cause la peur & le tremblement que j'ai. Puisque vous voulez me faire l'honneur de me parler, vous me pardonnerez aussi la liberté que je prens de vous répondre comme l'honneur m'ordonne de faire. Je ne suis, Monseigneur, ni assez sotte, ni assez aveugle pour ne voir & ne connoître pas les agrémens que Dieu a mis en vous, & pour ne pas croire que celle qui possedera le cœur & le corps d'un tel Prince sera la femme du monde la plus heureuse. Mais de quoi me sert cela? ce bonheur n'est point pour moi, ni pour une femme de mon rang; & je serois une folle achevée si j'en avois seulement le desir. Pour quelle raison puis-je croire que vous vous adressez à moi, si ce n'est parce que les Dames de vôtre maison que vous aimez, & qui ont tant de grace & de beauté, sont si vertueuses que vous n'osez leur demander ce que la bassesse de ma condition vous fait aisément esperer de moi. Je suis assûrée que quand vous auriez de moi ce que vous souhaitez, ce vous seroit un endroit pour entretenir aux dépens de ma foiblesse vôtre maî-

treſſe, à qui vous feriez valoir vos conquétes durant deux bonnes heures. Mais je vous prie de croire, Monſeigneur, que je ne ſuis pas d'humeur de vous donner ce plaiſir. J'ai été nourrie dans une maiſon où j'ai appris ce que c'eſt que d'aimer. Mon pere & ma mere ont été de vos bons ſerviteurs. Puis donc qu'il n'a pas plû à Dieu de me faire naître Princeſſe pour vous épouſer, ni d'une condition aſſez relevée pour pouvoir être vôtre amie, je vous ſuplie de ne point ſonger à me mettre du rang des malheureuſes, puiſqu'il n'y a perſonne qui vous eſtime plus que moi, ni qui ſouhaite avec plus de paſſion, que vous ſoyez l'un des plus heureux Princes de la Chretienté. Si pour vous divertir vous voulez des femmes de mon état, vous en trouverez aſſez en ville de plus belles que moi ſans comparaiſon, & qui vous épargneront la peine de les tant prier. Attachez-vous donc s'il vous plaît à celles à qui vous ferez plaiſir d'acheter leur honneur, & ne fatiguez plus une pauvre fille qui vous aime plus qu'elle-même. Si Dieu demandoit aujourd'hui vôtre vie ou la mienne, je m'eſtimerois heureuſe d'ofrir la mienne pour ſauver la vôtre. Si je fuis vôtre perſonne ce n'eſt pas faute d'amour, mais plûtôt parce que j'aime trop vôtre conſcience & la mienne, & que mon honneur m'eſt plus precieux que ma propre vie. Je vous demande s'il vous plaît, Monſeigneur, la continuation de l'honneur de vôtre bienveillance, & je prierai Dieu toute ma vie pour vôtre ſanté & proſperité. Il eſt vrai que

que l'honneur que vous me faites, me donnera meilleure opinion de moi-même parmi les gens de ma ſorte ; car aprés vous avoir vû, qui eſt l'homme de ma condition que je daignaſſe regarder ? Ainſi mon cœur en liberté ne ſera dans aucune obligation ſinon dans celle où je veux toûjours être, de prier Dieu pour vous ; qui eſt tout ce que je puis faire pour vous en ma vie.

Quoi que cette réponſe ne fût pas ſelon le deſir du Prince, il ne pût s'empécher neanmoins de l'eſtimer autant qu'elle valoit. Il fit tout ce qu'il pût pour lui faire croire qu'il n'aimeroit jamais qu'elle ; mais elle étoit ſi ſage, qu'il ne pût jamais faire entrer dans ſon eſprit une choſe ſi peu raiſonnable. Quoiqu'on dît ſouvent au Prince durant cette converſation, qu'on lui avoit apporté d'autres habits, il étoit ſi aiſe & ſi content, qu'il fit dire qu'il dormoit. Mais enfin l'heure de ſouper étant venue, & n'oſant manquer de s'y trouver par reſpect pour ſa mere, il ſe retira prevenu plus que jamais de l'honnéteté de cette fille. Il en parloit ſouvent au Gentilhomme qui couchoit dans ſa chambre, cet homme s'imaginant que l'argent feroit plus que l'amour, lui conſeilla de faire ofrir à la Belle une ſomme conſiderable en recompenſe de la faveur qu'il lui demandoit. Comme la mere du jeune Prince étoit ſa Tréſoriere, & qu'il n'avoit que peu d'argent pour ſes menus plaiſirs, il emprunta, & fit de ſon fonds & de la bourſe de ſes amis une ſomme de cinq cents écus, qu'il envoya à Françoiſe par ſon Gentilhomme,

me, avec ordre de la prier de traiter son maître avec plus d'humanité. Mais quand elle vit le present elle dit au Gentilhomme. Dites à Monsieur je vous prie que mon cœur est si noble & si genereux, que si j'étois d'humeur de faire ce qu'il desire de moi, la bonne mine & les agrémens qui sont en lui m'auroient déja vaincue; mais tout cela n'étant pas capable de me faire faire la moindre démarche au préjudice de l'honneur, tout l'argent du monde ne sauroit rien faire. Vous lui reporterez le sien s'il vous plaît; car j'aime mieux une honnéte pauvreté, que tous les biens qu'on pourroit me donner. Cette rudesse fit croire au Gentilhomme; qu'un peu de violence en viendroit à bout, & s'avisa de la menacer de l'autorité & de la puissance de son maître. Faites peur du Prince, lui dit-elle en riant, à celles qui ne le connoissent pas. Pour moi je sai qu'il est si sage & si vertueux, que je ne saurois croire que vous disiez cela par son ordre; & je suis persuadée qu'il vous en desavouëra si vous le lui dites. Mais quand vous parleriez par son ordre, je vous déclare qu'il n'y a ni tourmens ni mort qui puissent me faire changer de sentiment: Car comme je vous ai dit, puisque l'amour n'a point changé mon cœur, tous les maux & les biens qu'on pourroit me faire ne seroient pas capables d'en venir à bout.

Le Gentilhomme qui avoit promis à son maître de l'humaniser, lui porta cette réponse avec un dépit qu'on ne peut décrire, & lui

lui conseilla de pousser sa pointe par tous les moyens possibles, en lui representant qu'il lui seroit honteux d'avoir entrepris une telle conquéte, & de n'y avoir pas réüssi. Le jeune Prince qui ne vouloit employer què des moyens honnétes, craignant d'ailleurs que le bruit s'en repandant, sa mere ne vint à le savoir, & ne se mît en colere contre lui, n'osa rien entreprendre, jusques à ce que le Gentilhomme lui eut donné un moyen qui lui paroissoit si bon, qu'il croyoit déja la tenir. Pour cet éfet il parla au sommelier. Comme il étoit resolu de servir son maître à quelque prix que ce fût, il consentit à tout ce qu'on voulut. Il fut donc dit que le sommelier prieroit sa femme & sa belle-sœur d'aller voir faire vendanges à une maison qu'il avoit prés de la forêt. Il n'en eut pas plûtôt fait la proposition, qu'elles y consentirent volontiers. Le jour du départ étant venu, il en avertit le Prince, qui resolut d'y aller accompagné de son seul Gentilhomme. Mais Dieu voulut que sa mere ornoit ce jour-là le plus beau cabinet du monde, & avoit tous ses enfans pour lui aider; de sorte que l'heure de partir passa avant que le Prince pût s'échaper. Le sommelier s'étoit surpassé pour rendre service à son maître. Il fit faire la malade à sa femme, & étant à cheval avec sa belle-sœur en croupe, elle lui vint dire qu'elle ne pouvoit y aller. Quand il vit que l'heure passoit, & que le Prince ne venoit point: Je croi, dit-il à sa belle-sœur, que nous pouvons bien nous en retourner en ville.

Qui

Qui nous en empéche, dit Françoise? J'attendois Monsieur, répondit le sommelier, qui m'avoit promis de venir ici. Sa sœur comprenant fort bien sa méchanceté lui dit: Ne l'attendez plus, mon frere; car je sai qu'il ne viendra point aujourd'hui. Le frere la crut, & la remena. Quand ils furent arrivez elle fit connoître à son frere qu'elle n'étoit pas satisfaite de lui, & lui dit franchement, qu'il étoit le valet du Diable, & qu'il faisoit plus qu'on ne lui commandoit: Elle lui dit qu'elle étoit bien assûrée que c'étoit son ouvrage & celui du Gentilhomme, & non du Prince; & qu'on aimoit mieux l'applaudir dans ses foiblesses & gagner de l'argent, que de faire le devoir de bons serviteurs: mais que puisqu'elle le connoissoit, elle ne demeureroit plus chez lui. Sur cela elle envoya querir son frere pour l'emmener en son païs, & sortit incontinent de chez sa sœur.

Le sommelier ayant manqué son coup, alla au Château pour savoir pourquoi le Prince n'étoit pas venu. Il n'y fut guere qu'il ne le vît sur sa mule sans autre suite que le Gentilhomme son confident. He bien, dit le Prince en le voyant! est-elle encore là? Le sommelier lui dit ce qui s'étoit passé, & le Prince fut bien fâché d'avoir manqué au rendez-vous, qu'il regardoit comme un coup de partie, & comme le dernier moyen qu'il croyoit pouvoir tenter. Voyant donc qu'il n'y avoit point de remede, il la chercha tant, qu'il la

trouva

trouva en une compagnie d'où elle ne pouvoit pas fuïr. Il s'emporta fort contre elle au ſujet des rigueurs qu'elle avoit pour lui, & de ce qu'elle vouloit quitter ſon frere. Françoiſe lui dit, qu'elle n'avoit jamais trouvé un homme plus dangereux, & qu'il lui étoit bien obligé, puiſqu'il employoit pour ſon ſervice non ſeulement ſon corps & ſon bien, mais auſſi ſon ame & ſa conſcience. Le Prince ne pouvant pas s'empécher de ſentir, qu'il n'y avoit plus rien à eſperer, fit reſolution de ne la preſſer pas davantage, & eut toute ſa vie beaucoup d'eſtime pour elle. Un domeſtique du Prince charmé de la vertu de cette fille la voulut épouſer; mais elle ne pût jamais ſe reſoudre à donner parole ſans l'aprobation & le commandement du jeune Prince, en qui elle avoit mis toute ſon afection. Elle lui en fit parler; il y conſentit, & le mariage fut fait. Elle a vécu toute ſa vie en bonne reputation, & le Prince lui fit beaucoup de bien.

Que dirons-nous ici, Meſdames? Avons-nous le cœur ſi bas que de faire de nos ſerviteurs nos maîtres? Ni l'amour ni les tourmens n'ont pû vaincre celle dont je viens de vous faire l'hiſtoire. Remportons à ſon exemple des victoires ſur nous-mêmes. Rien n'eſt plus loüable que de vaincre ſes paſſions. Je ne trouve qu'un mal à cela, dit Oyſille, c'eſt que des actions ſi vertueuſes n'ayent été faites du tems des Hiſtoriographes. Ceux qui ont tant loué Lucrece, l'auroient laiſſée au bout de la plume pour décrire bien au long les vertûs de celle-ci.

Je les trouve si grandes, que je ne saurois le croire si nous n'avions juré de dire la verité. Je ne trouve pas sa vertu si grande que vous la faites, dit Hircan. Vous avez vû assez de malades dégoûtez, qui laissoient des viandes bonnes & saines, pour en manger de mauvaises & de mal-saines. Peut-être que cette fille en aimoit quelqu'autre qui lui faisoit mépriser des personnes du premier rang. Parlamente répondit à cela, que la vie & la fin de cette fille avoient fait voir, qu'elle n'avoit jamais aimé que celui qu'elle aimoit plus que sa vie, mais non pas plus que son honneur. Otez-vous cela de l'esprit, dit Saffredant, & apprenez d'où est venu ce terme d'honneur que les prudes font tant valoir. Peut-être que celles qui en parlent tant ne savent ce que ce mot signifie. Du tems que les hommes n'étoient pas trop malins: Au siecle d'or si vous voulez, l'amour étoit si naïf & si fort, qu'on ne savoit ce que c'étoit que dissimulation, & que celui qui aimoit le plus étoit le plus estimé. Mais la malignité, l'avarice, & le peché s'étant emparez du cœur des hommes, ils en chasserent Dieu & l'amour, & mirent en leur place l'amour propre, l'hipocrisie & la feinte. Les Dames voyant qu'elles n'avoient pas la vertu du veritable amour, & que l'hipocrisie étoit fort odieuse parmi les hommes, lui donnerent le nom d'honneur. Celles donc qui ne pouvoient avoir ce veritable amour, disoient que l'honneur le leur défendoit. Elles en ont fait une si cruelle loi, que celles-mêmes qui aiment

aiment parfaitement diſſimulent, & croient que cette vertu eſt un vice : Mais celles qui ont un bon entendement & un jugement ſain ne tombent jamais dans cette erreur. Elles connoiſſent la diference qu'il y a entre les ténebres & la lumiere, & ſavent que le veritable amour conſiſte à faire voir la chaſteté du cœur, qui ne doit vivre que d'amour, & non ſe faire honneur de la diſſimulation, qui eſt un vice. Cependant, dit Dagoucin, on dit que l'amour le plus ſecret, eſt le plus loüable. Secret, dit Simontault, pour ceux qui pourroient en mal juger ; mais clair & pour le moins connu aux deux perſonnes qui s'aiment. Je l'entens ainſi, répondit Dagoucin. Néanmoins il vaudroit mieux qu'il fût ignoré d'un côté, & connu d'un tiers. Je croi que cette femme aimoit d'autant plus fortement, qu'elle ne ſe déclaroit point. Quoi qu'il en ſoit, dit Longarine, il faut eſtimer la vertu, dont la plus grande eſt de vaincre ſon cœur. Quand je conſidere les moyens & les occaſions qu'elle avoit, je ſoûtiens qu'elle ſe pouvoit nommer femme forte. Puiſque vous jugez de la grandeur de la vertu, repartit Saffredant, par la mortification de ſoi-même, le Prince étoit plus loüable qu'elle : & pour en convenir il n'y a qu'à conſiderer l'amour qu'il avoit pour elle, la puiſſance, l'occaſion, & les moyens dont il pouvoit ſe ſervir ; cependant il ne le fit pas pour ne pas violer la regle de la veritable amitié, qui rend le pauvre égal au Prince, & ſe contenta d'employer les moyens que l'honnêteté permet. Il y en a beaucoup,

reprit Hircan, qui n'auroient pas fait cela. Il eſt d'autant plus à eſtimer, repliqua Longarine, qu'il a vaincu la malice commune aux hommes. Qui peut faire du mal, & ne le fait point, eſt ſans contredit bienheureux. Vous me faites ſouvenir, dit Guebron, d'une femme qui craignoit plus d'ofenſer les hommes, que Dieu, ſon honneur, & l'amour. Contez-nous cette hiſtoire, je vous prie, dit Parlamente, & pour cet éfet je vous donne ma voix. Il y a dit, Guebron, des gens qui ne reconnoiſſent point de Dieu, ou s'ils en croient un, ils le regardent comme ſi éloigné d'eux, qu'il ne peut ni voir, ni apprendre les mauvaiſes actions qu'ils font: Ou s'il les voit, ils le croient ſi nonchalant, & ſi peu ſoigneux de ce qui ſe paſſe ici bas, qu'il ne les punit pas. De ce ſentiment étoit une Demoiſelle dont je déguiſerai le nom pour l'honneur de ſa race, & que j'apellerai Camille. Elle diſoit ſouvent, que celui qui n'avoit beſoin que de Dieu étoit bienheureux, pourvû qu'elle pût conſerver ſon honneur devant les hommes. Mais vous verrez, Meſdames, que ſa prudence & ſon hipocriſie ne l'ont pas garentie. Son ſecret a été relevé comme vous verrez par ſon hiſtoire, où je ne dirai rien qui ne ſoit vrai, hormis les noms des perſonnes & des lieux que je changerai.

XLIII.



XLIII. NOUVELLE.

Hipocrisie d'une Dame de Cour découverte par le denouëment de ses amours qu'elle croyoit cacher.

UNe grande Princesse & de grande autorité, demeuroit dans un trés-beau Château, & avoit avec elle une Demoiselle nommée Camille, fille fiere & audacieuse, & de

qu'elle ne faisoit rien que par son conseil, la croyant la plus sage & la plus vertueuse Demoiselle de son temps. Cette fille déclamoit si fort contre l'amour, que quand elle voyoit quelqu'un amoureux d'une de ses compagnes, elle les censuroit tous deux fort aigrement, & en faisoit à sa maîtresse un rapport fort desavantageux, de sorte qu'on la craignoit beaucoup plus qu'on ne l'aimoit. Pour elle jamais elle ne parloit à homme, que tout haut, & avec tant de fierté, qu'elle passoit pour être tout-à-fait ennemie de l'amour; mais dans le cœur elle étoit tout autre chose. En éfet il y avoit un Gentilhomme au service de sa maîtresse, dont elle étoit si amoureuse, qu'elle n'en pouvoit plus. Cependant elle aimoit tant sa gloire, & la reputation qu'elle s'étoit aquise lui étoit si chere, qu'elle dissimuloit entierement sa passion. Aprés un an de soufrance sans vouloir se soulager comme les autres par les yeux & par la langue, son cœur se trouva si enflâmé, qu'elle vint chercher le dernier remede, & pour conclusion elle crût qu'il valoit mieux satisfaire son desir, pourvû qu'il n'y eût que Dieu qui connût son cœur, que d'en faire confidence à un qui pût reveler son secret. Cette resolution prise, un jour qu'elle étoit dans la chambre de sa maîtresse, & qu'elle regardoit sur une terrasse, elle vit celui qu'elle aimoit si fort qui s'y promenoit. Aprés l'avoir regardé jusques à ce que l'obscurité le dérobât à sa vûe, elle apella un petit Page qu'elle avoit, & lui montrant le Gentilhomme. Voyez-vous bien, lui dit-elle, ce Gen-

tilhomme

tilhomme pourpoint de ſatin cramoiſi, & qui a une robe fourrée de loup-cervier ? Allez-lui dire qu'il y a quelqu'un de ſes amis qui veut lui parler, & qui l'attend dans la galerie du jardin. Pendant que le Page y alla, elle paſſa par la graderobe de la chambre de ſa maîtreſſe & ſe rendit à la galerie aprés avoir baiſſé ſa cornete, & pris ſon maſque. Quand le Gentilhomme fut à la galerie, elle alla d'abord fermer les deux portes par leſquelles on pouvoit venir ſur eux, & l'embraſſant de toute ſa force ſans ôter ſon maſque, elle lui dit le plus bas qu'elle pût. Il y a long-tems, mon ami, que l'amour que j'ai pour vous m'a fait ſouhaiter de trouver le lieu & l'occaſion de pouvoir vous entretenir; mais la crainte de mon honneur a été pendant quelque tems ſi forte, que j'ai été contrainte malgré moi de diſſimuler ma paſſion. Mais enfin l'amour l'a emporté ſur la crainte; & comme vôtre honnéteté m'eſt connue, je vous déclare que ſi vous voulez me promettre de m'aimer, & de n'en jamais parler à perſonne, ni vous informer qui je ſuis, je ſerai toute ma vie vôtre fidéle & bonne amie, & je vous aſſûre que je n'aimerai jamais que vous: Mais j'aimerois mieux mourir que de vous dire qui je ſuis. Le Gentilhomme lui promit tout, & l'encouragea par ce moyen à lui rendre la pareille, c'eſt à dire à ne lui rien refuſer. C'étoit en hiver vers les cinq à ſix heures du ſoir, où par conſequent les yeux ne ſervoient pas de grande choſe. Mais ſi les yeux étoient inutiles, les

mains ne l'étoient pas. En touchant ses ha-
habits il trouva qu'ils étoient de velours ; étofe riche en ce tems-là, & qui n'étoit que pour les personnes du premier rang. Autant que la main en pût juger, il trouva tout ce qui étoit dessous propre & en bon état. S'il tâcha de la regaler du mieux qu'il lui fut possible, elle fit si bien de son côté que le Cavalier s'apperçût aisément qu'elle étoit mariée.

Etant sur le point de s'en retourner d'où elle venoit, le Cavalier lui dit. Je fais beaucoup de cas de l'avantage que vous m'avez accordé sans le meriter; mais j'en ferai encore plus de celui que vous m'accorderez à ma priere. Je suis si satisfait d'une pareille grace, que je vous suplie de me dire si je dois en esperer la continuation, & de quelle maniere il vous plaira que j'en use ; car ne pouvant pas vous connoître, le moyen de pouvoir ailleurs vous demander la même faveur. Ne vous mettez point en peine, répondit la Belle, & comptez que tous les soirs aprés que ma maîtresse aura soupé, je ne manquerai pas de vous envoyer querir, pourvû que vous soyez à cette heure-là sur la terrasse où vous étiez tantôt. Je vous manderai seul, & vous vous souviendrez sur tout de ce que vous avez promis. Cela voudra dire que je vous attens dans cette galerie : mais si vous entendez parler d'aller à la viande, vous pourrez ou vous retirer, ou venir à la chambre de ma maîtresse. Je vous prie sur tout de n'avoir jamais envie de me connoître, si vous ne voulez pas rompre avec moi.

La Belle & le Cavalier s'en allerent chacun

de

le son côté. Leur intrigue dura long-tems sans qu'il pût jamais savoir qui elle étoit. Il avoit une envie merveilleuse d'en être éclairci. Il ne pouvoit pas s'imaginer qui ce pouvoit être, & ne concevoit pas qu'il y cût de femme au monde qui ne voulût pas être vûe & aimée. Comme il avoit entendu dire à certains Prédicateurs ignorans, que qui auroit vû le Diable au visage n'aimeroit jamais, il s'imagina que ce pouvoit être quelque malin esprit. Pour s'en éclaircir il resolut de savoir qui étoit celle qui le recevoit si bien. Une autre fois donc qu'elle lui manda de la venir trouver il prit de la craie, & en l'embrassant lui fit une marque sur l'épaule sans qu'elle s'en apperçût. Aussi-tôt qu'elle s'en fut allée, le Gentilhomme fut à la chambre de la Princesse, & se tint à la porte pour regarder les épaules de celles qui entreroient. Il n'y fut pas long-tems sans voir entrer Mademoiselle Camille, marchant avec tant de fierté, qu'il n'osoit la regarder comme les autres, persuadé que ce ne pouvoit pas être elle. Mais comme elle eut le dos tourné, il vit la marque de craie blanche, & fut si étonné, qu'il eut de la peine à en croire ses yeux. Cependant aprés avoir consideré sa taille qui étoit toute semblable à celle qu'il touchoit, & les traits de son visage qui pouvoient se connoître en touchant, il demeura convaincu que c'étoit elle, & fut fort aise de voir qu'une femme, qui n'avoit jamais eu le bruit d'avoir de galant, & qui étoit en reputation d'avoir refusé tant d'honnêtes gens, se fût enfin fixée à lui seul.

L'a-

L'amour qui s'ennuye de toutes les conditions, ne pût soufrir qu'il jouît long-tems du plaisir qu'il goûtoit avec Camille. Le Cavalier conçût si bonne opinion de ses charmes, & se flata de si belles esperances, qu'il resolut de lui faire connoître son amour, s'imaginant que dés qu'il seroit connu il auroit sujet d'aimer avec encore plus de passion. Un jour que la Princesse se promenoit dans le jardin, Camille alla se promener dans une autre allée. Le Gentilhomme la voyant seule s'avança pour l'entretenir, & feignant de ne l'avoir point vûe ailleurs, lui dit. Il y a long-tems, Mademoiselle, que je vous aime, & que je n'ose vous le dire de peur de vous déplaire. Cette contrainte m'est si fâcheuse, qu'il faut, ou parler, ou mourir ; car je ne croi pas que personne puisse vous aimer comme je vous aime. Camille l'interrompant, & le regardant d'un œil menaçant. Avez-vous appris lui-dit-elle en grosse colere, que j'aye jamais eu d'amant. Je suis assûrée que non : & je suis surprise que vous soyez assez hardi pour tenir un tel langage à une si honnéte femme que moi. Vous m'avez assez pratiquée ici pour connoître que je n'ai jamais aimé que mon mari. Ainsi donnez-vous bien de garde de me parler à l'avenir sur le même ton. Le Gentilhomme surpris d'une si profonde hipocrisie, ne pût s'empécher de rire. Vous n'étes pas toûjours si severe, Mademoiselle, lui dit-il. Que vous sert-il de dissimuler avec moi ? Ne vaut-il pas mieux s'aimer parfaitement, qu'imparfaitement ? Je ne vous aime
ni

ni parfaitement ni imparfaitement, repliqua Camille, & je vous regarde comme les autres serviteurs de ma maîtresse. Mais si vous continuez à me parler de cette maniere, je pourrai bien vous haïr de sorte, que vous vous repentirez de m'en avoir donné sujet. Le Gentilhomme poussant sa pointe lui dit : & où sont, Mademoiselle les caresses que vous me faites quand je ne puis vous voir ? Pourquoi m'en priver maintenant que le jour me découvre vôtre beauté, accompagnée de tant d'agrémens ? Vous étes hors du sens, lui dit Camille, en faisant un grand signe de croix, ou vous étes le plus scelerat menteur de tous les hommes. Je ne croi pas vous avoir jamais fait plus ou moins de caresses que je fais à present. Comment l'entendez-vous je vous prie? Le pauvre Gentilhomme croyant mieux la mettre à la raison lui nomma le lieu où il l'avoit vûe, & lui dit la marque de craie qu'il lui avoit fait pour la connoître. Son emportement fut si outré, qu'au lieu de revenir à elle-même, elle lui dit, qu'il étoit le plus méchant de tous les hommes, & qu'il avoit inventé contre elle un si infame mensonge, mais qu'elle tâcheroit de l'en faire repentir. Lui qui savoit le credit qu'elle avoit auprés de sa maîtresse, fit ce qu'il pût pour l'appaiser; mais tout cela fut inutile. Elle le quitta avec fureur & s'en alla où étoit sa maîtresse, qui quitta sa compagnie pour entretenir Camille qu'elle aimoit comme elle-même. La Princesse la voyant si émuë lui demanda ce qu'elle avoit. Camille ne lui cacha rien, & lui

con-

conta tout ce que le Gentilhomme lui avoit dit avec un tour ſi malin & ſi deſavantageux au pauvre Gentilhomme, que dés le ſoir même ſa maîtreſſe lui fit dire de ſe retirer chez lui inceſſamment & ſans parler à perſonne, & qu'il y demeurât juſqu'à nouvel ordre. Il obéït de peur de pis. Tant que Camille fut chez la Princeſſe, le Cavalier en demeura exilé ſans recevoir aucunes nouvelles de Camille qui lui avoit promis qu'il la perdroit dés qu'il tâcheroit de la connoître.

Vous voyez, Meſdames, que Camille qui avoit preferé la gloire du monde à ſa conſcience a perdu l'une & l'autre, car tout le monde ſait aujourd'hui ce qu'elle vouloit cacher & à ſon mari & à ſon amant, & pour avoir voulu éviter d'être moquée d'un ſeul, elle s'eſt rendue l'objet de la raillerie de tout le monde. On ne peut pas dire pour l'excuſer que ſon amour étoit un amour naïf de la ſimplicité duquel chacun a pitié; car on voit, & c'eſt ce qui la rend doublement condamnable, que ſon deſſein étoit de couvrir la malice de ſon cœur du manteau de la gloire & de l'honneur, & de paſſer devant Dieu & devant les hommes pour autre qu'elle n'étoit. Mais celui qui ne donne point ſa gloire à un autre voulut la démaſquer, & la faire paroître doublement infame. Voilà, dit Oyſille, une femme bien inexcuſable; car qui peut parler pour elle puiſque Dieu, l'honneur, & l'amour ſont ſes accuſateurs? Qui, dit Hircan? Le plaiſir & la folie, qui ſont deux grands Avocats pour les Dames. Si nous n'avions

pas

pas d'autres Avocats, répondit Parlamente, nôtre cause feroit mal défendue. Celles qui fe laiffent vaincre au plaifir nedoivent plusfe nommer femmes, mais hommes, dont la fureur & la débauche des femmes releve l'honneur au lieu de lui donner atteinte. Un homme qui fe venge de fon ennemi, & qui le tue pour un démenti, paffe pour un brave homme, & l'eft en éfet. C'eft la même chofe quand il aime une douzaine de femmes avec la fienne. Mais l'honneur des femmes a un autre fondement, c'eft-à-dire, la douceur, la patience, & la chafteté. Vous parlez des fages, repartit Hircan. Je n'en veux point connoître d'autres, repliqua Parlamente. S'il n'y en avoit point de folles, dit Nomerfide, ceux qui veulent être crus de tout ce qu'ils difent & font, pour corrompre la fimplicité des femmes, fe trouveroient bien loin de leur compte. Je vous prie, Nomerfide, dit Guebron, que je vous donne ma voix, afin que vous nous faffiez un conte fur ce fujet. Je vous en dirai un, répondit Nomerfide, autant avantageux à un amant, que le vôtre eft defavantageux aux femmes qui ne font pas fages.



XLIV. NOUVELLE.

Deux amans qui joüirent habilement de leurs amours, dont le dénoüement fut heureux.

IL y avoit à Paris deux bourgeois, l'un Politique & l'autre Marchand de draps de ſoye, qui s'étoient toûjours fort aimez, & ſe frequentoient fort familierement. Le Politique avoit un jeune fils nommé Jaques, jeune homme aſſez mettable en bonne compagnie, qui à la faveur de ſon pere alloit ſouvent chez le

Marchand, qui avoit une belle fille nommée Françoife. Jaques fit fi bien auprés de ançoife, qu'il fentit qu'elle n'aimoit pas oins qu'elle étoit aimée. Sur ces entrefais on envoya une armée en Provence pour ppofer à la décente que Charles d'Autriche oit deffein d'y faire. Jaques fut obligé de ivre l'armée parce que fa Charge l'y appelit. A peine fut-il au camp, qu'il reçût uvelles de la mort de fon pere. Cette noulle fut un double chagrin pour lui, l'un la rte d'un pere qui lui étoit néceffaire, & utre l'incommodité qu'il prevoyoit bien 'il auroit de voir fa maîtreffe à fon retour ffi fouvent qu'il l'avoit efperé. Le tems lui oublier le premier, & rendit l'autre plus nfible. Comme la mort eft naturelle, & 'il eft ordinaire que les peres meurent plûtque les enfans, auffi la douleur qu'on a leur mort fe diffipe peu à peu. C'eft tout tre chofe de l'amour; car au lieu de nous porter la mort elle nous apporte la vie, nous donnant des enfans qui nous rendent mortels par maniere de dire: & c'eft prinpalement cela qui rend nos défirs plus arns. Jaques étant donc de retour à Paris, ne ngea qu'à rénoüer avec le Marchand en vûe faire commerce de la marchandife la plus ecieufe qu'il eût fous pretexte de pure ami. Comme Françoife avoit de la beauté & l'efprit, & qu'il y avoit long-tems qu'elle oit mariable, elle avoit eu plufieurs foupins pendant l'abfence de Jaques: mais foit e le pere fût avare, ou que n'ayant que cette en-

enfant il voulût la bien placer, il n'avoit pas fait grand cas de tous ces soupirans. Comme on n'attend pas aujourd'hui à se scandaliser qu'on en aye juste sujet, & sur tout quand il s'agit d'une chose qui regarde l'honneur du sexe, cela fit mal parler de Françoise. Le Pere ne voulant pas faire comme beaucoup d'autres qui au lieu de censurer les vices de leurs femmes & de leurs enfans semblent au contraire les y porter, ne fit ni le sourd ni l'aveugle au bruit populaire, & observa sa fille de si prés, que ceux-mêmes qui ne la frequentoient que sous pretexte de mariage, ne la voyoient que rarement, & toûjours avec sa mere. Il ne faut pas demander si une pareille vigilance fut fâcheuse à Jaques, qui ne pouvoit s'imaginer qu'on la traitât si durement sans quelque raison importante qui lui étoit inconnue. Cette conjecture le chagrinoit, & partageoit son esprit entre l'amour & la jalousie. Resolu d'en savoir la raison à quelque prix que ce fût, il voulut s'éclaircir avant toutes choses si elle avoit toûjours les mêmes bons sentimens pour lui. Il fit tant d'allées & de venues, qu'il trouva moyen un matin à la Messe de se placer assez prés d'elle, & connut à son air qu'elle avoit de la joie de le revoir. Comme il savoit que la mere n'étoit pas si sauvage que le pere, il prenoit quelquefois la liberté les voyant sortir pour aller à l'Eglise de les aborder avec la familiarité & l'honnéteté ordinaire avec laquelle on a accoûtumé d'en user

avec

avec les gens pour qui on a de la déference; & cela comme si le pur hazard les avoit fait rencontrer; le tout en vûe de preparer les choses pour le dessein qu'il se proposoit. En un mot l'an du deüil de son pere étant presque expiré, il resolut en changeant d'habit de se mettre sur le bon pied, & de faire honneur à ses Ancétres. Il en parla à sa mere qui le trouva bon, & qui souhaitoit de le voir bien marié avec d'autant plus de passion, qu'elle n'avoit pour tous enfans que lui & une fille qui étoit déja avantageusement mariée. La mere qui avoit de l'honneur & de la grandeur d'ame, encourageoit son fils à la vertu en lui representant l'exemple d'une infinité de jeunes gens de son âge qui s'avançoient d'eux-mêmes, ou faisoient voir au moins qu'ils étoient dignes des parens qui leur avoient donné le jour. N'étant donc plus question que de savoir où ils jetteroient leur plomb, la bonne femme dit à son fils: Je suis d'avis, Jaques, d'aller chez le compere Pierre; (c'étoit le pere de Françoise.) Il est de nos amis, & ne voudroit pas nous tromper. C'étoit justement ce qu'il demandoit: Cependant il tint bon, & dit: Nous en prendrons où nous trouverons nôtre avantage, & le meilleur marché. Toutefois comme le compere Pierre étoit intime ami de feu mon pere, je serai bien aise que nous nous adressions à lui avant que d'aller ailleurs. La mere & le fils allerent voir un matin le compere Pierre, qui les reçût

fort bien, comme vous savez que les marchands savent faire lors qu'ils sentent du profit. Ils firent déplier quantité de draps de soye, & mirent à part ce qu'il leur faloit; mais ils ne pûrent convenir de prix; ce que Jâques fit exprés parce que la mere de sa maîtresse ne paroissoit pas. Ils sortirent enfin sans rien acheter, & allerent voir ailleurs. Mais Jaques ne trouvant rien de beau que chez sa maîtresse, ils y retournerent quelque tems aprés. La mere de Françoise s'y trouva, & les reçût le mieux du monde. Aprés les petites façons qui se font dans ces sortes de boutiques, la marchande estimoit ses marchandises plus que n'avoit fait son mari. Vous étes bien rigoureuse, Madame, lui dit Jaques. Voilà ce que c'est. Nous avons perdu nôtre pere, & l'on ne nous connoît plus. En disant cela il fit semblant de s'essuyer les yeux, comme si l'idée paternelle, lui eût fait répandre des larmes : Mais ce n'étoit que pour mieux acheminer les choses. La mere de Jaques qui y alloit à la bonne foi, dit là-dessus d'un ton dolent. Depuis la mort du pauvre homme nous ne nous sommes non plus frequentez, que si nous ne nous étions jamais connus. Voilà le cas qu'on fait des pauvres veuves. On se fit alors de nouvelles caresses, & on se promit mutuellement de se visiter plus souvent qu'on n'avoit jamais fait. Sur cela il vint d'autres marchands que le mari conduisit lui-même dans l'arriere-boutique. Le jeu-

ne homme profitant du moment favorable dit à sa mere : Madame visitoit souvent autrefois les jours de fétes les saints lieux qui sont dans nôtre quartier, & principalement les Convens. Si en passant elle se donnoit la peine de venir quelquefois prendre de son vin, elle nous feroit beaucoup d'honneur & de plaisir. La marchande qui ne se défioit de rien, répondit, qu'il y avoit plus de quinze jours qu'elle avoit resolu d'y faire un voyage, & que s'il faisoit beau elle pourroit bien y aller le Dimanche suivant, & ne manqueroit pas de se donner l'honneur d'aller voir la Demoiselle. Cette conclusion fut suivie de celle du marché ; car pour peu de chose il ne faloit pas laisser perdre une si belle occasion.

Les choses étant en cet état, Jaques considerant qu'il ne pouvoit lui seul venir à bout de son dessein, resolut de le confier à un fidéle ami. Ils prirent de si bonnes mesures ensemble, qu'il ne s'agissoit plus que de l'execution. Le Dimanche étant venu la marchande & sa fille ne manquerent pas au retour de leur dévotion de passer chez la veuve, qu'elles trouverent avec une de ses voisines causant dans une galerie du jardin, & sa fille qui se promenoit alors dans les allées avec son frere & son ami qui avoit nom Olivier. Jaques voyant sa maîtresse composa son visage de maniere qu'il ne changea aucunement de contenance. Il alla donc recevoir la mere & la fille avec un air gai. Comme les vieux cherchent d'ordinaire les vieux, les trois s'assi-

rent ſur un banc le dos tourné du côté du jardin dans lequel peu à peu les deux Amans entrerent, & allerent en ſe promenant au lieu où étoient les deux autres. Ils ſe firent quelques careſſes de compagnie, & ſe promenerent tout de nouveau. Durant cette promenade Jaques conta ſi bien à Françoiſe ſon glorieux martire, qu'elle ne pouvoit accorder & n'oſoit refuſer ce que ſon Amant lui demandoit. Il n'en falut pas davantage pour lui faire connoître qu'elle en tenoit. Je dois vous dire que pendant cette converſation ambulante ils paſſoient & repaſſoient ſouvent le long du banc où les bonnes femmes étoient aſſiſes pour prevenir les ſoupçons, parlant toûjours de choſes vulgaires & familieres, & folâtrant de tems en tems dans le jardin. Les bonnes femmes s'accoûtumerent ſi bien au bruit durant une demi-heure, que Jaques fit enfin ſigne à Olivier, qui joüa ſi bien ſon perſonnage avec l'autre fille qu'il entretenoit, qu'elle ne s'apperçût point que les Amans entraſſent dans un préau couvert de ceriſiers, & bien clos de hayes de Roſiers & de Groſeliers fort hauts, faiſant ſemblant d'aller abatre des amandes à un coin du préau, mais en éfet pour abatre des prunes. Auſſi Jaques au lieu de donner la cotte verte à ſa maîtreſſe, lui donna la cotte rouge, & la lui donna ſi bien, que la couleur lui en vint au viſage ſe trouvant ſurpriſe un peu plûtôt qu'elle ne penſoit. Comme les prunes étoient mûres ils les eurent cueillies en ſi peu de tems, qu'Olivier même ne pût le croire, que quand il

vit que Françoise baissoit la vûe, & paroissoit toute honteuse. Cela le fit défier de la verité, parce qu'auparavant elle alloit la tête levée, sans craindre qu'on vît dans ses yeux la veine qui doit être rouge devenue de couleur d'azur. Jaques s'en apperçût, & le mit à la raison en lui faisant les remontrances necessaires. Les Amans firent encore deux ou trois tours de jardin; mais ce ne fut pas sans que la Belle dît en pleurant & soûpirant: Helas! est-ce pour cela que vous m'aimiez? Si je l'eusse pensé, mon Dieu! Que ferai-je? Me voilà perdue pour toute ma vie. Quel cas ferez-vous desormais de moi, au moins si vous étes du nombre de ceux qui n'aiment que pour le plaisir? Que ne suis-je plûtôt morte, helas! que de faire une telle faute? Toutes ces reflexions ne se faisoient point sans répandre beaucoup de larmes. Mais Jaques la consola si bien, & lui fit tant de promesses & tant de sermens, qu'avant que d'avoir fait trois autres tours de jardin, & aprés avoir fait un second signe à son ami, ils rentrerent dans le préau par un autre chemin, & quelque chose qu'elle pût faire, il n'y eut pas moyen de s'empécher de recevoir plus de plaisir à la seconde cotte verte, qu'elle n'avoit fait à la premiere. En un mot elle s'en trouva si bien, qu'ils resolurent dés lors de chercher les moyens de se revoir plus souvent & plus commodément, en attendant le moment favorable du pere. Une jeune femme voisine du marchand, un peu parente de Jaques, & bonne amie de Françoise, leur

aida beaucoup à mettre le bon-homme à la raiſon. J'apprens qu'ils ont continué leur intrigue ſans ſcandale juſques à la conſommation de leur mariage. Françoiſe qui étoit fille unique s'eſt trouvée bien riche pour la fille d'un marchand. Il eſt vrai que Jaques a attendu la meilleure partie du bien de ſa femme juſques à la mort du pere, qui étoit ſi ſerré & ſi défiant, qu'il s'imaginoit que ce qu'il tenoit d'une main, l'autre le lui déroboit.

Voilà, Meſdames, une amitié bien commencée, bien continuée, & encore mieux finie: Car encore qu'il ſoit ordinaire aux hommes de mépriſer une femme ou une fille dés qu'elle vous a donné ce que vous cherchez en elle avec le plus d'empreſſement; cependant ce jeune homme aimant bien & de bonne foy, & ayant connu à ſa maîtreſſe ce que tout mari ſouhaite à une fille dont il veut faire ſa femme; ſachant d'un autre côté que la Belle étoit de bonne famille, & ſage à la faute prés que lui-même lui avoit fait faire, ne voulut point commettre adultere ailleurs, ni broüiller un autre ménage: Et c'eſt en quoi je le trouve fort loüable. Cependant, dit Oyſille, ils ſont tous deux condamnables, & l'ami même n'eſt pas excuſable d'avoir été le miniſtre du crime, ou du moins l'adherent à un tel violement. Appellez-vous violement, dit Saffredant, quand les deux parties le veulent bien? Y a-t-il de meilleurs mariages que ceux qui ſe font ainſi par amourettes? Auſſi dit-on en proverbe que les mariages ſe font au Ciel: Mais

Mais cela ne s'entend ni des mariages forcez, ni de ceux qui se font à prix d'argent, & qui passent pour bien & duement approuvez dés que le pere & la mere y ont donné leur consentement. Vous en direz ce qu'il vous plaira, repartit Oysille; mais il faut reconnoître l'obeïssance paternelle, & au défaut de pere & de mere il faut avoir recours aux autres parens. Autrement s'il étoit permis à chacun de se marier à sa fantaisie, combien de mariages cornus ne se feroit-il point? Peut-on se mettre dans l'esprit qu'un jeune homme & une fille de douze à quinze ans sachent ce qui leur est propre? Qui examineroit bien les mariages, il se trouveroit qu'il y en a pour le moins autant de mauvais de ceux qui se sont faits par amourettes, que de ceux qui se sont faits par contrainte. Les jeunes gens qui ne savent ce qu'il leur faut, se prennent sans examen au premier qu'ils rencontrent; puis s'appercevant peu à peu de la faute qu'ils ont faite, cette connoissance leur en fait faire encore de plus grandes. Ceux au contraire qui ne se sont pas mariez volontairement, sont entrez dans cet engagement par le conseil & à la solicitation de gens qui ont plus vû, & ont plus de jugement que les mariez: De sorte que quand ils viennent à sentir le bien qu'ils ne connoissoient pas, ils le goûtent bien mieux, & l'embrassent avec beaucoup plus d'afection. Oüi; mais vous ne dites pas, Madame, reprit Hircan, que la fille avoit de l'âge, qu'elle étoit mariable, & qu'elle connoissoit l'inquité de son pere, qui

 lais-

laissoit moisir son pucelage de peur de démoisir ses écus. Ne savez-vous pas que la nature est coquine? Elle aimoit, elle étoit aimée, elle trouvoit son bien prét, & pouvoit se souvenir du vieux proverbe, qui dit, que *qui refuse muse.* Toutes ces considerations jointes à la prompte execution de l'attaquant, ne lui donnerent pas le tems de se défendre. Aussi a-t-on remarqué qu'on reconnut incontinent aprés sur son visage un considerable changement en elle. Ce changement venoit peut-être de déplaisir d'avoir eu si peu de tems pour juger si la chose étoit bonne ou mauvaise: Aussi ne se fit-elle pas tirer l'oreille pour en faire une seconde épreuve. Pour moi, dit Longarine, je ne la trouverois pas excusable sans la bonne foi du jeune homme, qui faisant le personnage d'un honnéte homme ne l'a point abandonnée, & l'a prise telle qu'il l'avoit faite. Il me semble d'autant plus loüable en cela, que la jeunesse d'aujourd'hui est bien corrompue. Je ne prétens pas pour cela excuser la premiere faute du Cavalier qui l'accuse tacitement de rapt à l'égard de la fille, & de subornation à l'égard de la mere. Point, point, dit Dagoucin. Il n'y a ni rapt, ni subornation, & tout s'est fait volontairement, tant du côté des meres qui ne l'ont pas empéché quoi qu'elles ayent été dupées, que du côté de la fille qui s'en est bien trouvée, & qui ne s'en est aussi jamais plainte. Tout cela ne vient, repliqua Parlamente, que de la bonté & simplicité de la marchande, qui mena de bonne foi sa fille à la boucherie

sans

ans y penser. Pourquoi ne pas dire à la nôce, dit Simontault, puisque cette simplicité ne fut pas moins avantageuse à la fille, que préjudiciable à une femme qui fut trop aisément la dupe de son mari. Puisque vous en avez le conte, dit Nomerfide, faites-nous e. Je vous donne ma voix. Trés-volontiers, épondit Simontault, à condition que vous ne promettrez de ne point pleurer. Ceux ui disent, Mesdames, que vous avez plus de nalice que les hommes, auroient bien de la eine à produire un exemple comme celui ont je vais vous parler. Je prétens vous faie voir non seulement la grande malice d'un nari, mais aussi l'extréme simplicité & boné de sa femme.



XLV. NOUVELLE.

Un mari donnant les Innocens à ſa ſervante trompe la ſimplicité de ſa femme.

IL y avoit à Tours un homme d'eſprit & ruſé, qui étoit Tapiſſier de feu Monſieur le Duc d'Orleans, fils du Roi François I. Quoique ce Tapiſſier fût demeuré ſourd aprés une grande maladie, il ne laiſſoit pas pour cela d'avoir tout ſon eſprit, & d'en être ſi bien partagé, qu'il n'y avoit point d'homme de ſon

on métier plus rusé que lui. Quant aux au-
tres afaires du monde, vous verrez par ce que
je vais vous conter de quelle maniere il savoit
s'en tirer. Il avoit épousé une femme de bien
& d'honneur, avec laquelle il vivoit fort pai-
siblement. Comme il craignoit fort de lui
déplaire, elle s'étudioit aussi à lui obéïr en
tout. Outre la grande amitié que le mari
avoit pour sa femme, il étoit si charitable,
qu'il donnoit souvent à ses voisines ce qui ap-
partenoit à sa femme; ce qu'il faisoit toute-
fois le plus secretement qu'il pouvoit. Ils
avoient une bonne grosse servante dont le
Tapissier devint fort amoureux. Cependant
craignant que la femme ne s'en apperçût il
afectoit souvent de la gronder, disant que c'é-
toit la creature la plus paresseuse qu'il eût jamais
vûe; mais qu'il ne s'en étonnoit pas puisque
sa maîtresse ne la batoit jamais.

Un jour qu'on parloit de donner les Inno-
cens, le Tapissier dit à sa femme, que ce se-
roit une grande charité de les donner à sa ser-
vante: Mais, ajoûta-t-il, il ne faudroit pas
qu'elle les reçût de vôtre main, car elle est
trop foible, & vôtre cœur trop tendre. Si
je voulois y employer la mienne, nous en se-
rions bien mieux servis que nous ne sommes.
La pauvre femme qui ne se défioit de rien le
pria de vouloir faire l'operation, avoüant
qu'elle n'avoit ni le cœur, ni la force de ba-
tre. Le mari accepta volontiers la commis-
sion, & comme s'il eût voulu la bien fesser,
il fit acheter des verges les plus fines qu'il pût
trouver. Pour faire accroire qu'il n'avoit pas
dessein

deſſein de l'épargner il fit tremper les verges dans de la ſaumure, de maniere que la pauvre femme avoit plus de compaſſion de ſa ſervante, que de défiance de ſon mari. Le jour des Innocens étant venu, le Tapiſſier ſe leva de bon matin, & monta à la chambre haute, où la ſervante étoit toute ſeule, & lui donna les Innocens bien autrement qu'il n'avoit dit à ſa femme. La ſervante ſe mit à pleurer; mais ſes larmes ne ſervirent de rien. Cependant de peur que ſa femme ne vint, il commença à donner des verges ſur le chalit avec tant de force qu'il les écorcha & rompit, & les apporta ainſi rompues à ſa femme. Je croi, mamie, lui dit-il en arrivant, que vôtre ſervante ſe ſouviendra des Innocens. Le Tapiſſier étant ſorti la ſervante vint ſe jetter aux pieds de ſa maîtreſſe, & lui dit, que ſon mari lui avoit fait le plus grand tort qu'on eût jamais fait à ſervante. La bonne femme s'imaginant qu'elle parloit des coups de verges qu'elle croyoit qu'elle eût reçûs, l'interrompit, & lui dit: Mon mari a bien fait, & il y a plus d'un mois que je le prie de le faire. Si vous avez du mal j'en ſuis bien aiſe. Ne vous en prenez qu'à moi. Il ne vous en a pas tant fait qu'il devoit. La ſervante voyant que ſa maîtreſſe approuvoit une telle action, crut que ce n'étoit pas un auſſi grand peché qu'elle s'étoit imaginé, puis qu'une femme qui paſſoit pour ſi vertueuſe en étoit la cauſe: Auſſi n'en oſa-t-elle plus parler depuis.

Le Tapiſſier voyant que ſa femme étoit auſſi

auffi aife d'être trompée, que lui de la tromper refolut de lui donner fouvent la même fatisfaction, & gagna fi bien la fervante, qu'elle ne pleuroit plus pour avoir les Innocens. Il fit long-tems la même vie fans que fa femme s'en apperçût, tant qu'enfin l'hiver vint, & amena quantité de neiges. Comme le Tapiffier avoit donné dans fon jardin les Innocens à fa fervante fur l'herbe verte, il voulut auffi le lui donner fur la neige. Un matin avant que perfonne fût éveillé, il la mena tout en chemife fur la neige. En badinant tous deux, & fe jettant de la neige, ils n'oublierent pas le jeu des Innocens. Une voifine qui s'étoit mife à la fenêtre qui regardoit droit fur le jardin pour voir quel tems il faifoit, vit l'exercice des Innocens, & trouva l'action fi mauvaife, qu'elle refolut d'en avertir fa bonne commere, afin qu'elle ne fût plus la dupe d'un fi méchant mari, & ne fe fervît pas davantage d'une fervante fi vicieufe. Aprés que le Tapiffier eût fait tous fes beaux jeux, il regarda au tour de lui s'il n'avoit été vû de perfonne, & vit fa voifine à la fenêtre; ce qui le chagrina fort. Mais comme il favoit donner toutes fortes de couleurs à fa Tapifferie, il crut fi bien colerer ce fait, que la voifine y feroit auffi bien trompée que fa femme. Il ne fe fut pas plûtôt recouché, qu'il fit lever fa femme en chemife, & la mena au même endroit qu'il avoit mené la fervante. Il badina quelque tems avec elle à lui jetter de la neige, comme il avoit fait avec la fervante; enfuite il lui donna les Innocens

cens

cens comme il avoit fait à l'autre, & puis furent se recoucher. Dés la premiere fois que la bonne Tapissiere alla à la Messe, sa voisine & bonne amie ne manqua pas de s'y trouver, & avec un fort grand empressement la pria, sans lui en dire davantage de chasser sa servante, qui étoit une méchante & dangereuse creature. La Tapissiere répondit qu'elle n'en feroit rien à moins qu'elle ne lui dît à l'avance pourquoi elle la croyoit si méchante & si dangereuse. La voisine se voyant ainsi poussée, lui dit enfin, qu'un matin elle l'avoit vûe dans son jardin avec son mari. C'étoit moi, ma commere mamie, répondit la bonne femme en riant. Comment dit l'autre ? Tout en chemise au jardin à cinq heures du matin! Ouï, ma commere, dit la Tapissiere, c'étoit en conscience moi-même. Ils se jettoient de la neige, continua la voisine, puis aux tetons, puis ailleurs aussi privément qu'il étoit possible. Ouï, ma commere, repliqua la Tapissiere, c'étoit moi-même. Mais, ma commere, reprit la voisine, je les ai vû faire sur la neige une chose qui ne me semble ni belle ni honnéte. Soit, commere mamie, repartit la Tapissiere ; mais comme je vous ai dit, & vous le redis encore, c'étoit moi-même, & non ma servante, qui ai fait tout cela ; car mon mari & moi badinons ainsi privément. Ne vous en scandalisez point je vous prie. Vous savez que nous devons de la complaisance à nos maris. Ainsi s'en retourna la voisine, souhaitant bien plus d'avoir un tel mari, que de

venir

venir demander celui de la bonne commere. Le mari de retour sa femme lui conta tout du long ce que sa commere lui avoit dit. Bien vous en prend, mamie, lui dit le Tapissier, que vous étes une femme de bien & d'esprit; car sans cela il y a long-tems que nous serions separez. Mais j'espere que Dieu nous fera la grace de nous aimer autant à l'avenir que nous nous sommes aimez par le passé, & cela pour sa gloire & pour nôtre satisfaction. Amen, mon ami, dit la bonne femme. J'espere aussi que vous serez content de ce que je contribuerai de ma part à la bonne intelligence.

Il faudroit être bien incredule, Mesdames, si aprés avoir vû une histoire si veritable, on jugeoit qu'il y a en vous autant de malignité qu'aux hommes, quoi qu'à dire la verité sans faire tort à personne, on ne sauroit manquer de conclure au sujet de l'homme & de la femme dont il s'agit, que ni l'un ni l'autre ne vaut rien. Cet homme-là, dit Parlamente, étoit prodigieusement méchant; car d'un côté il trompoit sa femme, & de l'autre sa servante. Vous n'avez donc pas bien entendu le conte, dit Hircan; car il est dit qu'il les contenta toutes deux en une matinée; grand ouvrage attendu la contrarieté de leurs intérêts. En cela, repliqua Parlamente, il est doublement fourbe, de satisfaire à la simplicité de l'une par un mensonge, & à la malice de l'autre par un vice. Mais je conçois fort bien que ces pechez seront toûjours pardonnez tant qu'on aura des juges comme vous.

Je vous assûre pourtant, repartit Hircan, que je n'entreprendrai jamais rien de si grand ni de si dificile. Pourvû que je vous rende compte ma journée ne sera pas mal employée. Si l'amour reciproque ne contente le cœur, repliqua Parlamente, tout le reste ne sauroit le contenter. Il est vrai, dit Simontault. Je suis persuadé qu'il n'y a pas une plus grande peine que d'aimer, & de n'être pas aimé. J'en suis persuadée aussi, dit Oysille; & cela me rapelle un conte, que je n'avois pas resolu de mettre au rang des bons. Cependant puisqu'il se presente il faut qu'il passe.



XLVI. NOUVELLE.

D'un Cordelier qui disoit qu'un mari faisoit un grand crime de batre sa femme.

IL y avoit à Angoulême, où le Comte Charles pere du Roi François I. faisoit souvent sa residence, un Cordelier nommé de Valles, savant & si estimé pour la prédication, qu'il fut choisi pour précher l'Avent devant le Comte. Ce qui lui aquit encore plus de reputation. Il arriva durant les Avents qu'un, jeune

jeune étourdi de la ville qui avoit épousé une jeune femme & assez belle ne laissoit pas de courir à droit & à gauche avec autant ou plus de dissolution que s'il eût été à marier. La jeune femme en étant avertie ne pouvoit dissimuler son ressentiment, & souvent elle en recevoit en passant ses gages plûtôt & d'une autre maniere qu'elle n'eût voulu. Tout cela ne lui faisoit point discontinuer ses lamentations, & quelquefois même elle en venoit jusqu'aux injures. Elle irrita par ce moyen son mari de maniere, qu'il la batit à sang & à marques. Elle fit plûs de bruit qu'auparavant. Les voisines qui savoient le sujet de leur querelle ne pouvoient se taire, mais crioient publiquement par les rues. He, fi, fi! Au diable, au diable de tels maris. Par bonheur le Cordelier de Valles passoit alors par-là. Ayant entendu le bruit, & appris quel en étoit le sujet, il se resolut d'en toucher un mot le lendemain dans son Sermon ; aussi n'y manqua-t-il pas. Il fit venir à son sujet le mariage, & l'amitié dont il doit être accompagné. Il fit l'éloge du mariage, & blâma fort ceux qui en violoient les devoirs, & compara l'amour conjugal à l'amour paternel. Il dit entr'autres choses, qu'un mari étoit plus condamnable de batre sa femme, que de batre son pere ou sa mere: Car, dit-il, si vous batez vôtre pere ou vôtre mere, on vous envoyera pour penitence à Rome ; mais si vous batez vôtre femme, elle & ses voisines vous envoyeront à tous les Diables, c'est à dire en enfer. Voyez, dit-il, quelle dife-

diference il y a entre ces deux penitences. On revient d'ordinaire de Rome; mais de l'enfer on n'en revient point. *Nulla est redemptio.* Il fut averti depuis que les femmes faisoient leur Achille de ce qu'il avoit dit, & que les maris n'en pouvoient plus être les maîtres: A quoi il voulut remedier comme il avoit fait à l'inconvenient des femmes. Pour cet éfet il compara dans un autre Sermon les femmes aux Diables, & dit, que c'étoit les deux plus grands ennemis de l'homme, & ses tentateurs perpetuels dont il ne pouvoit se défaire; & sur tout la femme. En éfet, dit-il, les Diables s'enfuyent en leur montrant la croix, & les femmes font tout le contraire; car c'est ce qui les apprivoise, qui les fait aller & venir, & qui est cause qu'elles donnent à leurs maris une infinité de passions. Savez-vous, mes bonnes gens, dit-il, parlant aux maris, le moyen d'y remedier? Le voici. Quand vous verrez que vos femmes vous tourmenteront sans cesse comme elles ont de coûtume, démanchez la croix, & les rossez bien avec le manche. Vous n'aurez pas fait cela vivement trois ou quatre fois, que vous vous en trouverez bien, & verrez que comme on chasse le Diable par la vertu de la croix, vous chasserez aussi & ferez taire vos femmes par la vertu du manche de la même croix, pourvû qu'elle n'y soit pas attachée.

Voilà, Mesdames, un échantillon des Ser-

mons du venerable Cordelier de Valles, de la vie duquel je ne vous dirai pas autre chose, & pour raison. Je vous dirai seulement, que quelque bonne mine qu'il fît, car j'ai connu le personnage, il étoit beaucoup plus pour les femmes que pour les hommes. C'est ce qu'il témoigna bien mal à ce dernier Sermon, dit Parlamente, puisqu'il apprenoit aux hommes à les mal-traiter. Vous ne comprenez pas sa ruse, dit Hircan. Comme vous n'avez pas beaucoup d'experience de la guerre, aussi ne savez-vous pas les stratagémes qui y sont necessaires, entre lesquels celui-ci est un des plus grands, savoir, de mettre la division dans le camp de son ennemi, parce qu'alors il est plus aisé à batre. De même maître Moine savoit fort bien que l'aversion & l'emportement entre mari & femme font souvent lâcher la bride à l'honneur des femmes. Comme la vertu est la garde de cet honneur, elle est entre les mains des loups avant qu'elle se croye égarée. Quoi qu'il en soit, repliqua Parlamente, je ne pourrois jamais aimer un homme qui auroit mis la discorde entre mon mari & moi, jusques à en venir aux mains. Car quand on en vient aux coups adieu l'amour. Cependant ils font si bien les chatemites, à ce que j'ai entendu dire, quand ils en veulent gober quelqu'une, & parlent d'une maniere si engageante, que je suis bien persuadée qu'il y auroit plus de danger à les écouter tête à tête, que de recevoir publiquement des coups d'un mari, qui à cela prés ne laisseroit pas d'être

d'être bon mari. A la verité, dit Dagoucin, ils se sont si bien fait connoître par tout, qu'on a sujet de les craindre, quoi qu'à mon avis on soit digne de loüange de n'être point soupçonneux. Cependant, dit Oysille, on doit soupçonner le mal qu'on peut éviter ; & il vaut mieux craindre un mal chimerique, que de tomber dans un mal réel par un excez de credulité. Pour moi je n'ai jamais sû qu'aucune femme ait été trompée pour ne s'être pas pressée à croire les hommes ; mais j'en ai connu beaucoup qui l'ont été pour avoir cru trop facilement leurs mensonges. Partant je soûtiens, que ceux qui ont charge d'hommes, de femmes, de villes, & d'Etats, ne sauroient jamais trop craindre & soupçonner le mal qui peut arriver. La méchanceté & la trahison sont si fort en vogue, qu'on ne sauroit être trop en garde ; & le Pasteur qui n'est pas vigilant sera toûjours la dupe du loup artificieux & rusé. Il est pourtant vrai, repliqua Dagoucin, qu'une personne défiante & soupçonneuse ne peut jamais entretenir un parfait ami ; & assez d'amis ont rompu pour un simple soupçon. Si vous en savez quelque exemple, reprit Oysille, dites-le, je vous donne ma voix. J'en sai un, répondit Dagoucin, si veritable, que vous aurez du plaisir à l'entendre. Je vais vous entretenir, Mesdames, de ce qui rompt le plus aisément une bonne amitié, c'est quand la sûreté de l'amitié commence à faire naître le soupçon. Comme on ne peut pas faire un plus grand hon-

neur à ſon ami que de ſe fier en lui, on ne peut auſſi lui faire un plus ſenſible outrage que de s'en défier. La raiſon eſt qu'on le croit par-là tout autre que l'on ne veut qu'il ſoit; ce qui cauſe la rupture de pluſieurs bons amis, & les rend ennemis comme vous verrez par le conte que je vais vous faire.



XLVII. NOUVELLE.

Un Gentilhomme du Perche se défiant de son ami, l'oblige à lui faire le mal dont il le soupçonnoit.

IL y avoit prés du païs du Perche deux Gentilshommes, qui avoient été dés leur enfance si parfaitement bons amis, que ce n'étoit qu'un cœur, une maison, un lit, une table, & une bourse. Leur parfaite amitié dura long-tems sans qu'il y eût jamais entr'eux le

le moindre démêlé, la moindre parole même qui sentît la contestation ; vivant non seulement comme deux freres, mais comme un homme seul. L'un des deux se maria, & ne laissa pas pour cela d'aimer son compagnon avec lequel il vivoit aussi bien qu'à l'ordinaire. Quand ils se trouvoient en quelque lieu où les lits n'étoient pas en grand nombre il le faisoit coucher avec sa femme & lui : il est vrai qu'il étoit au milieu. Tous leurs biens étoient communs, de sorte que le mariage, quelque chose qui pût arriver, n'altera jamais cette parfaite amitié. Mais comme il n'y a rien de solide & de permanent en ce monde, le tems apporta du changement à la felicité d'une maison trop heureuse. Le mari oubliant la confiance qu'il avoit en son ami, devint jaloux sans aucun sujet de lui & de sa femme, à laquelle il ne pût s'empécher de dire des duretez. Elle en fut d'autant plus surprise, qu'il lui avoit ordonné d'avoir pour son ami, à une chose prés, les mêmes égards & les mêmes bontez que pour lui. Cependant tout cela n'empécha pas qu'il ne lui défendît de lui parler, à moins que ce ne fût en grosse compagnie. Elle fit savoir cette défense à l'ami de son mari, qui n'en crut rien, sachant fort bien qu'il n'avoit rien pensé ni fait dont son ami pût être fâché. Comme il avoit accoûtumé de ne lui rien cacher, il lui dit ce qu'il avoit appris, le priant de ne lui déguiser rien, étant bien aise de ne lui donner ni en cela, ni en autre chose le moindre sujet de rompre une amitié qui s'étoit si long-tems soûtenue.

Le

Le mari l'aſſûra qu'il n'y avoit jamais penſé, & que ceux qui avoient répandu ce bruit en avoient fauſſement menti. Je ſai bien, dit l'ami, que la jalouſie eſt une paſſion auſſi inſuportable que l'amour ; & quand vous ſeriez jaloux, & même de moi, je ne vous en ſaurois pas mauvais gré, car vous n'en ſeriez pas le maître. Mais j'aurois ſujet de me plaindre d'une choſe qui eſt en vôtre pouvoir, c'eſt de me cacher la choſe, attendu que vous ne m'avez jamais rien caché quelque opinion & paſſion que vous ayez eue. De mon côté ſi j'étois amoureux de vôtre femme, vous ne devriez point m'en faire un crime, car l'amour eſt un feu dont on n'eſt pas le maître : mais ſi je vous cachois la choſe, & que je cherchaſſe les moyens de le faire connoître à vôtre épouſe, je ſerois le plus méchant homme qui fut jamais. D'ailleurs quoi que vous ayez une honnéte femme & une femme de bien, je puis vous aſſûrer que quand elle ne ſeroit pas vôtre femme, c'eſt la perſonne que j'aye jamais vûe dont je me préoccuperois le moins. Je vous prie donc ſi vous avez le moindre ſoupçon, de me le dire, afin d'y mettre ſi bon ordre, que nôtre amitié qui a tant duré ne ſe rompe point pour une femme : Car quand j'aimerois la vôtre plus que toutes les femmes du monde, je ne lui parlerois jamais cela étant, parce que je préfere vôtre amitié à toute autre. Le mari lui fit de grands ſermens qu'il n'avoit jamais eu cette penſée, & le pria de faire chez lui comme à l'ordinaire. Je le ferai puiſque vous le voulez,

lez, répondit l'ami ; mais je vous prie de trouver bon que je ne demeure jamais avec vous, si aprés cela vous avez ce sentiment de moi, & que vous m'en fassiez un secret, ou que vous le trouviez mauvais. Vivant donc comme à l'ordinaire, il arriva qu'au bout de quelque tems le marié tomba plus que jamais dans ses soupçons jaloux, & commanda à sa femme de ne lui faire plus si bonne mine que de coûtume. Elle en avertit incontinent l'ami, & le pria de ne plus parler à elle, ayant ordre aussi de ne plus parler à lui. L'ami voyant par cet avis, & par certaines grimaces qu'il voyoit faire à son compagnon, qu'il ne lui avoit pas tenu parole, lui dit en grosse colere ! Si vous étes jaloux, mon ami, c'est chose naturelle : mais aprés les sermens que vous en avez fait, je ne puis m'empécher de vous dire que je me plains de vous de me l'avoir si long-tems caché. J'ai toûjours tâché d'éloigner tout ce qui pouvoit traverser nôtre amitié ; mais je vois avec regret, & sans qu'il y ait de ma faute, que je n'y ai pas aussi bien réüssi que je l'avois esperé, puisque vous étes non seulement jaloux de vôtre femme & de moi ; mais que vous voulez encore en faire mistere, afin que vôtre maladie dure si long-tems, qu'elle se convertisse en haine, & qu'à l'amitié la plus étroite qu'on ait vû de nôtre tems, succéde l'inimitié la plus mortelle. J'ai fait ce que j'ai pû pour prevenir cet inconvenient : mais puisque vous me croyez si méchant, & le contraire de ce que j'ai toûjours été, je vous jure & vous assûre que je suis tel

que

que vous me croyez, & que je n'aurai point de repos, que je n'aye eu de vôtre femme ce que vous vous imaginez que je recherche : & je vous avertis de vous donner desormais garde de moi. Puisque le soupçon vous a fait renoncer à mon amitié, le dépit me fera renoncer à la vôtre. Le mari se mit en devoir de lui faire acroire que tout cela étoit faux ; mais il n'en voulut jamais rien croire. Les meubles & les biens qu'ils avoient en commun furent partagez, & ce partage fut suivi de celui de leurs cœurs, qui avoient toûjours été si unis. L'ami fit ce qu'il avoit promis, & n'eut point de repos qu'il n'eût fait son ami cocu.

Autant puisse-t-il en arriver, Mesdames ; à ceux qui sans sujet se défient de leurs femmes. Une femme d'honneur se laisse plûtôt vaincre par le desespoir, que par tous les plaisirs du monde, & plusieurs maris injustement jaloux font en sorte qu'ils le sont enfin à juste titre, & font faire à leurs femmes ce qu'ils soupçonnent qu'elles fassent. On dit que la jalousie est amour, je le nie : car quoi que l'amour en sorte, comme la cendre fait du feu, il est certain neanmoins que la jalousie éteint l'amour comme les cendres éteignent le feu. Je suis persuadé, dit Hircan, qu'il n'y a rien de plus chagrinant pour un homme ou pour une femme, que d'être injustement soupçonné. Pour moi il n'y a rien qui me fît plûtôt rompre avec mes amis. Si ce n'est pas, dit Oysille, une excuse raisonna-
ble

ble pour une femme qui ſe venge des ſoupçons de ſon mari à ſa propre honte, c'eſt faire comme celui qui ne pouvant tuer ſon ennemi, ſe donne un coup d'épée au travers du corps, ou qui ſe mord les doigts lorſqu'il ne peut égratigner ſon Antagoniſte. Elle eut plus ſagement fait de faire connoître à ſon mari qu'il avoit tort en ne parlant jamais à ſon ami ; car le tems les auroit raccommodez. Elle agit en femme de cœur, dit Emarſuitte ; & s'il y avoit beaucoup de femmes qui fiſſent de même, les maris iroient plus bride en main. Quoi qu'il en ſoit, dit Longarine, la patience fait enfin triompher une femme chaſte, & il faut qu'elle s'en tienne là. Toutefois, dit Emarſuitte, une femme peut bien n'être pas chaſte ſans pecher. Comment l'entendez-vous, répondit Oyſille ? Quand elle en prend un autre pour ſon mari, repartit Emarſuitte. Et qui eſt la ſotte, repliqua Parlamente, qui ne connoiſſe pas la diference qu'il y a entre ſon mari & un autre de quelque maniere qu'il puiſſe ſe traveſtir ? Il y en a eu, & il y en aura, répondit Emarſuite, qui ont été trompées à la bonne foi, & qui partant ne ſont point coupables. Si vous en ſavez quelqu'une, dit Dagoucin, faites nous en le conte, je vous donne ma voix. Je trouve que l'innocence & le peché ſont deux choſes bien incompatibles. Si les hiſtoires qui vous ont ci-devant été faites ne vous ont pas ſufiſamment fait voir, Meſdames, qu'il
eſt

eſt dangereux de loger ceux qui nous appellent mondains, qui ſe regardent comme des ſaints, & qui ſe croyent bien plus regenerez que nous, voici un exemple qui nous convaincra qu'ils ſont hommes comme les autres, & même un peu plus que les autres.



XLVIII. NOUVELLE.

Deux Cordeliers prirent successivement la place de l'époux la premiere nuit des nôces : & en furent châtiez.

LE Cabaretier d'un village de Perigord maria une de ses filles. Il invita à la nôce tous ses parens & amis, & les traita du mieux qu'il pût. Deux Cordeliers arriverent le jour des nôces, & comme il n'étoit pas de la bienseance qu'ils fussent de la nôce, on leur donna à

à ſouper dans leur chambre. Celui des deux qui avoit le plus d'autorité & de malice s'imagina que puiſqu'on ne lui vouloit pas donner part à la table, il devoit avoir part au lit, & reſolut de leur faire un tour de ſon métier. Le ſoir étant venu & la dance commencée, le Cordelier regarda long-tems la mariée à la fenétre, & la trouva belle & fort à ſon gré. Il apprit des ſervantes en quelle chambre elle devoit coucher, & trouva que c'étoit prés de la ſienne, dont il fut fort aiſe. Pour parvenir à ſes fins il fit ſi bonne garde qu'il vit dérober la mariée, que les vieilles emmenerent comme elles font d'ordinaire. Comme il étoit encore de bonne heure le marié ne vouloit pas quitter la dance, à laquelle il étoit ſi échaufé, qu'il ſembloit qu'il eût oublié ſa femme; ce que n'avoit pas fait le Cordelier. Auſſi-tôt qu'il entendit que la mariée étoit couchée, il quitta ſon habit gris, & s'en alla prendre la place du marié. La peur d'être ſurpris ne lui permit pas de faire longue ſeance. Il ſe leva donc, & alla au bout d'une allée où il avoit mis ſon camarade en ſentinelle, qui lui fit ſigne que le marié dançoit encore. Le Cordelier qui n'en avoit pas pris à ſufiſance s'en retourna avec la mariée juſques à ce que ſon compagnon lui fit ſigne qu'il étoit tems de dénicher. Le Cordelier avoit à peine décampé que le mari vint ſe coucher. Empreſſé comme un homme qui croyoit rompre la glace, il ſe mit en devoir de faire l'époux. La femme que le Cordelier avoit rudement exercée, & qui ne demandoit que du repos,

ne pût s'empêcher de dire à ſon mari : Avez-vous reſolu de ne jamais dormir , & de me tourmenter ſans ceſſe ? Le pauvre mari qui ne venoit que de ſe coucher , lui demanda fort étonné quel tourment il lui avoit fait , vû qu'il avoit dancé tout le ſoir. C'eſt bien dancé, dit la pauvre femme : voici la troiſiéme fois que vous étes venu vous coucher. Il me ſemble que vous feriez mieux de dormir.

A ces mots le mari fort étonné ne ſongea qu'à ſavoir la verité du fait. Aprés qu'elle lui eut conté comme la choſe s'étoit paſſée , ne doutant pas que ce ne fût les Cordeliers , il ſe leva incontinent, & s'en alla à leur chambre, qui comme il a été dit, n'étoit pas éloignée de la ſienne. Ne les trouvant point , il cria au ſecours, & ſi haut que tous ſes amis accoururent. Aprés qu'ils eurent entendu le fait , chacun lui aida avec chandelles , lanternes , & avec tous les chiens du village à chercher les Cordeliers. Ne les trouvant point dans les maiſons , ils firent tant de diligence, qu'ils les attraperent dans les vignes , où ils les traiterent comme ils meritoient : car aprés les avoir bien batus , ils leur couperent les bras & les jambes , & les laiſſerent dans les vignes à la garde de Bachus & de Venus dont ils étoient meilleurs diſciples que de Saint François.

Ne vous étonnez pas , Meſdames, ſi ces gens-là qui ſe diſtinguent par une maniere de vivre diferente de la nôtre , font des choſes que

que des avanturiers auroient honte de faire. Etonnez-vous plûtôt qu'ils ne faſſent encore pis, quand Dieu retire ſa grace d'eux. L'habit ne fait pas, comme on dit, toûjours le Moine. Il le défait ſouvent, & l'orgueil en eſt la cauſe. Mon Dieu! dit Oyſille, ne ſortirons-nous jamais des contes de ces Moines? Si les Dames, les Princes, & les Gentilshommes ne ſont point épargnez, dit Emarſuitte, il me ſemble qu'ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on ne les épargne point auſſi. Ils ſont pour la plûpart ſi inutiles qu'on n'en parleroit jamais s'ils ne faiſoient quelque ſceleraterie digne de memoire. On dit communément, qu'il vaut mieux faire du mal, que de ne rien faire du tout. Plus nôtre bouquet ſera diverſifié, plus il ſera beau. Si vous voulez me promettre, dit Hircan, de ne vous point fâcher, je vous ferai un conte de deux perſonnes ſi confites en amour, que vous excuſerez les pauvres Cordeliers d'avoir pris ce qui leur étoit neceſſaire où ils l'ont trouvé, d'autant mieux que celle qui avoit aſſez à manger cherchoit la friandiſe avec trop d'indiſcretion. Puiſque nous avons juré de dire la verité, dit Oyſille, nous avons auſſi juré de l'écouter. Vous pouvez donc parler librement; car les maux que nous diſons des hommes ou des femmes, ne retombent que ſur ceux qui ſont les Heros du conte, & ne ſervent qu'à guerir les gens de l'eſtime qu'on a pour les creatures, & de la confiance qu'on pourroit avoir en el-

les, en faiſant voir les fautes auſquelles elles ſont ſujettes; afin que nous ne fondions nos eſperances que ſur celui qui eſt le ſeul parfait, & ſans lequel tout homme n'eſt qu'imperfection. Je vais donc, dit Hircan, conter hardiment mon hiſtoire.



XLIX. NOUVELLE.

D'une Comteſſe qui ſe divertiſſoit adroitement au jeu d'amour, & comment ſon manege fut découvert.

A La Cour d'un Roi de France nommé Charles (je ne dirai point le quantiéme pour l'honneur de celle dont je veux parler, & que je ne nommerai pas non plus par ſon nom propre) il y avoit une Comteſſe étrangere de fort bonne maiſon. Comme

lés choses nouvelles plaisent, cette Dame soit par la nouveauté de son habit, soit à cause de la richesse & de la magnificence dont il étoit accompagné, s'attira d'abord les yeux de tout le monde. Quoi qu'elle ne fût pas des plus belles, elle avoit neanmoins tant d'agrémens, tant de fierté, une gravité & une maniere de parler qui imprimoient tant de respect, que personne n'osoit l'aborder que le Roi, qui en étoit passionnément amoureux. Pour l'entretenir avec plus de liberté, il donna au Comte son Epoux une Commission qui le retint long-tems éloigné de la Cour; & pendant ce tems-là le Roi se divertissoit avec la Comtesse pour la dédommager de l'absence de son mari. Plusieurs Gentilshommes du Roi s'étant apperçûs que leur maître étoit bien traité de la Comtesse, prirent la liberté de lui en parler, & entr'autres un nommé Astillon, homme hardi & de bonne mine. Elle lui parla d'abord avec tant de gravité le menaçant de s'en plaindre au Roi son maître, qu'elle pensa lui faire peur; mais lui qui n'étoit pas homme à s'étonner des menaces d'un Capitaine intrepide, ne fit pas grand cas de celles de cette femme, & la serra de si prés, qu'il la fit consentir à un tête à tête, & lui dit même comme il falloit qu'il vint à sa chambre; ce qu'il ne manqua ni de bien retenir, ni de bien executer. Afin que le Roi ne se défiât de rien, il pretexta un voyage, & demanda congé pour quelques jours. Il partit en éfet de la Cour; mais dés la premiere journée il quitta

son

fon train, & s'en vint de nuit recevoir les faveurs que la Comteſſe lui avoit fait eſperer, & qu'elle lui donna de fort bonne foi. Il fut ſi ſatisfait d'elle, & fit tant d'éforts pour la ſatisfaire, qu'il falut demeurer ſept à huit jours enfermé dans une garderobe ne vivant que de reſtaurans.

Pendant qu'il étoit enfermé, un de ſes camarades nommé Duracier vint faire l'amour à la Comteſſe. Elle fit à ce ſecond les mêmes ceremonies qu'elle avoit fait au premier, lui parla d'abord rudement & fierement, & ne s'humaniſa que peu à peu. Elle ne lâchoit un priſonnier que quand elle en avoit un autre pour mettre en ſa place. Pendant que le ſecond y étoit il en vint un troiſiéme nommé Valbenon. Il eut la même deſtinée que les deux premiers. Aprés ceux-là il en vint deux ou trois autres qui eurent tous part au gâteau. Cette vie dura aſſez long-tems, & l'intrigue fut conduite ſi finement, que les uns ne ſavoient rien de l'aventure des autres. Ils entendoient aſſez parler de l'amour que chacun avoit pour la Comteſſe; mais il n'y en avoit pas un qui ne crût en être le ſeul favoriſé. Chacun rioit de ſon concurrent qu'il croyoit avoir échoüé. Les Gentilshommes qu'on a nommé étant un jour à un regal où ils faiſoient fort bonne chere, ſe mirent à parler de leurs bonnes fortunes, & des priſons où ils avoient été durant les guerres. Valbenon qui n'étoit pas homme à garder long-tems un ſecret qu'il croyoit lui être glorieux, ne pût s'empêcher de dire aux autres. Je ſai dans

quelles prisons vous avez été ; mais pour moi j'ai été dans une qui me fera dire toute ma vie du bien des autres. Je ne croi pas qu'il y ait de prison au monde où l'on soit plus agreablement. Astillon qui avoit été le premier prisonnier, se douta d'abord de quelle prison il vouloit parler. Sous quel Geolier ou Geoliere, lui dit Astillon, avez-vous été si bien traité, que vous aimiez tant vôtre prison ? Quel que soit le Geolier, répondit Valbenon, la prison m'a été si agreable, que j'eusse bien voulu n'en pas sortir si-tôt ; Car je n'ai été ni mieux, ni plus content. Duracier qui parloit peu, sentant fort bien qu'il s'agissoit de la prison où il avoit été aussi bien que les autres, dit à Valbenon. De quoi vous nourrissoit-on dans cette prison dont vous vous loüez si fort ? Le Roi ne mange rien de meilleur, ni de plus nourrissant, repliqua Valbenon. Mais encore faut-il que je sache, repartit Duracier, si celui qui vous tenoit prisonnier vous faisoit bien gagner vôtre pain. Ha ventre bleu ! s'écria Valbenon, qui ne douta pas qu'on ne fût au fait, je pensois être seul ; mais à ce que je vois j'ai bien des Camarades. Astillon voyant ce démêlé où il avoit part comme les autres, dit en riant : Nous sommes tous à un même maître, compagnons & amis de nôtre jeunesse. Si nous avons tous la même part à la même mauvaise fortune, nous aurons sujet d'en rire tous de compagnie. Mais pour savoir si ce que je pense est vrai,

que

que je vous interroge je vous prie ; & dites-moi tous la verité. Si ce que je croi nous eſt arrivé, c'eſt l'aventure la plus ſingulière, & la plus plaiſante qu'on ſauroit jamais s'imaginer. Tout le monde jura de dire la verité, au moins ſi les choſes étoient de maniere qu'ils ne pûſſent s'en empécher. Je vous conterai mon aventure, dit Aſtillon, & vous me répondrez ouï ou non, ſi la vôtre eſt ſemblable ou ne l'eſt pas. Chacun y ayant conſenti. Premierement, dit Aſtillon, je demandai congé au Roi pour faire un petit voyage. Et nous auſſi, répondirent-ils. Quand je fus à deux lieuës de la Cour, je laiſſai mon train, & m'allai rendre priſonnier. Nous fimes la même choſe, dirent les autres. Je demeurai ſept à huit jours, pourſuivit Aſtillon, caché dans une garderobe, où je ne fus nourri que de reſtaurans, & des meilleures viandes que j'aye jamais mangé. Au bout de huit jours ceux qui me tenoient me laiſſerent aller beaucoup plus foible que je n'étois arrivé. Tout le monde jura que la même choſe lui étoit arrivée. Ma priſon, continua Aſtillon, finit tel jour. La mienne répondit Duracier, commença le propre jour que la vôtre finit, & dura juſqu'à un tel jour. Valbenon qui perdoit patience commença à jurer. Je vois par la ſambleu, dit il, que je ſuis le troiſiéme, moi qui croyois être le premier & le ſeul ; Car j'entrai & ſortis tel jour. Les autres trois qui étoient à table jurerent qu'ils avoient ſuccedé dans le même ordre. Puiſqu'ainſi eſt, pourſuivit Aſtillon, je de-

ſignerai nôtre Geoliere. Elle eſt mariée, & ſon mari eſt éloigné. C'eſt la même, direntils tous. Pour nous tirer tous de peine, reprit Aſtillon, comme je ſuis le premier enrôllé, je la nommerai auſſi le premier. C'eſt Madame la Comteſſe qui étoit ſi fiere, que gagnant ſon amitié, je m'imaginois avoir vaincu Ceſar. A tous les Diables ſoit la creature qui nous a fait tant travailler, & nous eſtimer ſi heureux de l'avoir gagnée. Il n'y eut jamais de plus méchante femme. Pendant qu'elle en avoit un en cage, elle pratiquoit l'autre pour ne jamais laiſſer la place vacante. J'aimerois mieux être mort, que de ne m'en venger pas. Ils demanderent à Duracier ce qu'il en penſoit, & de quelle maniere elle devoit être punie, ajoûtant qu'ils étoient préts de mettre la main à l'œuvre. Il me ſemble, dit-il, que nous devons le dire au Roi nôtre maître, qui l'eſtime comme une Deeſſe. Nous ne ferons point cela, dit Aſſtillon: Nous avons aſſez de moyen de nous en venger ſans le ſecours de nôtre maître. Attendons la demain quand elle ira à la Meſſe; que chacun ait une chaîne de fer au cou, & quand elle entrera à l'Egliſe nous la saluerons comme il appartient. Tout le monde approuva ce conſeil, & chacun ſe pourvût d'une chaîne de fer.

Le matin étant venu ils ſe mirent tous en noir, avec leurs chaînes au cou en forme de colier, & ſe preſenterent à la Comteſſe comme elle alloit à l'Egliſe. Si-tôt qu'elle les vit en cet équipage, elle ſe mit à rire, & leur dit:

dit : Où vont ces gens si consternez? Comme vos esclaves prisonniers, Madame, dit Astillon, nous venons pour vous rendre service. La Comtesse faisant semblant de ne pas entendre. Vous n'étes point mes prisonniers, répondit-elle, & je ne sache pas que vous ayez plus de sujet que d'autres de me rendre service. Valbenon s'avança, & lui dit. Nous avons si long-tems mangé vôtre pain, que nous serions bien ingrats, Madame, de ne pas vous rendre service. Elle feignit de ne rien entendre, & fit toûjours bonne mine, croyant les étonner par-là : Mais ils joüerent si bien leur rôlle, qu'elle ne pût s'empécher de connoître que la chose étoit découverte. Elle trouva d'abord moyen de les tromper; car comme elle avoit perdu l'honneur & la conscience elle ne prit point pour son compte la honte qu'ils vouloient lui faire. Elle préferoit son plaisir à tout l'honneur du monde : Aussi ne les reçût-elle pas plus mal pour cela, & ne marcha pas moins la tête levée. Ils en furent si surpris, qu'ils publierent enfin la honte qu'ils avoient voulu lui faire.

Si vous ne trouvez pas, Mesdames, que cette histoire soit propre à faire connoître que les femmes sont aussi méchantes que les hommes, je vous en conterai d'autres. Il me semble néanmoins que celle-ci sufit pour vous montrer qu'une femme qui a perdu la honte, fait le mal cent fois plus hardiment qu'un homme. Il n'y eut point

de

de femme à qui cette hiſtoire ne fît faire tant de ſignes de croix, qu'il ſembloit qu'elles voyoient tous les Diables de l'enfer. Humilions-nous, Meſdames, leur dit Oyſille, à la conſideration d'une action ſi horrible. La perſonne abandonnée de Dieu, & celle avec laquelle elle ſe joint deviennent également méchantes. Comme ceux qui s'attachent à Dieu ſont animez de ſon Eſprit, auſſi ceux qui ſuivent le Diable ſont pouſſez par l'eſprit du Diable; & rien n'eſt plus brute que ceux que Dieu abandonne. Quelque choſe que cette pauvre Dame ait fait, dit Emarſuitte, je ne ſaurois louër ceux qui ſe vantent de leur priſon. Je croi, dit Longarine, qu'un homme n'a pas moins de peine à tenir ſa bonne fortune ſecrete, qu'à la pourſuivre. Il n'y a point de veneur qui ne prenne plaiſir à corner ſa priſe, ni d'Amant qui ne ſoit bien aiſe de publier la gloire de ſa victoire. Voilà une opinion, dit Simontault, que je ſoûtiens heretique devant tous les Inquiſiteurs du monde; car je poſe en fait qu'il y a plus d'hommes ſecrets que de femmes. Je ſai bien qu'il s'en trouveroit qui aimeroient mieux en être moins bien traitez, que de n'avoir pas la liberté de le dire. De là vient que l'Egliſe comme bonne mere a établi des Prêtres pour Confeſſeurs, & non pas des femmes, parce qu'elles ne peuvent rien cacher. Ce n'eſt pas pour cette raiſon, répondit Oyſille, mais c'eſt parce que les femmes haïſſent

si fort le vice, qu'elles ne donneroient pas si facilement l'absolution que les hommes, & imposeroient des penitences trop austeres. Si elles étoient aussi austeres, dit Dagoucin, à imposer des penitences, qu'elles le sont à répondre, elles desespereroient plus de pecheurs qu'elles n'en sauveroient. Ainsi l'Eglise a bien ordonné à tous égards. Je ne prétens pas pour cela excuser les Gentilshommes qui se vantent de leur prison, car jamais homme n'eût d'honneur à médire des femmes. Puisque le fait étoit commun, repliqua Hircan, il me semble qu'ils faisoient bien de se consoler les uns les autres. Mais, repartit Guebron, ils ne le devoient jamais avouër pour leur honneur même. Les livres de la table ronde nous apprennent, qu'il n'est point glorieux à un Chevalier de vaincre un autre Chevalier qui n'a pas de valeur. Je suis surprise, reprit Longarine, que cette pauvre femme ne mourût de honte devant ses prisonniers. Celles qui l'ont perdue, répondit Oysille, ont bien de la peine à la retrouver, à moins qu'un fort amour ne la leur ait fait perdre. Pour celles-là j'en ai vû beaucoup revenir. Je croi, dit Hircan, que vous en avez vû revenir celles qui y sont allées : Car l'amour fort est bien rare chez les femmes. Je ne suis pas de vôtre avis, dit Longarine, car je sai qu'il y en a qui ont aimé jusqu'à la mort. J'ai tant d'envie d'en entendre une histoire, répondit Hircan, que je vous donne ma voix, & je serai bien aise de voir chez les femmes

un amour dont je les ai toûjours crues incapables. Vous le croirez, répartit Longarine, quand vous aurez entendu le conte, & vous demeurerez convaincu qu'il n'y a point de plus forte passion que l'amour. Comme elle fait entreprendre des choses presqu'impossibles pour avoir quelque plaisir en cette vie, aussi mine-t-elle plus que toutes les autres passions celui qui perd l'esperance de réüssir, comme vous allez voir par ce que je vais dire.



L. NOUVELLE.

Un Amant aprés une ſaignée reçoit des faveurs de ſa maîtreſſe, & meurt, & eſt ſuivi de la Belle qui ſuccombe à ſa douleur.

IL n'y a pas encore un an qu'il y avoit à Cremone un Gentilhomme nommé Meſſire Jean-Pierre, qui avoit long-tems aimé une Dame de ſes voiſines; mais quelque choſe qu'il eût pû faire il n'avoit jamais pû en avoir la réponſe qu'il ſouhaitoit, quoi qu'elle l'ai-

mât

mât de tout son cœur. Le pauvre Gentilhomme en fut si afligé, qu'il se retira chez lui resolu d'abandonner la vaine poursuite d'un bien à laquelle il consumoit sa vie. Croyant se détacher de son inhumaine il fut quelques jours sans la voir, & tomba dans une si profonde tristesse qu'il n'étoit plus connoissable. Ses parens firent venir des Medecins, qui lui voyant le visage jaune crurent que c'étoit une opilation de foye, & le firent saigner. La Dame qui avoit tant fait la cruelle sachant fort bien qu'il n'étoit malade que du chagrin qu'il avoit qu'elle n'eût pas répondu à son amour, lui envoya une vieille confidente avec ordre de lui dire, que ne pouvant plus douter que son amour ne fût sincere & veritable, elle avoit resolu de lui accorder ce qu'elle lui avoit refusé pendant tant de tems; & que pour cet éfet elle avoit trouvé moyen de sortir de chez elle, & d'aller en un lieu où il pouvoit la voir en toute liberté. Le Gentilhomme qui ce matin-là avoit été saigné au bras, se trouvant plus soulagé par cette ambassade, qu'il ne l'avoit été par tous les remedes de ses Medecins, lui manda qu'il ne manqueroit point de s'y trouver à l'heure qu'elle lui indiquoit, & qu'elle avoit fait un miracle évident, en ce qu'avec une seule parole elle avoit gueri un homme d'une maladie à laquelle toute la faculté ne pouvoit trouver de remede. Le soir tant souhaité étant venu il alla au lieu qui lui avoit été indiqué avec une joye si extréme, que ne pouvant augmenter il falloit necessairement qu'elle diminuât

&

& prît fin. Il n'eut pas long-tems à attendre celle qu'il aimoit plus que son ame. Il ne s'amusa pas à lui faire un long discours. Le feu qui le consumoit le fit promptement courir au plaisir qu'il se promettoit, & qu'il pouvoit croire à peine être en sa puissance. Plus ivre d'amour & de volupté qu'il n'étoit necessaire, pensant trouver d'un côté un remede qui le fît vivre, il trouva de l'autre de quoi avancer sa mort. Car s'étant oublié soi-même pour l'amour de sa maîtresse, il ne s'apperçût pas que son bras se débanda. La playe s'ouvrit, & le pauvre Gentilhomme perdit tant de sang, qu'il en étoit tout baigné. Croyant que l'excés qu'il avoit fait étoit la cause de sa lassitude, il se mit en devoir de retourner chez lui. Alors l'amour qui les avoit trop unis, fit en sorte qu'en quittant sa maîtresse son ame en même tems le quitta. Il avoit perdu tant de sang, qu'il tomba mort aux pieds de la Belle. La surprise, & la consideration de la perte qu'elle faisoit d'un si parfait Amant, de la mort duquel elle étoit la seule cause, la mirent hors d'elle-même. D'ailleurs faisant reflexion à la honte qui lui en reviendroit si l'on trouvoit chez elle un corps mort, elle se fit aider par une servante de confiance, & porta le corps dans la rue. Et ne voulant le laisser seul, elle prit l'épée du mort, resolue de suivre sa destinée, & de punir son cœur qui étoit cause de tout le mal. Elle se perça de cette épée, & tomba morte sur le corps de son Amant. Le pere & la mere de cette fille sortant au matin de leur

maiſon trouverent ce triſte ſpectacle. Aprés avoir fait les doleances qu'un accident ſi tragique meritoit, ils les enterrerent tous deux enſemble.

Voila, Meſdames, un malheur extréme, qu'on ne pût rapporter qu'à un amour de la même nature. Voilà qui me plaît, dit Simontault, quand l'amour eſt ſi reciproque, que l'un mourant l'autre ne veut pas ſurvivre. Si Dieu m'avoit fait la grace de trouver une telle maîtreſſe, je croi que jamais homme n'eût aimé plus parfaitement que moi. Je ſuis perſuadée, dit Parlamente, que l'amour ne vous auroit pas ſi fort aveuglé, que vous n'euſſiez ſongé à mieux lier vôtre bras. Les hommes n'oublient plus leur vie pour les Dames. Le tems en eſt paſſé. Mais il n'eſt pas paſſé, répondit Simontault, que les Dames oublient la vie de leurs Amans pour leur plaiſir. Je croi, dit Emarſuitte, qu'il n'y a point de femme au monde qui ſe faſſe un plaiſir de la mort d'un homme, quand même il ſeroit ſon ennemi. Mais ſi les hommes veulent ſe tuer eux-mêmes, les Dames ne peuvent pas les en empécher. Cependant, dit Saffredant, celle qui refuſa du pain au pauvre afamé, doit être regardée comme ſa meurtriere. Si vos prieres, dit Oyſille, étoient auſſi raiſonnables que celles du pauvre qui demande l'Aumône, les Dames ſeroient trop cruelles de ne pas vous accorder ce que vous leur demandez. Mais graces à Dieu cette maladie ne tue que ceux qui doivent mourir dans l'année. Je ne trouve point, Madame, repliqua Saffredant, qu'il

y ait

y ait de plus grande neceſſité, que celle qui fait oublier toutes les autres. Quand on aime bien, on ne connoît d'autre pain que les œillades & la parole de celle qu'on aime. Qui vous laiſſeroit jeûner, dit Oyſille, on vous feroit bien parler autrement. Je vous avouë repliqua-t-il, que le corps pourroit s'en afoiblir; mais non le cœur & la volonté. Cela étant, dit Parlamente, Dieu vous a fait bien de la grace de vous avoir fait tomber entre les mains de femmes qui vous ont donné ſi peu de ſatisfaction, qu'il faut vous en conſoler à boire & à manger. Vous vous en aquittez ſi bien, qu'il me ſemble que vous devez louër Dieu de cette douce cruauté. Je ſuis ſi fait à la ſoufrance, ajoûta-t-il, que je commence à me trouver bien des maux, dont les autres ſe plaignent. C'eſt peut-être, dit Longarine, que vos plaintes vous reculent de la compagnie, où vous ſeriez agréablement reçû ſans cela: car il n'y a rien de ſi incommode qu'un Amant importun. Ajoûtez-y, dit Simontault, une Dame cruelle. Je vois bien, dit Oyſille, que ſi nous voulions attendre que Simontault eût dit toutes ſes raiſons, nous trouverions Complies au lieu de Vépres. C'eſt pourquoi allons louër Dieu de ce que cette journée s'eſt paſſée ſans aucune diſpute de conſequence. Elle ſe leva la premiere, & fut ſuivie de tout le reſte. Mais Simontault & Longarine ne ceſſerent de diſputer, & avec tant de douceur, que ſans tirer l'épée Simontault eut la victoire, & fit voir qu'il n'y a point de plus grande neceſſité qu'une grande paſſion. Sur cela ils entrerent à l'Egliſe où les Moines les atten-

doient. Aprés Vépres on alla se mettre à table, où l'on parla autant qu'on mangea. La conversation ne finit pas avec le soupé; & on l'auroit poussée bien avant dans la nuit, si Oysille ne leur avoit dit qu'ils pouvoient aller se délasser l'esprit par le sommeil. Elle ajoûta, qu'elle craignoit fort que la sixiéme Journée ne se passât pas aussi agréablement, que les cinq autres s'étoient passées, disant que quand on voudroit inventer, il n'étoit pas possible de faire de meilleurs contes que ceux qui avoient été faits. Tant que le monde durera, dit Guebron, il se fera tous les jours des choses dignes de memoire. Les méchans sont toûjours méchans, & les bons toûjours bons, & tant que la méchanceté & la bonté regneront sur la terre, il se fera toûjours quelque chose de nouveau, quoi que Salomon ait écrit qu'il *ne se fait* rien de nouveau sous le Soleil. Comme nous n'avons pas été apellez au conseil privé de Dieu, & que par consequent nous ignorons les premieres causes, nous trouvons toutes choses nouvelles, & d'autant plus admirables, que moins nous voudrions ou pourrions les faire. Ainsi ne craignez pas que les Journées suivantes ne vaillent autant que les passées, & songez seulement à bien faire vôtre devoir de vôtre côté. Oysille dit qu'elle se recommandoit à Dieu, au nom duquel elle leur donnoit le bon soir. Ainsi se retira toute la compagnie.

SIXIE'ME JOURNE'E.

LE Lendemain plus matin que de coûtume, Madame Oysille alla preparer son exhor-

hortation dans la salle ; mais le reste de la compagnie en étant avertis, le desir d'entendre ses bonnes instructions les fit habiller avec tant de diligence, qu'elle n'attendit pas longtems. Comme elle connoissoit leur cœur, elle lût l'Epître de saint Jean qui ne parle que d'amour. La compagnie trouva cette viande si douce, qu'encore que cette dévotion fût plus longue que celle des autres jours, il sembloit à chacun qu'elle n'avoit pas duré un quart d'heure. Sortant de là ils allerent à la Messe, où chacun se recommanda au Saint Esprit. Aprés qu'ils eurent dîné & pris un peu de repos, ils se rendirent au pré pour continuer à conter des nouvelles. Madame Oysille demanda qui commenceroit la Journée? Je vous donne ma voix, Madame, dit Longarine; car vous nous avez aujourd'hui fait une si belle leçon, qu'il seroit impossible que vous contassiez une histoire qui ne répondît pas à la gloire que vous avez aquise ce matin. Je suis bien fâchée, repartit Oysille, de ne pouvoir vous dire quelque chose d'aussi profitable que ce matin. Cependant ce que je vous dirai sera conforme aux preceptes de l'Ecriture qui nous avertit de ne nous point fier aux Princes ni aux fils des hommes, qui ne peuvent nous sauver. De peur que vous n'oubliez cette verité faute d'exemple, je vais vous en donner un fort veritable, & si nouveau, qu'à peine ceux qui ont vû ce triste spectacle ont-ils essuyé leurs larmes.



LI. NOUVELLE.

Perfidie & cruauté d'un Italien.

UN Duc d'Italie que je ne nommerai pas avoit un fils de l'âge de dix-huit à vingt ans, qui fut fort amoureux d'une fille de bonne maiſon. N'ayant pas la liberté de lui parler comme il vouloit à cauſe de la bizarriere de la coûtume du païs, il eut recours à un Gentilhomme qui étoit à ſon ſervice, & amoureux d'une belle & jeune Demoiſelle qui ſervoit la Duchêſſe. Le Cavalier ſe ſervoit de cette Demoiſelle pour faire dire à ſa maîtreſſe la grande paſſion qu'il avoit pour elle

elle. Cette pauvre fille se faisoit un plaisir de lui rendre service, persuadée que n'ayant que de bonnes intentions, elle pouvoit avec honneur se charger de l'ambassade. Mais le Duc qui regardoit plus à l'intérêt de sa maison, qu'à l'honnéte amitié de son fils, craignit que cette intrigue ne le menât jusqu'au mariage. Il fit veiller tant de gens, qu'on lui vint dire que cette pauvre Demoiselle s'étoit mélée de rendre des lettres de la part de son fils à celle dont il étoit si passionnément amoureux. Il en fut en si grosse colere, qu'il resolut d'y mettre ordre. Mais il ne sût si bien dissimuler son ressentiment, que la Demoiselle n'en fût avertie. Elle connoissoit ce Prince pour méchant & sans conscience, & fut si épouvantée, qu'elle vint à la Duchesse; & la suplia de lui permettre de se retirer jusques à ce que sa colere fût passée. La Duchesse lui dit qu'elle tâcheroit de savoir avant que de lui donner son congé, de quelle maniere son mari prenoit la chose. Elle apprit bien-tôt que le Duc en parloit fort mal : Et comme elle le connoissoit, non seulement elle donna congé à la Demoiselle, Mais lui conseilla même de se retirer dans un Convent, jusques à ce que l'orage fût calmé. Elle le fit le plus secretement qu'il lui fut possible, mais non si secretement que le Duc n'en eût avis. Il demanda à sa femme avec un visage feint & joyeux, où étoit cette Demoiselle. La Duchesse qui crut que son Epoux en savoit la verité, lui dit ingenuement ce qui en étoit. Il feignit d'en être fâché, & dit, qu'il n'étoit pas besoin qu'elle fit cela, qu'il ne lui vouloit

point de mal, & qu'elle n'avoit qu'à la faire revenir, parce que le bruit de ces sortes de choses n'étoit pas avantageux. La Duchesse lui dit que si cette pauvre fille avoit le malheur d'être hors de sa bienveillance, il valoit mieux qu'elle fût quelque tems sans paroître devant lui : Mais il ne voulut point prendre en payement ses raisons, & lui commanda de la faire revenir. La Duchesse fit savoir à la Demoiselle la volonté du Duc son Epoux ; mais ne s'y fiant point elle la pria de trouver bon qu'elle ne hazardât rien, puisqu'elle-même savoit bien que le Duc ne pardonnoit pas si aisément. Cependant la Duchesse l'assûra sur sa vie & sur son honneur qu'elle n'auroit point de mal. La Demoiselle qui étoit bien persuadée que sa Maîtresse l'aimoit, & que pour rien du monde elle ne voudroit la tromper, se confia en sa promesse, croyant que le Duc ne voudroit jamais violer une parole dont l'honneur & la vie de sa femme étoit le garant, & s'en retourna bonnement. Aussi-tôt que le Duc eut avis de son retour, il vint dans la chambre de sa femme, & n'eut pas plûtôt apperçû cette pauvre Demoiselle, qu'il commanda à ses Gentilshommes de la prendre, & de la mettre en prison. La Duchesse qui sur sa parole l'avoit tirée de son azile, en fut si outrée, qu'elle se jetta aux pieds de son mari, le supliant que pour son honneur, & pour l'honneur de sa maison, il eût la bonté de ne faire point une telle action, puisque pour lui obéïr elle l'avoit tirée d'un lieu où elle étoit en sûreté. Mais quelque priere qu'elle pût faire, & quelque raison qu'elle

pût

pût alleguer, elle ne pût amollir la dureté de son cœur, ni vaincre la forte resolution qu'il avoit faite de se venger. Sans répondre un seul mot à sa femme il se retira le plus promptement qu'il lui fut possible, & sans forme de justice, oubliant Dieu & l'honneur de sa maison, il fit cruellement pendre cette pauvre Demoiselle. Je n'entreprens pas de vous conter quel fut le déplaisir de la Duchesse : Il sufira de vous dire qu'elle en eut toute la douleur que devoit avoir une femme, une Dame d'honneur & de cœur qui contre la foi qu'elle avoit promise voyoit mourir une personne qu'elle auroit voulu sauver. Beaucoup moins entreprendrai-je de vous dire quelle fut l'afliction du pauvre Gentilhomme son Amant. Il fit tout ce qu'il pût pour sauver la vie à sa maîtresse, & ofrit même de mourir pour elle: mais rien ne fut capable de toucher le Duc, qui ne connoissoit point d'autre felicité que de se venger de ceux qu'il haïssoit. Ainsi fut mise à mort cette innocente contre les loix de l'honnéteté, & au grand regret de tous ceux qui la connoissoient.

Voilà, Mesdames, de quoi est capable la méchanceté quand elle est jointe avec la puissance. J'avois entendu dire, dit Longarine, que la plûpart des Italiens, (je dis la plûpart, car il y en Italie autant de gens de bien qu'en autre lieu du monde) étoient sujets à trois vices par excellence : Mais je n'aurois pas cru qu'ils eussent porté si loin la vengeance & la cruauté, que de faire mourir une personne pour si peu de chose. Vous avez bien dit un des trois vi-

ces, lui dit Saffredant en riant; mais il faut savoir, Longarine, quels sont les deux autres. Si vous ne le saviez pas, répondit Longarine, je vous l'apprendrois volontiers; mais je suis assûrée que vous le savez tous. Vous me croyez bien vicieux en disant cela, repliqua Saffredant. Nullement, repartit Longarine; Mais je croi que vous connoissez si bien la laideur du vice, que vous pouvez l'éviter mieux qu'un autre. Ne vous étonnez pas de cette cruauté, dit Simontault, car ceux qui ont été en Italie en disent des choses si incroyables, que celle qu'on vient de conter n'est au prix qu'une petite peccadille. Quand les François prirent Rivoli, dit Guebron, il y avoit un Capitaine Italien qui passoit pour un brave homme, & qui voyant mort un homme qui n'étoit pas autrement son ennemi, si ce n'est pour avoir pris parti de Guelphe à Gibelin, lui arracha le cœur, le rotit sur les charbons, le mangea avec avidité, & répondit à ceux qui lui demandoient s'il étoit bon, qu'il n'avoit jamais mangé rien de plus friand & de plus délicieux. Non content de cette belle action, il tua la femme du mort qui étoit grosse, lui ouvrit le ventre pour en arracher le fruit qu'il mit en pieces contre les murailles. Il remplit d'avoine les corps du mari & de la femme, & y fit manger ses chevaux. Jugez si cet homme-là n'eût pas fait mourir une fille dont il auroit cru avoir été désobligé. Ce Duc, dit Emarsuitte, avoit plus de peur que son fils ne se mariât pas richement, que de desir de lui donner une femme à son gré. Il n'y a point de doute, reprit Simontault, que le penchant des Ita-
liens

liens ne ſoit d'aimer plus que la nature ce qui n'eſt créé que pour ſon ſervice. Voilà, dit Longarine, les pechez dont je voulois parler: Car on ſait bien qu'aimer l'argent au delà de ce qui eſt neceſſaire pour ſes beſoins, c'eſt en être idolatre. Parlamente dit que ſaint Paul n'avoit point oublié leurs vices, non plus que les vices de ceux qui s'imaginent ſurpaſſer les autres en prudence & en raiſon humaine, ſur leſquelles ils comptent ſi fort, qu'ils ne rendent point à Dieu l'honneur qui lui appartient. C'eſt pourquoi le Tout-puiſſant jaloux de ſa gloire, rend plus inſenſez que les bêtes brutes ceux qui ſe croient plus ſenſez que tous les autres hommes, & permet qu'ils faſſent des actions contre nature qui font connoître évidemment que leur ſens eſt reprouvé. C'eſt le troiſiéme peché, dit Longarine en l'interrompant, auquel ſont ſujets la plûpart des Italiens. De bonne foi, dit Nomerfide, cette converſation me plaît: Et puiſque ceux qu'on regarde comme les eſprits les plus déliez, & comme les gens qui parlent le mieux, ſont punis de cette maniere, & demeurent plus brutes que les brutes mêmes, il faut conclure que les humbles & les perſonnes d'un mediocre genie comme moi, ſeront doüez d'une ſageſſe Angelique. Je vous aſſûre, répondit Oyſille, que je ne ſuis pas éloignée de vôtre ſentiment; & je ſuis perſuadée qu'il n'y en a point de plus ignorans, que ceux qui ſe croient ſavans. Je n'ai jamais vû de moqueur, dit Guebron, qui n'ait été moqué, de trompeur qui n'ait été trompé, ni d'orgueilleux qui n'ait été humilié. Vous me faites ſouvenir, reprit Simontault, d'une tromperie que je voudrois bien vous

conter ſi elle étoit honnéte. Puiſque nous ſommes ici, dit Oyſille, pour dire la verité, dites-la quelle quelle ſoit. Je vous donne ma voix. Puiſque vous le ſouhaitez, Madame, répondit Simontault, je m'en vais donc vous la dire.



LII. NOUVELLE.

D'un ſale déjeuné donné à un Avocat & à un Gentilhomme par le valet d'un Apotiquaire.

DU tems du dernier Duc Charles il y avoit à Alençon un Avocat nommé Antoine Bacheré, bon compagnon, & aimant à déjeu-

jeuner du matin. Etant un jour assis devant sa porte il vit passer un Gentilhomme qui s'apelloit Monsieur de la Tireliere. Comme il faisoit froid, il étoit venu à pied pour une afaire qu'il avoit en ville, & n'avoit pas oublié chez lui sa grosse robe fourée de Renards. Voyant l'Avocat qui étoit à peu prés, fait comme lui, il lui demanda l'état de ses afaires, & ajoûta qu'il ne s'agissoit plus que de trouver quelque bon déjeuné. L'Avocat répondit que ce déjeuné se trouveroit assez pourvû qu'il se trouvât quelqu'un qui le payât. Sur cela il le prit sous le bras, & lui dit: allons, mon compere, peut-être trouverons-nous quelque sot qui payera pour tous deux. Le hazard fit rencontrer derriere eux le garçon d'un Apotiquaire, jeune homme rusé & inventif, que l'Avocat railloit perpetuellement. Le garçon songea dés lors à s'en venger, & sans reculer que de dix pas, il trouva derriere une maison un étron de belle taille bien & duement gelé. Il le mit dans un papier & l'envelopa si proprement, qu'il sembloit un petit pain de sucre. Il regarda où étoient ses gens, & passant devant eux en homme fort pressé, il entra dans une maison, & laissa tomber de sa manche le pain de sucre comme par mégarde. L'Avocat le ramassa avec beaucoup de joye, & dit à la Tireliere: Ce fin valet payera nôtre écot; mais allons-nous en vîte de peur qu'il ne revienne sur ses pas. Etant entrez dans un cabaret, l'Avocat dit à la servante, faites-nous bon feu, & nous donnez de bon pain & de bon vin, & un morceau de quelque chose de friand.

friand. Nous avons dequoi payer. La servante les servit à leur gré; mais en s'échaufant à boire & à manger, le pain de sucre que l'Avocat avoit dans son sein commença à dégeler, & rendoit une si grande puanteur, que croyant qu'elle venoit d'ailleurs, il dit à la servante : Vous avez la maison la plus puante, & la plus infecte que j'aye vû de ma vie. La Tireliere qui avoit sa part de ce bon parfum, dit la même chose. La servante fâchée de ce qu'ils l'appelloient ainsi Salope, leur dit tout en colere: par saint Pierre mon maître, la maison est si propre & si nette, qu'il n'y a de merde que celle que vous y avez apportée. Les deux comperes se leverent de table en crachant & se tenant le nez, & se mirent auprés du feu. En se chaufant l'Avocat tira son mouchoir de son sein, tout dégoûtant du sirop du pain de sucre fondu qu'il mit enfin en lumiere. Vous pouvez croire que la servante se moqua d'eux de la belle maniere, aprés les injures qu'ils lui avoient dites, & que l'Avocat fut fort confus de se voir la dupe d'un garçon Apotiquaire qu'il avoit toûjours raillé. La servante au lieu d'en avoir pitié, leur fit aussi bien payer leur écot, qu'ils s'étoient fait servir, & leur dit, qu'ils devoient être bien ivres, puisqu'ils avoient bû par la bouche & par le nez. Les pauvres gens s'en allerent avec leur honte & leur dépense. Ils ne furent pas plûtôt dans la rue, qu'ils virent le garçon Apotiquaire, qui demandoit à tout le monde si l'on n'avoit point vû un pain de sucre envelopé dans du papier? Ils voulurent se détourner de lui; mais il cria à l'A-

vocat;

vocat: Monſieur, ſi vous avez mon pain de ſucre, je vous prie de me le rendre; car c'eſt double peché de dérober à un pauvre domeſtique. A ce cri ſortirent pluſieurs perſonnes par la ſeule curioſité d'entendre ce démêlé; & la choſe fut ſi bien verifiée, que le garçon Apotiquaire fut auſſi aiſe d'avoir été dérobé, que les autres furent fâchez d'avoir fait un ſi vilain larcin: Cependant ils s'en conſolerent dans l'eſperance de lui rendre une autre fois la pareille.

Cela arrive aſſez ſouvent, Meſdames, à ceux qui ſe font un plaiſir de pareilles fineſſes. Si le Gentilhomme n'avoit pas voulu manger aux dépens d'autrui, il n'auroit pas bû ſi vilainement auprés du feu. Il eſt vrai que mon conte n'eſt pas trop propre; mais vous m'avez donné permiſſion de dire la verité. Je l'ai fait; & vous voyez par là, que quand un trompeur eſt trompé il n'y a perſonne qui en ſoit fâché. On dit d'ordinaire, dit Hircan, que les paroles ne ſont point puantes; mais ceux qui les diſent ne laiſſent pas de les ſentir. Il eſt vrai, dit Oyſille, que ces ſortes de paroles ne puent point: Mais il y en a d'autres qu'on apelle ſales, qui ſont de ſi mauvaiſe odeur, que l'ame en ſoufre plus que ne feroit le corps de ſentir un pain de ſucre comme celui dont vous avez parlé. Je vous prie, repartit Hircan, dites-moi quelles paroles vous ſavez qui ſont ſi ſales, qu'elles font ſoufrir & le corps & l'eſprit d'une honnéte femme. Il ſeroit beau, répondit Oyſille, que je vous diſſe ce que je n'ai conſeillé à aucune de dire. Je comprens bien maintenant quelles

les sont ces paroles, dit Saffredant. Les femmes veulent faire les sages, & ne se servent point ordinairement de ces façons de parler. Mais je demanderois volontiers à celles qui sont ici, pourquoi elles rient si volontiers quand on en parle devant elles, puisqu'elles ne veulent point en parler. Je ne comprens pas qu'une chose qui déplaît si fort puisse faire rire. Ce n'est pas de ces beaux mots, dit Parlamente, que nous rions; mais c'est à cause du penchant naturel que chacun a à rire, ou quand on voit tomber quelqu'un, ou qu'on entend dire quelque mot hors de propos, comme il arrive souvent aux plus sages & aux plus beaux parleurs de dire une chose pour l'autre. Mais quand les hommes disent des ordures de dessein premedité, je ne sache point d'honnéte femme qui n'ait pour ces sortes de gens une si grande aversion, que bien loin de les écouter, on fuit leur compagnie. Il est vrai, dit Guebron, que j'ai vû des femmes faire le signe de la croix aprés avoir entendu dire de ces sortes de paroles, qu'on trouvoit plus sales à mesure qu'elles étoient redites. Mais, dit Simontault, combien de fois ont-elles mis leur masque, pour rire en liberté autant qu'elles s'étoient fâchées en apparence? Encore étoit-il mieux de faire ainsi, dit Parlamente, que de faire connoître qu'on y prît plaisir. Vous loüez donc, dit Dagoucin, l'hipocrisie des Dames autant que la vertu. La vertu vaudroit bien mieux, répliqua Longarine; mais quand elle manque il faut se servir de l'hipocrisie pour faire oublier

blier nôtre petiteſſe, comme nous nous ſervons de mules de chambre. C'eſt encore beaucoup que nous puiſſions cacher nos défauts. Il vaudroit mieux, reprit Hircan, laiſſer paroître quelquefois un défaut, que de le cacher avec tant de ſoin du manteau de la vertu. Il eſt vrai, dit Emarſuitte, qu'un habit emprunté deshonore autant celui qui eſt contraint de le rendre, qu'il lui a fait d'honneur à le porter. Il y a auſſi une Dame dans le monde qui pour avoir trop caché une petite faute, en a fait une plus grande. Je croi ſavoir, dit Hircan, de qui vous voulez parler : Mais au moins ne la nommez pas. Je vous donne ma voix, dit Guebron, à condition que quand vous aurez fait le conte vous nous direz les noms, dont nous jurons de ne jamais parler. Je vous le promets, dit Emarſuitte, perſuadée que je ſuis qu'il n'y a rien qu'on ne puiſſe dire honnétement.



LIII. NOUVELLE.

Diligence personnelle d'un Prince pour éloigner un Amant importun.

LE Roi François I. étant allé avec peu de suite passer quelques jours à un fort beau Château, tant pour y chasser, que pour se délasser, fut accompagné d'un Seigneur aussi honnête, aussi vertueux, aussi sage, & aussi bien fait que Prince qu'il y eût à la Cour. Ce Seigneur avoit épousé une femme d'une beau-

té mediocre, mais qu'il aimoit autant qu'un mari peut aimer sa femme. Il avoit tant de confiance en elle, que quand il aimoit ailleurs il ne lui en faisoit point un secret, bien persuadé qu'elle n'avoit d'autre volonté que la sienne. Ce Seigneur conçût une fort grande amitié pour une veuve de qualité qui passoit pour la plus belle femme de son tems. Si le Prince aimoit fort cette veuve, la Princesse sa femme ne l'aimoit pas moins. Elle l'envoyoit souvent querir pour boire & manger avec elle, & la trouvoit si sage & si honnéte, que bien loin d'être fachée que son mari l'aimât, elle avoit de la joie de voir qu'il s'adressât à un sujet si digne & si vertueux. Cette amitié fut si longue & si parfaite, que le Prince s'employoit aux afaires de la veuve comme aux siennes propres, & la Princesse sa femme n'en faisoit pas moins.

La beauté de la veuve lui aquit plusieurs grands Seigneurs & Gentilshommes pour soûpirans. Les uns recherchoient sa bienveillance par amour seulement, & les autres en vouloient à son bien, car outre la beauté elle avoit de grands biens. Un Gentilhomme entr'autres la poursuivoit de si prés, qu'il ne manquoit jamais de se trouver à son lever & à son coucher, & passoit auprés d'elle le plus de tems qu'il lui étoit possible. Le Prince qui croyoit qu'un homme d'une naissance & d'une mine si mediocre ne devoit pas être traité si favorablement, ne goûtoit point du tout ses assiduitez. Il faisoit souvent sur cela des remontrances à la veuve: Mais comme elle

étoit fille de Duc, elle s'excusoit en disant; qu'elle parloit generalement à tout le monde; & que leur amitié n'en seroit que mieux cachée quand on verroit qu'elle ne parloit pas plus aux uns qu'aux autres. Au bout de quelque tems ce Gentilhomme qui lui parloit de mariage, fit tant de diligence, qu'elle lui promit de l'épouser plus par importunité que par amour, à condition qu'il ne la presseroit point de déclarer le mariage jusques à ce que ses filles fussent mariées. Aprés cette promesse le Gentilhomme alloit à sa chambre sans scrupule de conscience à toutes les heures qu'il vouloit; & il n'y avoit qu'une femme de chambre & un homme qui sûssent leur afaire. Le Prince voyant que le Gentilhomme s'aprivoisoit de plus en plus chez la veuve, le trouva si mauvais, qu'il ne pût s'empécher de lui dire.

J'ai toûjours aimé vôtre honneur comme celui de ma propre sœur. Vous savez avec combien d'honnéteté je vous ai parlé, & avec combien de plaisir j'aime une Dame aussi sage & aussi vertueuse que vous : mais si je croyois qu'un autre qui ne le merite pas, eût par importunité ce que je ne veux pas demander malgré vous, je ne pourrois le soufrir; & cela ne vous feroit pas d'honneur. Je vous le dis parce que vous étes belle & jeune, & qu'ayant été jusqu'ici en bonne reputation, on commence à faire courir un bruit qui vous est trés-desavantageux. Quoi qu'il n'ait ni naissance, ni bien, ni credit, ni savoir, ni bonne mine en comparaison de vous, il vaudroit

droit mieux néanmoins que vous l'euffiez époufé, que de donner lieu aux foupçons comme vous faites. Dites-moi donc je vous prie fi vous étes refolue de l'aimer ; car je ne veux point partager vôtre cœur avec lui. Je le lui laifferai tout entier, & n'aurai plus pour vous les fentimens que j'ai eu jufqu'ici.

La veuve craignant de perdre fon amitié fe mit à pleurer, & lui jura qu'elle aimeroit mieux . ɔurir que d'époufer le Gentilhomme dont il parloit : mais qu'il étoit fi importun, qu'elle ne pouvoit l'empécher d'entrer dans fa chambre aux heures que tous les autres y entroient. Ce n'eft point de cette heure là dont je parle, dit le Prince, car j'y puis entrer auffi bien que lui, & chacun voit ce que vous faites : mais on m'a dit qu'il y va aprés que vous étes couchée ; ce que je trouve fi mauvais, que fi vous continuez fans déclarer qu'il eft vôtre mari, vous étes la femme la plus perduë d'honneur qui fut jamais. Elle lui fit tous les fermens qu'elle pût s'imaginer, qu'elle ne le tenoit ni pour époux, ni pour amant, mais pour l'homme du monde le plus importun. Puifqu'ainfi eft, dit le Prince, je vous affûre que je vous en déferai. Comment, répondit la veuve ? Voudriez-vous le faire mourir ? Non, non, dit le Prince ; mais je lui ferai connoître, que ce n'eft point ainfi qu'il faut faire mal parler des Dames chez le Roi. Je vous jure par tout l'amour que j'ai pour vous, que s'il ne fe châtie aprés que je lui aurai parlé, je le châtierai fi bien, qu'il fervira d'exemple aux autres.

Il ne manqua pas en ſortant de trouver le Gentilhomme en queſtion qui venoit voir la veuve, & de lui dire tout ce qu'on vient de rapporter, l'aſſûrant que la premiere fois qu'il l'y trouveroit à une autre heure que celle où les Gentilshommes doivent aller voir les Dames, il lui feroit ſi belle peur, qu'il lui en ſouviendroit toute ſa vie, ajoûtant qu'il ne faloit pas ſe jouër à une femme qui avoit des parens ſi conſiderables. Le Gentilhomme proteſta qu'il n'y avoit jamais été que comme les autres; & que s'il l'y trouvoit, il ſe ſoûmettoit à tout ce qu'il voudroit lui faire. Quelques jours aprés le Gentilhomme croyant que le Prince eût oublié ce qu'il lui avoit dit, alla voir un ſoir la veuve, & y demeura aſſez tard. Le Prince dit à ſa femme, que la veuve étoit incommodée d'un gros rhume, & la Ducheſſe le pria de l'aller voir pour tous deux, & de lui faire des excuſes de ce qu'elle n'y pouvoit aller retenue qu'elle étoit par une afaire indiſpenſable. Le Prince attendit que le Roi fût couché, & enſuite il s'en alla à deſſein de donner le bon ſoir à la veuve. Comme il étoit prét à mettre le pied ſur le degré pour monter, il trouva un valet de chambre qui décendoit. Queſtionné que faiſoit ſa maîtreſſe, il répondit & jura qu'elle étoit couchée & endormie. Le Prince retourna ſur ſes pas, & ſoupçonnant chemin faiſant qu'il n'y eût du menſonge, il regarda derriere lui, & voyant le valet qui s'en retournoit avec hâte, il ſe promena dans la cour devant cette porte, pour voir ſi le valet ne

ne reviendroit point : mais un quart d'heure aprés il le vit encore décendre, & regarder de tous côtez pour voir qui étoit dans la cour. Le Prince ne doutant pas alors que le Gentilhomme ne fût avec la veuve, & n'osoit sortir de peur de lui, il se promena longtems. S'avisant enfin qu'une des fenétres de la chambre de la veuve regardoit sur un petit jardin, & n'étoit guere haute, il se souvint du proverbe qui dit, que qui ne peut passer par la porte, saute par la fenétre, il appella un de ses valets de chambre, & lui dit. Allez-vous en à ce jardin-là derriere; & si vous voyez quelqu'un décendre par la fenétre, mettez l'épée à la main incontinent qu'il sera décendu, & ferraillant contre la muraille, vous crierez, tue, tue; & tout cela sans lui toucher. Le valet de chambre fit comme son maître lui avoit commandé, & le Prince se promena jusqu'à environ minuit.

Le Gentilhomme apprenant que le Prince étoit toûjours dans la cour, resolut de décendre par la fenétre. Aprés avoir jetté sa cape dans le jardin avec le secours de ses bons amis, il y sauta lui-même. Le valet de chambre ne l'apperçût pas plûtôt, qu'il fit grand bruit de son épée, criant, tue, tue. Le pauvre Gentilhomme prenant le valet pour le maître, eut tant de peur, que sans songer à prendre sa cape il s'enfuit le plus promptement qu'il lui fut possible. Il trouva les Archers du guet qui furent fort étonnez de le voir ainsi courant. Il n'osa leur dire autre chose que de les prier avec empressement de lui ouvrir

la porte, ou de le loger avec eux jusqu'au lendemain ; ce qu'ils firent n'ayant pas les clefs.

Ce fut alors que le Prince alla se coucher. Il trouva sa femme endormie. Il la reveilla, & lui dit : dormez-vous, mamie? Quelle heure est-il ? Depuis hier au soir que je me couchai, répondit-elle, je n'ai point entendu l'horloge. Il est trois heures passées, lui dit-il. Jesus, Monsieur, répartit la femme, où avez-vous tant demeuré ? J'ai bien peur que vous ne vous en trouviez incommodé. Je ne serai jamais malade de veiller, mamie, répondit le Prince, tant que je ferai veiller ceux qui s'imaginent me tromper. En disant cela, il fit un si grand éclat de rire, qu'elle le pria instamment de lui dire ce que c'étoit. Il lui conta la chose tout du long, & lui montra la peau du loup que son valet de chambre avoit apportée. Aprés qu'ils se furent divertis aux dépens de la veuve & de son galant, ils dormirent avec autant de repos & de tranquilité, que les amans eurent de peur & d'inquietude que leur intrigue ne fût découverte. Cependant le Gentilhomme considerant qu'il ne pouvoit dissimuler devant le Prince, vint le matin à son lever, & le suplia de ne le point découvrir, & de lui faire rendre sa cape. Le Prince fit semblant de ne rien savoir, & joüa si bien son rôlle, que le pauvre Gentilhomme ne savoit où il en étoit : mais enfin il eut une mercuriale à laquelle il ne s'attendoit pas ; car le Prince l'assûra que si jamais il y revenoit, il en parleroit au Roi, & le feroit bannir de la Cour.

Jugez, Meſdames, je vous prie, ſi cette pauvre veuve n'eût pas mieux fait de parler franchement à celui qui lui faiſoit l'honneur de l'aimer, que de le reduire en diſſimulant à la neceſſité de chercher une preuve ſi honteuſe pour elle. Elle ſavoit, dit Guebron, que ſi elle lui diſoit la verité, elle perdroit entierement ſon eſtime qu'elle vouloit ſe conſerver à quelque prix que ce fût. Il me ſemble, dit Longarine, que puiſqu'elle avoit choiſi un mari à ſon gré, elle ne devoit pas craindre de perdre l'amitié de tous les autres. Je croi, dit Parlamente, que ſi elle avoit oſé déclarer ſon mariage, elle ſe fût contentée de ſon mari : mais le voulant cacher juſques à ce que ſes filles ſeroient mariées, elle ne pouvoit ſe reſoudre d'abandonner une ſi bonne couverture. Ce n'eſt point cela, dit Saffredant ; mais c'eſt que l'ambition des femmes eſt ſi grande, qu'elles ne ſe contentent jamais d'un ſeul amant. J'ai entendu dire que les plus ſages en ont volontiers trois, un pour l'honneur, l'autre pour l'interêt, & le troiſiéme pour le plaiſir ; & chacun des trois ſe croit le plus aimé ; mais les deux ſervent au dernier. Vous parlez, dit Oyſille, de celles qui n'ont ni amour ni honneur. Il y en a, Madame, repliqua Saffredant, du caractere que je dépeins ici, que vous regardez comme les Lucreces du païs. Comptez, reprit Hircan, qu'une femme habile ſaura toûjours vivre où les autres mourront de faim. Le pis eſt auſſi, repliqua Longarine, quand leur fineſſe eſt connuë. C'eſt tant mieux, répon-

dit Simontault ; car ce n'eſt pas à leur avis peu de gloire pour elles, que de paſſer pour plus fines que leurs compagnes. Cette reputation de fineſſe qu'elles ont aquiſe à leurs dépens ſoûmet à leur obéïſſance plus d'Amans que ne fait la beauté. En éfet un des plus grands plaiſirs des Amans, eſt de conduire leurs amours finement. Vous parlez donc, dit Emarſuitte, de l'amour criminel ; car l'amour legitime n'a point beſoin de couverture. Otez cela de vôtre eſprit je vous en ſuplie, dit Dagoucin ; car plus la drogue eſt precieuſe, & moins doit-elle s'éventer, à cauſe de la malice ou du peu de penetration de ceux qui ne ſont prenables que par les apparences exterieures, qui ſont toûjours les mêmes à l'un & à l'autre égard. C'eſt pourquoi le ſecret eſt neceſſaire ſoit qu'on aime par un principe de vertu, ou par un principe tout opoſé ; & cela de peur de faire mal juger ceux qui ne peuvent pas croire qu'un homme puiſſe aimer une femme par un principe d'honneur. Ils jugent d'autrui par eux-mêmes ; & comme ils aiment le plaiſir, ils s'imaginent que chacun l'aime autant qu'eux. Si nous étions tous de bonne foi, la diſſimulation ſeroit inutile & pour les yeux, & pour la langue, au moins à l'égard de ceux qui aimeroient mieux mourir que d'avoir une mauvaiſe penſée. Je vous aſſûre, Dagoucin, repartit Hircan, que vôtre Philoſophie eſt ſi ſublime, qu'il n'y a perſonne de la compagnie qui la conçoive ni qui la croye. A vous entendre parler on diroit que vous auriez deſ-

ſein de faire acroire, que les hommes ſont ou des Anges, ou des Démons, ou des pierres. Je ſai bien, repliqua Dagoucin, que les hommes ſont hommes, & ſujets à toutes les paſſions; mais je ſai auſſi qu'il y en a qui aimeroient mieux mourir, que de ſacrifier en amour leur conſcience à leur plaiſir. C'eſt beaucoup de mourir, dit Guebron. Je ne ſaurois croire cela quand même le plus auſtere Religieux du monde me le diroit. Je croi aiſément, répondit Hircan, qu'il n'y a perſonne qui ne deſire le contraire. Cependant on fait ſemblant de ne point aimer les raiſins, quand ils ſont ſi haut qu'on n'y peut atteindre. Mais, reprit Nomerfide, je croi que l'épouſe de ce Prince fut bien aiſe que ſon mari apprît à connoître les femmes. Je vous répons du contraire, répondit Emarſuitte. Elle en fut trés-fachée parce qu'elle l'aimoit. J'aimerois autant, dit Saffredant, celle qui rioit quand ſon mari baiſoit ſa ſervante. Vrayement, dit Emarſuitte, vous nous en ferez le conte. Il eſt court, dit Saffredant; mais vous ne laiſſerez pas d'en rire, ce qui vaut mieux que la longueur.



LIV. NOUVELLE.

D'une Demoiſelle qui rioit de voir ſon mari baiſant ſa ſervante, & qui dit quand on lui en demanda la cauſe, qu'elle rioit de ſon ombre.

IL y avoit entre les monts Pirenées & les Alpes un Gentilhomme nommé Thogas, qui avoit femme & enfans, une fort belle maiſon, & tant de biens & de plaiſir, qu'il avoit tout ſujet d'être content. Tant d'agrémens étoient ſeulement traverſez par une ſi violen-

violente douleur de tête, que les Medecins lui conseillerent de ne plus coucher avec sa femme; à quoi elle consentit trés-volontiers parce qu'elle aimoit préferablement à toutes choses la santé & la vie de son mari. Elle fit mettre son lit à l'autre coin de la chambre vis à vis de celui de son mari, & en ligne si droite, que l'un ni l'autre n'auroit sû mettre la tête dehors sans se voir. Cette Demoiselle avoit deux servantes. Le mari & la femme étant couchez lisoient souvent des livres de recreation. Les servantes tenoient la chandelle, la jeune au mari, & l'autre à la femme. Le Gentilhomme trouvant sa servante plus jeune & plus belle que sa femme, prenoit tant de plaisir à la considerer, qu'il discontinuoit sa léćture pour l'entretenir. Sa femme entendoit tout cela & n'étoit pas fâchée que ses valets & ses servantes divertissent son mari, persuadée qu'il n'aimoit qu'elle seule. Un soir aprés avoir lû plus long-tems qu'à l'ordinaire, la Demoiselle regarda le long du lit de son mari, ou étoit la jeune servante qui lui tenoit la chandelle, & ne la voyoit que par derriere; mais elle ne pouvoit voir son mari que du côté de la cheminée qui retournoit devant son lit, & contre une muraille blanche où donnoit la reverberation de la chandelle. Elle reconnut fort bien le visage de son mari, & celui de sa servante & à la faveur de cette reverberation, elle voyoit aussi clairement, que si elle les eût vûs éfećtivement, s'ils s'éloignoient, s'ils s'approchoient, ou s'ils rioient. Le Gentilhomme qui ne s'en appercevoit pas

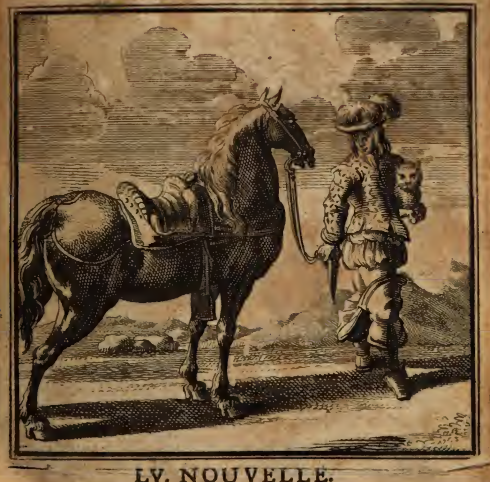
pas, & qui comptoit que sa femme ne pouvoit les voir, baisa sa servante. Pour cette fois la femme ne dit mot: Mais voyant que ces ombres faisoient souvent le même mouvement, elle eut peur que la realité ne fût sous ces ombres, & fit un si grand éclat de rire, que les ombres en étant allarmées se separerent. Le Gentilhomme lui demanda pourquoi elle rioit si fort, & la pria de lui faire part de sa joye. Je suis si sotte, mon mari, lui répondit-elle, que je ris de mon ombre. Quelques questions qu'il pût lui faire, il n'y eut pas moyen de lui faire dire autre chose. Cependant il avoit baisé cette ombre. Je me suis souvenu de cette aventure sur ce que vous avez dit de la Dame qui aimoit la maîtresse de son mari. De bonne foi, dit Emarsuitte, si ma servante m'en eût fait autant, je me fusse levée, & lui eusse tué la chandelle sur le nez. Vous étes bien terrible, dit Hircan, mais c'eût été pour vous si vôtre mari & la servante se fussent mis contre vous, & vous eussent bien batue. Faut-il faire tant de mal pour un baiser? La femme auroit encore mieux fait de ne dire mot, & de laisser divertir son mari. Cela l'auroit peut-être gueri. Mais, dit Parlamente, elle craignoit que la fin du divertissement ne le rendît encore plus malade. Elle n'est pas, dit Oysille, du nombre de ceux dont parle Nôtre Seigneur, quand il dit: Nous avons lamenté & n'avez point pleuré, nous avons chanté & vous n'avez point dancé: car quand son mari étoit malade, elle pleuroit, & quand il étoit joyeux elle rioit. Toutes les femmes de

bien

bien devroient ainsi partager avec leurs maris le bien & le mal, la joie & la tristesse, les aimer, les servir, & leur obéïr comme l'Eglise à Jesus-Christ. Il faudroit donc, Madame, dit Parlamente, que nos maris agissent envers nous, comme Jesus-Christ fait envers l'Eglise. Aussi faisons-nous, dit Saffredant, & nous ferions quelque chose de plus s'il étoit possible : Car Jesus-Christ n'est mort qu'une fois pour son Eglise, & nous mourons tous les jours pour nos femmes. Mourir, dit Longarine, il me semble que vous & les autres qui sont ici valez mieux écus, que vous ne valiez sous avant que d'être mariez. Je sai bien pourquoi, dit Saffredant, c'est parce qu'on éprouve souvent nôtre valeur. Cependant, nos épaules se sentent d'avoir si long-tems porté le harnois. Si vous aviez été contraints, reprit Emarsuitte, de porter le harnois un mois durant, & de coucher sur la dure, vous auriez grande envie de regagner le lit de vôtre bonne femme, & de porter le harnois dont vous vous plaignez à présent. Mais on dit qu'on soufre tout si ce n'est l'aise. On ne connoît ce que vaut le repos qu'aprés l'avoir perdu. Cette bonne femme, dit Oysille, qui rioit quand son mari étoit joyeux, avoit beaucoup à faire à trouver son repos par tout. Je croi, dit Longarine, qu'elle aimoit mieux son repos que son mari, puisque rien ne lui étoit sensible quelque chose qu'il pût faire. Elle prenoit de bon cœur, dit Parlamente, ce qui pouvoit nuire à sa conscience & à sa santé : Mais

Mais auſſi elle n'étoit pas femme à ſe chagriner pour peu de choſe. Quand vous parlez de la conſcience vous me faites rire, dit Simontault. C'eſt une choſe dont je ne voudrois jamais qu'une femme s'inquietât qu'à juſte titre. Vous meriteriez bien, dit Nomerfide, avoir une femme comme celle qui fit bien voir aprés la mort de ſon mari, qu'elle aimoit mieux ſon argent que ſa conſcience. Je vous prie, dit Saffredant, contez-nous cette nouvelle. Je vous donne ma voix. Je n'avois pas reſolu, repliqua Nomerfide, de conter une hiſtoire ſi courte : mais puiſqu'elle vient à propos je la dirai.

LV.



LV. NOUVELLE.

Finesse d'une Espagnolle pour frauder les Cordeliers du legs Testamentaire de son mari.

IL y avoit à Sarragosse un marchand, qui sentant approcher l'heure de sa mort, & voyant qu'il faloit quitter ses biens, qu'il avoit peut-être aquis avec mauvaise foi, crut expier son peché s'il donnoit tout aux mendians, sans considerer que sa femme & ses enfans mourroient de faim aprés sa mort.

Aprés

Aprés avoir donné ses ordres au sujet de sa maison, il dit qu'il vouloit qu'un beau cheval d'Espagne, qui faisoit presque tout son bien, fût vendu, & l'argent distribué aux pauvres mendians. Il pria sa femme de ne pas manquer incontinent aprés sa mort de vendre le cheval, & de disposer suivant ses intentions de l'argent qui en proviendroit. L'enterrement étant fait, & les premieres larmes jettées, la femme qui n'étoit pas plus béte que les Espagnolles ont accoûtumé de l'être, s'en vint au valet qui avoit entendu comme elle la derniere volonté de son mari, & lui dit : Il me semble que je pers assez en perdant mon mari que j'aimois avec tant de tendresse, sans perdre encore le reste de mes biens. Cependant je ne voudrois point contrevenir à ce qu'il m'a ordonné; mais mon dessein seroit d'ameliorer son intention. Le pauvre homme a cru faire un sacrifice à Dieu de donner aprés sa mort une somme, dont de son vivant il n'eût pas voulu donner un écu quelque pressante qu'eût été la necessité, comme vous le savez fort bien. Ainsi j'ai songé que nous ferons ce qu'il nous a ordonné de faire aprés sa mort bien mieux qu'il ne l'auroit fait lui-même, s'il avoit vécu quelques jours de plus; car je pourvoirai à la necessité de mes enfans : Mais il faut que personne du monde n'en sache rien. Le valet ayant promis de garder le secret, elle lui dit : Vous irez vendre son cheval, & à ceux qui vous demanderont

deront combien ? Vous repondrez un Ducat. Mais j'ai un fort bon chat que je veux auſſi vendre, & que vous vendrez en même tems que le cheval quatre vingt-dix-neuf Ducats, & ferez de l'un & de l'autre cent Ducats, qui eſt le prix que mon mari vouloit vendre ſon cheval ſeul. Le valet fit promptement ce que ſa maîtreſſe ſouhaitoit. Comme il promenoit le cheval dans la place, tenant le chat entre ſes bras, un Gentilhomme qui connoiſſoit le cheval, & qui en avoit eu autrefois envie, lui demanda combien il en vouloit en un mot? Il lui répondit un Ducat. Je te prie de ne point te moquer de moi, dit le Gentilhomme. Je vous aſſûre, Monſieur, répondit le valet, qu'il ne vous coûtera pas davantage. Il eſt bien vrai qu'il faut acheter le chat en même tems, & j'en veux quatre-vingt dix-neuf Ducats. Le Gentilhomme qui crut avoir aſſez bon marché, lui donna d'abord un Ducat pour le cheval, & le reſte pour le chat, & fit emmener ſes deux bétes. Le valet de ſon côté emporta ſon argent. Sa maîtreſſe en fut fort joyeuſe, & ne manqua pas de donner aux pauvres mendians ſuivant les intentions de ſon mari; le Ducat que le cheval avoit été vendu, & garda le reſte pour fournir à ſes beſoins & à ceux de ſa famille.

N'étoit-elle pas à vôtre avis plus ſage que ſon mari, & n'avoit-elle pas plus de ſoin du bien de ſa famille, que de ſa conſcience ? Je croi, dit Parlamente, qu'elle

aimoit son mari : Mais voyant qu'à la mort il avoit mal envisagé l'état de ses afaires, connoissant ses intentions elle les expliqua au profit de ses enfans : Et en cela je louë sa sagesse. Ne croyez-vous pas, dit Guebron, que ce soit une grande faute de contrevenir à la derniere volonté de nos amis morts ? Trés-grande, répondit Parlamente, lors que nos amis ont fait leur testament étant de bon sens. Apellez vous n'être pas de bon sens, répliqua Guebron, de donner son bien à l'Eglise, & aux pauvres mendians ? Ce n'est point une faute, répartit Parlamente, de donner aux pauvres ce que Dieu nous a donné : Mais de donner tout, & laisser sa famille dans une extréme misere, c'est une conduite que je ne saurois approuver. Il me semble que ce seroit une action aussi agreable à Dieu, d'avoir soin des pauvres orphelins qu'on laisse, qui se voyant sans pain, accablez de misere, & pressez de la faim, maudissent quelquefois leurs parens au lieu de les benir. On ne peut tromper celui qui connoît les cœurs, & il jugera non seulement selon les œuvres, mais aussi selon la foi & la charité qu'on aura eu. D'où vient donc, ajoûta Guebron, que l'avarice est aujourd'hui si profondément enracinée, que la plûpart des gens ne font du bien que quand ils sentent approcher la mort, & qu'ils voient que Dieu va leur demander compte ? Je croi qu'ils aiment tant leurs richesses, que s'ils pouvoient les emporter ils le feroient volontiers. Mais c'est alors où le Seigneur leur fait sentir le plus vivement la seve-

ſeverité de ſon jugement, parce que tout ce qu'ils ont fait durant leur vie de bien ou de mal ſe préſente à leurs yeux à l'heure de la mort. C'eſt alors que le livre de la conſcience eſt ouvert, & que chacun y voit le bien & le mal qu'il a fait : en éfet le malin expoſe toutes choſes aux yeux du pecheur, ou pour lui faire accroire qu'il a bien vécu, ou pour le porter à la défiance de la miſericorde de Dieu; & tout cela pour le devoyer du droit chemin. Il me ſemble Hircan, dit Nomerfide, que vous ſavez quelque hiſtoire ſur ce ſujet. Je vous prie de la dire ſi vous la jugez digne de la compagnie. Trés-volontiers, répondit Hircan. Quelque repugnance que j'aye de dire quelque choſe au deſavantage des Moines; cependant comme nous n'avons épargné ni Rois, ni Ducs, ni Comtes, ni Barons, ils ne doivent pas trouver mauvais qu'on les mette au rang de tant de perſonnes illuſtres, attendu même que nous ne parlons ici que des vicieux. Nous ſavons que dans toute ſorte d'états il y a des gens de bien, & que les bons ne doivent pas ſoufrir pour les mauvais. Aprés ce preambule venons à nôtre hiſtoire.



LVI. NOUVELLE.

Un Cordelier marie un autre Cordelier à une belle & jeune Demoiſelle, & ſont enſuite tous deux punis.

IL paſſa à Padouë une Dame Françoiſe, à laquelle on raporta qu'il y avoit un Cordelier dans les priſons de l'Evéché. Voyant que chacun en parloit & en plaiſantoit, elle en demanda le ſujet, & apprit que le Cordelier qui étoit un vieillard, étoit Confeſſeur d'une fort

fort honnéte & dévote Dame, veuve depuis quelques années, & qui n'avoit qu'une fille unique, qu'elle aimoit avec tant de paſſion, qu'il n'y avoit peine qu'elle ne ſe donnât pour lui amaſſer du bien, & lui trouver un bon parti. Comme elle voyoit que ſa fille grandiſſoit, elle étoit dans un continuel ſouci pour lui trouver un mari qui pût vivre paiſiblement avec elles deux, c'eſt à dire qui eût de la pieté & de la conſcience comme elle croyoit en avoir. Comme elle avoit entendu dire à quelque ridicule Prédicateur qu'il valoit mieux faire le mal par le conſeil des Docteurs, que de faire le bien contre l'inſpiration du Saint Eſprit, elle s'adreſſa à ſon Confeſſeur, Docteur en Theologie, Moine âgé, & en reputation de bonnes mœurs par toute la ville; perſuadée qu'elle ne pouvoit manquer de trouver ſon repos & celui de ſa fille par le conſeil & les bonnes prieres du bon Pere. Elle le pria inſtamment de choiſir un mari à ſa fille tel qu'il connoiſſoit qu'une fille qui aimoit Dieu & ſon honneur devoit le ſouhaiter. Il répondit qu'il falloit avant toutes choſes implorer la grace du Saint Eſprit par jeûnes & par prieres; & qu'enſuite Dieu lui prétant ſes lumieres, il eſperoit de trouver ce qu'elle demandoit. Là-deſſus il s'en alla penſer à ſon afaire. Comme la mere lui avoit dit qu'elle avoit cinq cents Ducats prêts à donner au mari de ſa fille, & qu'elle nourriroit & entretiendroit le mari & la femme, les logeroit, & leur fourniroit des meubles, il jetta les yeux ſur

un jeune compagnon de belle taille & de bonne mine qu'il avoit en main, ſe promettant de lui donner la belle-fille, la maiſon, les meubles, la nourriture & les habits, & de garder pour lui les cinq cents Ducats pour ſoulager un peu ſon ardeur avare. Aprés qu'il eut parlé à l'homme, & arrété toutes choſes, il alla trouver la mere, & lui dit : je croi, Madame, que Dieu m'a envoyé ſon Ange pour trouver un Epoux à vôtre fille, comme il fit autrefois au fils de Tobit. J'ai en main le plus honnéte jeune Gentilhomme qui ſoit en Italie. Il a même vû vôtre fille, & en eſt amoureux Etant aujourd'hui en oraiſon Dieu me l'a envoyé, & m'a déclaré avec combien de paſſion il ſouhaite ce mariage. Comme je connois ſa maiſon & ſes parens, & qu'il a d'ailleurs de la vertu, je lui ai promis de vous en parler. Je n'y ſai qu'un inconvenient, c'eſt que voulant ſecourir un de ſes amis qu'un autre vouloit tuer, il mit l'épée à la main pour les ſeparer; mais il arriva que celui qui vouloit tuer fut tué. Quoi qu'il n'ait point frapé, il eſt neanmoins en fuite pour s'être trouvé au meurtre. Ses parens lui ont conſeillé de ſe retirer en cette ville, où il eſt en habit d'écolier, & où il demeurera inconnu juſques à ce que ſon afaire ſoit accommodée; ce qui ne tardera pas à ce qu'on eſpere. Vous voyez bien par là, qu'il faudroit que le mariage, ſe fît ſecretement, & que vous trouvaſſiez bon que le jour il allât aux leçons publiques, & vint tous les ſoirs ſouper & coucher chez vous. Je trouve un grand avanta-
ge

ge en ce que vous me dites, mon Reverend Pere, répondit la mere; car au moins j'aurai prés de moi ce que je desire le plus au monde.

Le Cordelier produisit le Galant en fort bon équipage, & avec un beau pourpoint de satin cramoisi. Il fut si bien reçû, que sans autre retardement les fiançailles furent faites; & minuit ne fut pas plûtôt passé, qu'ils firent dire une Messe & épouserent, & puis allerent coucher ensemble jusques au point du jour, que le marié dit à sa femme, que pour n'être pas connu il étoit contraint de s'en aller au College. Aprés avoir pris son pourpoint de satin cramoisi, & sa robe longue, sans oublier sa coife noire, il vint dire à Dieu à sa femme, qui étoit encore au lit, & l'assûra que tous les soirs il viendroit souper avec elle; mais que pour le dîné elle ne devoit pas l'attendre. Là-dessus il s'en alla, & laissa sa femme qui s'estimoit la plus heureuse du monde d'avoir rencontré un si bon parti. Le jeune Cordelier s'en retourna trouver le vieux, & lui porta les cinq cents Ducats dont ils étoient convenus en concluant le mariage, & ne manqua pas le soir d'aller retrouver celle qui le prenoit pour son mari. Il sût si bien se faire aimer de sa femme & de sa belle-mere, qu'elles ne l'auroient pas changé pour le plus grand Prince du monde. Ce manége dura quelque tems : Mais comme Dieu a pitié de ceux qui sont dans l'erreur de bonne foi, il arriva que la mere & la fille eurent en-

vie d'aller à la Meſſe aux Cordeliers, & de rendre viſite en même tems au bon Pere Confeſſeur par le moyen duquel elles ſe croyoient ſi bien pourvûes, l'une de beau-fils, & l'autre de mari. Le hazard voulut que ne trouvant point leur Confeſſeur, ni autre Moine de leur connoiſſance, elles furent contraintes d'entendre la grande Meſſe qui ſe commençoit, en attendant que le Confeſſeur vint. La nouvelle mariée fort attentive au ſervice divin & au miſtere, fut fort ſurpriſe quand le Prêtre ſe tourna pour dire *Dominus vobiſcum*, car elle crut voir ſon mari, ou quelqu'autre qui lui reſſembloit fort. Cependant elle ne dit mot, & attendit qu'il revint encore une fois. Elle le vit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait, & ne doutant point que ce ne fût lui, elle dit à ſa mere, qu'elle étoit en grande contemplation. Helas ma mere! qu'eſt-ce que je voi, s'écria-t-elle? Qu'eſt-ce que vous voyez, dit la mere? mon mari qui dit la Meſſe, répondit la fille, ou la perſonne du monde qui lui reſſemble le mieux. La mere qui ne l'avoit point bien enviſagé, lui dit: Je vous prie, ma fille, de ne point vous mettre cela dans l'eſprit. Il eſt abſolument impoſſible que des hommes ſi ſaints fiſſent une pareille fourbe. Vous feriez un grand peché de croire cela. Cependant la mere ne laiſſa pas d'y regarder. Quand ce vint à dire *Ite Miſſa eſt*, elle connut veritablement que deux freres jumeaux ne furent jamais ſi ſemblables. Elle étoit neanmoins ſi ſimple qu'elle eut dit volontiers: Mon Dieu garde moi

de

de croire ce que je voi. Cependant comme ſa fille y avoit un tres-grand intérêt, elle voulut aprofondir la choſe, & ſavoir au vrai ce qui en étoit. Le mari qui ne les avoit point apperçûes étant revenu, la mere vint dire à ſa fille: Nous ſaurons ſi vous voulez maintenant la verité de vôtre mari. Quand il ſera au lit j'irai le trouver, & vous lui ôterez ſon bonnet par derriere ſans qu'il y penſe. Nous verrons alors s'il a une telle couronne que celui qui a dit la Meſſe. Ainſi reſolu, ainſi fut fait. Le mari ne fut pas plûtôt couché, que la belle-mere arriva. Elle lui prit les deux mains comme par careſſe, pendant que la fille lui ôtoit le bonnet par derriere, & découvroit ſa belle couronne. La mere & la fille auſſi ſurpriſes qu'on le peut être apellerent ſur le champ les domeſtiques qui le prirent, & le lierent juſqu'au matin ſans que ſes excuſes & ſes belles paroles puſſent toucher perſonne. Le jour étant venu la mere envoya querir ſon Confeſſeur, feignant d'avoir quelque grand ſecret à lui communiquer. Il vint en diligence, & ne fut pas plûtôt entré, qu'elle le fit prendre comme l'autre, en lui reprochant la tromperie qu'il lui avoit faite. Aprés cela elle envoya querir la Juſtice entre les mains de laquelle elle les mit tous deux. Si les Juges étoient gens de bien, il y a apparence que ce crime ne demeura pas impuni.

Vous voyez par là, Meſdames, que tous ceux qui font vœu de pauvreté, ne laiſſent

pas

pas d'être tentez d'avarice ; & c'est ce qui leur fait faire tant de maux. Ou pour mieux dire tant de biens, dit Saffredant ; car combien de bonnes cheres ne fit point le Moine des cinq cents Ducats que la bonne femme vouloit encofrer? D'ailleurs la pauvre fille qui avoit attendu un mari avec tant d'impatience, étoit par ce moyen en état d'en avoir deux, & de pouvoir mieux juger de toutes les Hierarchies. Vous étes l'homme du monde, dit Oysille, qui jugez le plus faux. Cela vient de la prevention où vous étes que toutes les femmes ont le cœur fait comme vous. Avec vôtre permission, Madame, ce n'est point cela, répondit Saffredant ; & je souhaiterois de bon cœur qu'il fût aussi aisé de contenter les femmes que les hommes. On ne sauroit rien dire de moins raisonnable, repliqua Oysille. Il n'y a personne ici qui ne sache tout le contraire. Et qu'ainsi ne soit, le conte qu'on vient de faire est une preuve convainquante de l'ignorance des pauvres femmes, & de la méchanceté de ceux que nous regardons comme meilleurs que le commun des hommes. En éfet ni la mere ni la fille ne vouloient rien faire d'elles-mêmes ; mais se soûmettoient aux conseils de ceux qu'elles croyoient sages & gens de bien. Il y a des femmes si dificiles, dit Longarine, qu'il semble qu'elles doivent avoir des Anges. De là vient, dit Simontault, qu'elles trouvent souvent des Diables ; & sur tout celles qui ne se fiant pas à la Providence, s'imaginent par leur bons sens ou par celui d'autrui, qu'el-

qu'elles trouveront en ce monde la felicité qui n'eſt donnée , & ne peut venir que de Dieu. Comment Simontault, dit Oyſille ? je ne croyois pas que vous ſûſſiez tant de belles choſes. Madame, répondit Simontault, il eſt dommage que je n'aye beaucoup d'experience. Comme je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, je vois bien que vous faites un mauvais jugement de moi. Je puis pourtant bien faire le métier d'un Cordelier, puiſqu'un Cordelier s'eſt mêlé de faire le mien. Si vous appellez tromper les femmes un métier, dit Parlamente, vous vous condamnez-vous-même. Quand j'en aurois trompé cent, repliqua Simontault , je ne ſerois pas encore vengé des peines qu'une ſeule m'a fait ſoufrir. Je ſai, reprit Parlamente, que vous vous plaignez perpetuellement des femmes ; cependant nous vous voyons ſi joyeux & en ſi bon point, qu'il n'y a pas d'apparence, que vous ayez autant ſoufert que vous le dites. La Belle inhumaine répond ſans doute , qu'il ſied bien de le dedier pour en tirer quelque conſolation. Vous citez là , reprit Simontault, un notable Docteur , qui non ſeulement eſt fâcheux, mais auſſi rend fâcheuſes celles qui le liſent, & qui ſuivent ſes preceptes. Cependant, repliqua Parlamente, je ne ſai point de doctrine qui ſoit plus neceſſaire aux jeunes Dames. S'il eſt vrai, répondit Simontault, que les Dames ſoient ſans compaſſion , nous pourrions bien laiſſer repoſer nos chevaux , & roüiller nos harnois juſqu'à la premiere guerre , & borner toutes nos penſées aux afaires

du

du ménage. Dites-moi je vous prie, s'il eſt honnéte à une Dame, de paſſer pour être ſans pitié, ſans charité, & ſans amour? Sans charité, & ſans amour, repartit Parlamente, il ne faut pas cela : mais ce mot de compaſſion ſonne ſi mal parmi les femmes, qu'elles ne peuvent s'en ſervir ſans ofenſer leurs maris. Car qu'eſt-ce que cette pitié ou compaſſion? c'eſt proprement accorder ce qu'on demande. Or on ſait bien ce que les hommes demandent ordinairement. Ne vous en déplaiſe, Madame, dit Simontault, il y en a de ſi raiſonnables, qu'ils ne demandent pour toute grace que la liberté de parler. Vous me faites ſouvenir, répondit Parlamente, de celui qui ſe contentoit d'un gand. Sachons un peu, dit Hircan, qui eſt un amant de ſi bonne afaire ; & pour cet éfet je vous donne ma voix. J'en ferai le conte avec plaiſir, repliqua Parlamente ; car il eſt plein d'honnéteté.



LVII. NOUVELLE.

D'un Milord ridicule qui portoit un gand de femme sur son habit par parade.

LE Roi Loüis XI. envoya en Angleterre Monsieur de Montmorenci avec la qualité d'Ambassadeur. Il se conduisit si bien, que le Roi & tous les autres Princes eurent de l'amitié pour lui, & l'estimerent si fort, qu'ils lui communiquerent même plusieurs afaires secretes, sur lesquelles ils voulurent avoir son con-

conseil. Etant un jour à un regal que le Roi donnoit, il se trouva assis auprés d'un Milord de grande maison, qui portoit attaché sur son pourpoint un petit gand comme pour femme. Ce gand étoit attaché avec des crochets d'or. A l'endroit des jointures des doigts il y avoit quantité de Diamans, de Rubis, d'Emeraudes, & de Perles, le tout en si grand nombre, que ce gand étoit estimé de grand prix. Monsieur de Montmorenci le regardoit si souvent, que le Milord s'apperçût qu'il avoit envie de lui demander la raison de sa magnificence. Le Milord croyant que le détail lui en étoit fort glorieux, dit : Je vois bien, Monsieur, que vous étes surpris de ce que j'ai si fort enrichi ce pauvre gand ; mais je vais vous en apprendre le sujet. Je voûs regarde comme un galant homme, & je suis persuadé que vous savez ce que c'est que l'amour. Si j'ai bien fait vous me loüerez, sinon vous excuserez l'amour qui domine dans les cœurs qui ont de la vertu. Vous saurez que j'ai aimé toute ma vie une Dame, que je l'aime encore, & que je l'aimerai même aprés ma mort. Comme mon cœur eut plus de hardiesse à faire un digne choix, que ma langue n'en eut à parler, je demeurai sept ans dans un respectueux silence, sans oser seulement faire semblant de l'aimer, craignant si elle s'en appercevoit, de perdre le moyen que j'avois d'être souvent avec elle ; ce qui me faisoit plus de peur que la mort. Mais étant un jour dans un pré, & la regardant, il me prit une si grande palpitation de cœur,

que

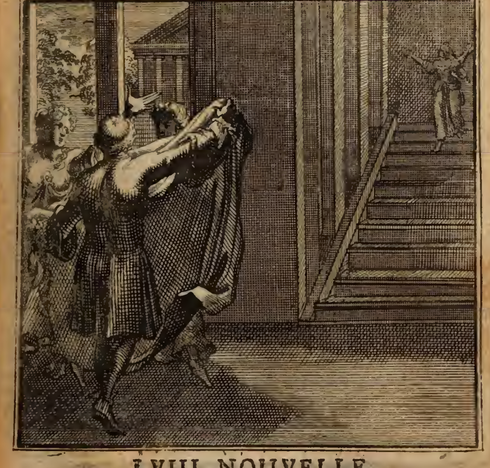
que je perdis toute couleur & toute contenance. Elle s'en étant apperçûe, & m'ayant demandé ce que j'avois, je lui répondis que je sentois un mal de cœur insuportable. Elle qui croyoit que ce fût une maladie où l'amour n'avoit point de part, me fit connoître qu'elle me plaignoit. Ce mouvement de compassion m'obligea de la suplier de mettre la main sur mon cœur pour juger de l'agitation où il étoit; ce qu'elle fit plus par charité que par amitié. Comme je lui tenois sa main gantée sur mon cœur, il se mit en si grand mouvement, qu'elle sentit que j'avois dit la verité. Alors je lui serrai la main sur mon estomac, & lui dis : recevez ce cœur, Madame, qui veut sortir de mon estomac pour s'aller mettre entre les mains de celle dont j'espere grace, vie & misericorde. C'est ce cœur, Madame, qui me contraint maintenant de vous déclarer l'amour que j'ai pour vous, & que je vous cache depuis si long-tems. Ni mon cœur ni moi, Madame, ne pouvons plus tenir contre un Dieu si puissant. Surprise d'une déclaration si peu attendue, elle voulut retirer sa main, mais je la retins si bien que son gand me demeura au lieu de la cruelle main. Comme je n'avois jamais eu, ni n'ai eu depuis d'autre privauté avec elle, je mis ce gand comme l'emplâtre la plus propre que je puisse donner à mon cœur. Je l'ai enrichi de tous les plus beaux bijoux que j'avois; mais ce qui m'est le plus precieux c'est le gand que je ne donnerois pas pour le Royaume d'Angleterre. Je n'ai rien au monde que j'estime au prix de ce gand, & rien

rien de plus doux pour moi que de le sentir sur mon estomac. Monsieur de Montmorenci qui eût mieux aimé la main, que le gand d'une Dame, loüa fort son honnéteté, & lui dit qu'il étoit le plus veritable amant qu'il eût jamais vû, puisqu'il faisoit tant de cas de si peu de chose. Mais, ajoûta-t-il, à quelque chose malheur est bon, comme dit le proverbe. Vous étiez si amoureux, que si vous aviez eu quelque chose de meilleur que le gand, vous seriez peut-être mort de joye : ce qu'il accorda à Monsieur de Montmorenci sans s'appercevoir qu'il se moquoit de lui.

Si tous les hommes du monde étoit de ce caractere, les Dames pourroient s'y fier, puisqu'ils ne leur en coûteroit que le gand. J'ai si bien connu Monsieur de Montmorenci dont vous parlez, dit Guebron, que je suis sûr qu'un tel tourment ne l'auroit pas accommodé ; & s'il avoit été homme à se contenter de si peu de chose, il n'auroit pas eu en amour les bonnes fortunes qu'il a euës ; car, comme dit la vieille chanson, jamais on n'entend dire de bien d'un amant poltron. Vous pouvez croire, dit Saffredant, que cette pauvre Dame retira sa main en grande hâte quand elle sentit la grande agitation de ce cœur. Elle crut sans doute qu'il alloit expirer, & l'on dit qu'il n'y a rien que les femmes haïssent plus que de toucher les morts. Si vous aviez autant frequenté les Hôpitaux que les Auberges, dit Emarsuitte, vous ne diriez pas cela ; car vous les verriez ensevelir des morts, dont les hommes quelque hardis qu'ils soient craignent sou-

souvent d'approcher. Il est vrai, dit Simontault, qu'il n'y a personne à qui on ait donné penitence, qui n'ait fait le rebours de ce qui lui a fait plaisir. Témoin une Demoiselle que je vis dans une maison de consideration, qui pour satisfaire au plaisir qu'elle avoit eu de baiser un homme qu'elle aimoit, fut trouvée à quatre heures du matin baisant le corps mort d'un Gentilhomme qui avoit été tué le jour précedent, & qu'elle n'avoit pas moins aimé que l'autre. Chacun connut alors qu'elle faisoit penitence des plaisirs passez. Voilà, dit Oysille, comme les hommes empoisonnent toutes les bonnes actions que les femmes font. Mon sentiment est qu'on ne doit baiser ni les vivans ni les morts, si ce n'est de la maniere que Dieu le commande. Pour moi, dit Hircan, je me soucie si peu de baiser d'autres femmes que la mienne, que je donne volontiers les mains à toutes les loix qu'on voudra faire : mais j'ai pitié des jeunes gens à qui vous voulez ôter un si petit contentement, & annuller le precepte de saint Paul, qui ordonne qu'on baise *in osculo sancto*. Si saint Paul eût été un homme comme vous, dit Nomerfide, nous eussions demandé l'experience de l'Esprit de Dieu qui parloit en lui. A la fin, dit Guebron, vous aimerez mieux douter de la Sainte Ecriture, que de démordre d'une de vos petites ceremonies. A Dieu ne plaise, repartit Oysille, que nous doutions de la Sainte Ecriture, quoi que nous ajoûtions peu de foi à vos mensonges. Il n'y a point de femme qui ne sache ce qu'elle doit croire, c'est de ne re-

revoquer jamais en doute la parole de Dieu ; & de ſe défier toûjours de celle des hommes qui s'écartent de la verité. Je croi, repliqua Simontault, qu'il y a plus d'hommes trompez par les femmes, que de femmes trompées par les hommes. Le peu d'amour qu'elles ont pour nous les empéche de croire la verité ; & au contraire nous les aimons avec tant d'excez, que nous donnons aiſément dans leurs menſonges, & que nous nous trouvons leurs dupes avant que de nous être défiez de pouvoir être dupez. Il me ſemble, dit Parlamente, que vous avez entendu plaindre quelque ſot dupé par quelque femme peu ſage: En éfet ce que vous dites a ſi peu d'autorité, que vous avez beſoin d'amener quelque exemple au ſecours. Ainſi ſi vous en ſavez quelqu'un je vous donne ma voix. Je ne prétens pas que pour un mot nous ſoyons obligées de vous en croire : mais de vous entendre médire de nous, nos Nouvelles n'en ſoufriront point. Nous ſavons ce qui en eſt. Puiſqu'ainſi eſt, dit Simontault, je vais vous ſatisfaire.



LVIII. NOUVELLE.

D'une Dame de la Cour qui se vengea plaisamment de son amant.

IL y avoit à la Cour de François I. une Dame de fort bon esprit, qui par sa beauté, par son honnêteté, & par son beau parler avoit gagné le cœur de plusieurs Cavaliers avec lesquels elle savoit fort bien passer le tems sans exposer son honneur, les entretenant si plaisamment, qu'ils ne savoient sur quoi com-

pter ; car les plus aſſûrez étoient au deſeſpoir; & les plus deſeſperez n'étoient pas ſans eſperance. Cependant en ſe moquant de la plûpart d'eux, elle ne pût s'empécher d'en aimer fort un qu'elle nommoit ſon couſin ; nom qui ſervoit de pretexte à une plus longue liaiſon. Mais comme il n'y a rien de ſolide dans le monde, leur amitié dégeneroit ſouvent en colere ; enſuite ils ſe raccommodoient de maniere que toute la Cour en étoit informée. Pour montrer que cette Dame n'aimoit rien qu'à donner beaucoup de peine à celui qui lui en avoit beaucoup donné, elle lui fit un jour meilleure mine qu'elle n'avoit jamais fait. Lui qui ne manquoit de hardieſſe ni pour les armes, ni pour l'amour, commença à pourſuivre vivement celle qu'il avoit prié diverſes fois. Elle faiſant ſemblant de ne pouvoir plus tenir lui accorda ce qu'il demandoit, & lui dit que pour cet éfet elle s'en alloit à ſa chambre qui étoit à un galetas, où elle ſavoit bien qu'il n'y avoit perſonne, & qu'auſſi tôt qu'il la verroit partir, il ne manquât point de la ſuivre, ajoûtant qu'elle avoit tant de bonne volonté pour lui, qu'il la trouveroit ſeule. Le Gentilhomme la crut, & fut ſi content, qu'il ſe mit à jouër avec les autres Dames en attendant qu'il la vit partir pour aller aprés elle. La Belle qui ne manquoit d'aucune fineſſe des femmes, aborda deux grandes Princeſſes avec leſquelles elle étoit fort familiere, & leur dit : je vous ferai voir ſi vous voulez le plus agréable divertiſſement que vous ayez jamais vû. Elles qui ne vouloient point de mélancolie,

lancolie, la prierent de leur dire ce que c'étoit. C'eſt, dit-elle, un tel que vous connoiſſez, honnéte homme s'il en fût jamais, mais le plus entreprenant qu'il y ait au monde. Vous ſavez combien il m'a fait de pieces, & vous n'ignorez pas que dans le tems que je l'aimois le plus il m'a quitté pour d'autres; ce qui m'a plus chagrinée que je n'en ai fait ſemblant. J'ai maintenant occaſion de m'en venger. Je m'en vai à ma chambre, qui eſt au deſſus de celle ci, & s'il vous plaît d'y prendre garde vous le verrez incontinent monter aprés moi. Quand il aura paſſé les galeries, & qu'il voudra monter le degré, mettez-vous je vous prie toutes deux à la fenétre pour m'aider à crier au voleur, & vous verrez quel ſera ſon emportement. Je croi qu'il n'aura pas mauvaiſe grace dans ſa colere, & s'il ne me dit pas des injures tout haut, je ſuis perſuadée que je n'y perdrai rien dans ſon cœur. Cette reſolution ne ſe prit pas ſans rire à l'avance; car il n'y avoit point de Courtiſan qui fît plus la guerre aux Dames; & chacune l'aimoit & l'eſtimoit ſi fort, qu'on n'eût voulu pour rien du monde s'expoſer à s'en faire railler, de maniere que toutes croyoient avoir bonne part à la gloire qu'une ſeule eſperoit de remporter ſur le Cavalier. Auſſi-tôt donc que les Princeſſes virent partir celle qui avoit concerté l'entrepriſe, elles commencerent à obſerver le Gentilhomme, qui ne demeura guere à changer de place. Il ne fut pas plûtôt ſorti, qu'elles entrerent dans la galerie pour ne le pas perdre de vûe. Lui qui ne ſe doutoit

de rien mit sa cape autour de son cou pour se cacher le visage, & décendit jusques dans la cour, & remonta ensuite. Mais trouvant quelqu'un qu'il étoit bien aise de n'avoir pas pour témoin, il décendit encore dans la cour, & revint par un autre chemin; le tout sans appercevoir les Princesses qui virent tous ses mouvemens. Quand il fut au degré par lequel il pouvoit monter sûrement à la chambre de la Belle, les Princesses allerent se poster à la fenêtre, & virent incontinent la Dame en haut, qui se mit à crier au voleur tant que sa tête pût tenir. Les deux Princesses crioient du bas au voleur avec tant de force, qu'on les entendit dans tout le Château. Je vous laisse à penser avec quel dépit le Cavalier s'enfuit, non si bien envelopé qu'il ne fût reconnu de celles qui savoient le mistere. Elles l'en ont souvent raillé depuis. Celle qui lui avoit joüé le tour ne l'a pas même épargné, & lui a dit en face qu'elle s'étoit bien vengée. Mais il avoit la réponse si à la main, & se défendoit si spirituellement, qu'il leur fit accroire qu'il s'étoit défié de leur dessein, & qu'il n'avoit promis à la Belle de l'aller voir que pour lui donner quelque divertissement, disant qu'il ne se seroit pas donné cette peine pour l'amour d'elle qu'il y avoit longtems qu'il n'aimoit plus. Mais les Dames ne vouloient pas recevoir cette défaite, & la chose est encore indécise.

S'il est vrai qu'il ait cru cette Dame, ce qui n'est pas vrai-semblable, puisqu'il étoit si sage & si hardi, que de son âge & de son

tems il y a eu peu ou point d'hommes qui l'ayent surpassé, comme sa glorieuse mort nous en est une bonne preuve, il me semble qu'on ne peut s'empécher de convenir que les honnétes gens qui aiment sont souvent la dupe des Dames par un excés de credulité. En bonne foi, dit Emarsuitte, je loue cette Dame d'avoir fait un pareil tour; car quand un homme est aimé d'une Dame, & qu'il la quitte pour une autre, elle ne peut jamais trop se venger. Bon si elle est aimée, dit Parlamente; mais il y en a qui aiment sans être assûrées d'être aimées; & quand elles s'apperçoivent que leurs Amans aiment ailleurs, elles les accusent d'inconstance. Ainsi celles qui sont sages ne s'y laissent jamais tromper. Elles ne s'arrétent & n'ajoûtent jamais foi qu'à la verité, pour ne pas s'exposer aux fâcheuses consequences du mensonge, parce que le vrai & le faux parlent le même langage. Si toutes étoient de vôtre sentiment, dit Simontault, les hommes pourroient bien mettre leurs suplications dans leurs cofres. Mais quoi que vous & vos semblables en puissiez dire, nous ne croirons jamais que les femmes ne soient aussi incredules qu'elles sont belles. A la faveur de cette persuasion nous vivrons aussi contens, que vous voudriez nous rendre inquiets par vos oraisons. Comme je sai fort bien, dit Longarine, la Dame qui a fait ce bon tour, je ne trouve aucune impossibilité à croire toutes les finesses qu'on pourroit lui attribuer. Puisqu'elle n'a pas épargné son propre mari, elle ne devoit pas épargner son

Amant. Vous en sçavez donc plus que moi; répondit Simontault, ainsi je vous donne ma voix pour dire ce que vous en savez. Puisque vous le voulez, & moi aussi, repliqua Longarine.

LIX



LIX. NOUVELLE.

Un Gentilhomme eſt ſurpris par ſa femme dans le tems qu'il croyoit baiſer une de ſes Demoiſelles.

LA Dame dont vous venez de faire le conte, avoit épouſé un mari de bonne & ancienne maiſon, & qui n'avoit pas moins de bien que de naiſſance. L'amitié reciproque qu'ils eurent l'un pour l'autre fit ſeule ce mariage. Elle qui étoit la femme du monde la plus

plus naïve, ne dissimuloit point à son mari qu'elle n'eût des Amans, dont elle se moquoit, & ne s'en servoit qu'à passer le tems. Son mari avoit sa part du plaisir; mais à la longue ce manege le chagrina. D'un côté il trouvoit mauvais qu'elle entretint long-tems des gens qu'il ne tenoit ni pour parens ni pour amis, & de l'autre il ne s'accommodoit pas de la dépense qu'il étoit contraint de faire à la suite de la Cour. C'est pourquoi il se retiroit chez lui le plus souvent qu'il pouvoit; mais il y recevoit tant de visites, que sa dépense n'en étoit guere moins grande. En quelque lieu que sa femme fut elle trouvoit toûjours moyen de se divertir soit au jeu, ou à la dance, ou à quelqu'autre exercice auquel les jeunes Dames peuvent honnétement s'occuper. Quand son mari lui disoit quelquefois qu'ils faisoient trop de dépense, elle répondoit qu'il devoit être assûré qu'elle ne le feroit jamais cocu, mais bien coquin. En éfet elle aimoit si fort la magnificence des habits, qu'il faloit qu'elle en eût des plus beaux & des plus riches qui parussent à la Cour, où son mari ne la menoit que le moins qu'il pouvoit quelque envie qu'elle eût d'y aller. C'est pourquoi elle se rendit si complaisante à son mari, que c'étoit avec peine qu'il lui refusoit des choses plus dificiles. Voyant un jour que toutes ses inventions ne pouvoient le porter à aller à la Cour, elle s'apperçût qu'il faisoit fort bonne mine à une femme de chambre qu'elle avoit, & crût qu'elle en pourroit tirer quelque avantage. Elle tira

un soir cette fille en particulier, & la questionna si finement tant par promesses que par menaces, qu'elle lui fit confesser, que depuis qu'elle étoit à son service, il ne s'étoit point passé de jour, que son mari ne l'eût solicitée à l'aimer; mais qu'elle aimoit mieux mourir que de rien faire contre Dieu & son honneur, attendu même qu'elle lui avoit fait l'honneur de la recevoir à son service; ce qui seroit un double crime.

Cette Dame apprenant l'infidélité de son Epoux, eut d'abord du dépit & de la joye. Du dépit de voir que dans le tems qu'il lui témoignoit tant d'amitié, il cherchoit sous main les moyens de lui faire un afront à ses yeux, & de la quitter pour une fille qu'elle regardoit comme beaucoup inferieure à elle pour la beauté & pour les agrémens: De la joye parce qu'elle esperoit de le surprendre en flagrant delit, & le pousser de maniere qu'il ne lui reprocheroit plus ni ses Amans, ni le sejour de la Cour. Pour cet éfet elle pria cette fille de consentir peu à peu à ce que son mari demandoit aux conditions qu'elle lui prescrivit. La fille pensa faire des dificultez; mais sa maîtresse s'étant rendue garante de sa vie & de son honneur, elle promit de faire tout ce qu'il lui plairoit. Le mari poussant sa pointe trouva cette fille toute changée, & la pressa plus vivement que de coûtume. Mais comme elle savoit son rôle par cœur, elle lui representa qu'elle étoit pauvre, & qu'elle le seroit encore davantage en lui obéïssant, parce qu'elle seroit chassée du

ser-

fervice de fa maîtreffe avec laquelle elle efperoit gagner de quoi trouver un bon mari. Le Gentilhomme répondit à cela, qu'elle ne devoit s'embarraffer de rien; qu'il la marieroit mieux & plus richement que fa maîtreffe ne fauroit faire, & ménageroit fon intrigue avec tant de fecret, que perfonne ne pourroit en mal parler. Sur cela le marché fut conclu. Comme on déliberoit du lieu où les conditions devoient être feellées, la fille dit, qu'elle n'en favoit point de plus commode & de moins fujet aux foupçons qu'une petite maifon qui étoit dans le parc, où il y avoit fort à propos une chambre & un lit. Le Gentilhomme qui n'eut jamais fait de difficulté fur le lieu, trouva celui-là fort à fon gré, & attendit avec une extréme impatience le jour & l'heure dont on étoit convenu.

Cette fille tint parole à fa maîtreffe, lui conta fort au long tout ce qui s'étoit paffé entre elle & fon maître, & lui dit que le rendez-vous étoit le lendemain aprés dîné; qu'elle ne manqueroit pas de lui faire figne lors qu'il feroit tems de partir, à quoi elle la fuplioit de bien prendre garde, & de ne manquer pas de fon côté de s'y trouver à l'heure, pour la délivrer du peril où elle fe mettoit pour lui obéïr. La Dame lui jura qu'elle n'y manqueroit point, la pria de n'avoir point de peur, & l'affûra qu'elle ne l'abandonneroit jamais, & qu'elle la mettroit à couvert de la fureur de fon mari. Le lendemain aprés dîné le Gentilhomme fit à fa femme meilleur

vifage

visage qu'il n'avoit encore fait; ce qui ne lui étoit pas fort agreable : Mais elle sût si bien dissimuler qu'il ne s'apperçût de rien. Aprés le dîné elle lui demanda à quoi il passeroit le tems? Il lui dit qu'il ne savoit rien de meilleur que le jeu. On se mit donc en devoir de jouër ; mais elle ne voulut point être de la partie, & dit qu'elle auroit le même plaisir à voir jouër. Avant que de se mettre au jeu il n'oublia pas de dire à cette fille de songer à sa promesse. On n'eut pas plûtôt commencé de jouër, qu'elle passa dans la sale, & fit signe à sa maîtresse qu'elle partoit pour le pelerinage qu'elle avoit à faire. La femme vit fort bien le signe, mais le mari ne remarqua rien. Cependant au bout d'une heure un de ses valets lui ayant fait signe de loin, il dit à sa femme que la tête lui faisoit un peu mal, & qu'il étoit contraint d'aller prendre l'air, & de reposer un peu. Elle qui savoit son mal aussi bien que lui-même, lui demanda s'il vouloit qu'elle prît son jeu. Il lui dit qu'ouï, & qu'il reviendroit bien-tôt. Elle répondit qu'il ne devoit point se presser, & qu'elle jouëroit bien deux heures sans s'ennuyer. Le mari se retira donc à sa chambre, & de là au parc. Sa femme qui savoit un chemin plus court attendit un peu, & puis faisant tout à coup semblant d'avoir la colique, elle donna son jeu à un autre. Elle ne fut pas plûtôt sortie de la sale qu'elle laissa ses hauts patins, & courut le plus promptement qu'il lui fut possible au lieu où elle n'étoit pas bien aise que le marché se fît sans elle, & arriva

riva à la bonne heure presqu'aussi-tôt que son mari. Elle demeura derriere la porte pour écouter les beaux & honnétes discours que son mari tenoit à sa servante. Quand elle vit qu'il s'approchoit du criminel, elle le prit par derriere, & lui dit : Je suis trop prés de vous pour en prendre une autre. Il ne faut pas demander si le mari fut alors dans une colere extréme, tant d'être frustré du plaisir qu'il s'étoit promis, que de voir que sa femme dont il craignoit de perdre pour jamais l'amitié, le connoissoit plus qu'il n'auroit voulu. Mais pensant que c'étoit un jeu que la fille avoit fait jouër, sans parler à sa femme il courut aprés la servante avec tant de fureur, qu'il l'auroit tuée si sa femme ne la lui eût ôtée d'entre les mains. Il disoit avec un transport extréme que c'étoit la plus méchante coquine qu'il eût jamais vû, & que si sa femme avoit attendu, elle auroit bien vû que ce n'étoit que pour l'éprouver, & pour se moquer d'elle ; & qu'au lieu de lui faire ce qu'elle croyoit, il lui auroit donné des verges pour la châtier : Mais elle qui se connoissoit à pareil metal, ne prit pas cela pour argent comptant, & lui fit de si bonnes remontrances, qu'il eut grande peur qu'elle ne voulût le quitter. Il lui fit toutes les promesses qu'elle voulut, & touché des sages remontrances de sa femme, il confessa qu'il avoit tort de trouver mauvais qu'elle eût des Amans. Il convint qu'une femme belle & honnéte n'en est pas moins vertueuse pour être aimée, pourvû qu'elle ne fasse & ne dise rien contre son

son honneur : Mais qu'un homme eſt fort condamnable de ſe donner la peine de pourſuivre une fille qui ne l'aime point, & de faire tort à ſa femme & à ſa conſcience. Il finit en lui promettant de ne plus l'empécher d'aller à la Cour, & de ne jamais trouver mauvais qu'elle eût des Amans, perſuadé qu'il étoit qu'elle les gardoit plus pour s'en divertir, que pour l'amitié qu'elle avoit pour eux. Ce diſcours ne déplût point à la Dame, qui crut avoir gagné un grand point. Cependant elle témoigna tout le contraire, diſant qu'elle ne ſe ſoucioit point d'aller à la Cour, & qu'il n'y avoit rien qui lui fût plus cher que ſon amitié, ſans laquelle toutes les compagnies lui étoient fâcheuſes. Elle ajoûta qu'une femme aimée de ſon mari, & l'aimant de ſon côté comme elle faiſoit, portoit avec elle un ſauf-conduit pour parler à tout le monde, & n'être blâmée de perſonne. Le pauvre Gentilhomme ſe donna tant de peine pour l'aſſûrer de l'amour qu'il avoit pour elle, qu'ils s'en retournerent enfin bons amis. Pour ne retomber plus en pareil inconvenient, il la pria de chaſſer la fille qui avoit été cauſe de tout le grabuge. Elle le fit ; mais ce fut en la mariant bien & honorablement aux dépens de ſon mari, qui pour faire oublier à ſa femme la fredaine qu'il avoit faite la mena bientôt à la Cour avec tant de pompe & de magnificence, qu'elle avoit ſujet d'un être contente.

Voilà ce qui m'a fait dire, Meſdames, que je n'étois point ſurpriſe de la piece qu'elle

avoit

avoit fait à un de ses Amans, aprés celle que je savois qu'elle avoit fait à son mari. Vous nous avez dépeint, dit Hircan, une femme bien fine, & un mari bien sot. Puisqu'il en étoit venu jusque-là, il ne devoit pas s'arrêter en si beau chemin. Et qu'eût-il fait, dit Longarine? Ce qu'il vouloit faire, répondit Hircan. Aussi sa femme n'étoit-elle pas moins fâchée de savoir le mal qu'il vouloit faire, que s'il l'avoit fait éfectivement. Peut-être sa femme l'auroit-elle plus estimé, si elle l'avoit connu plus hardi & meilleur compagnon? C'est bien dit, reprit Emarsuitte; mais où trouverez-vous des hommes qui forcent deux femmes à la fois? Car la femme eût défendu ses droits, & la fille son pucelage. Il est vrai, répartit Hircan, mais un homme vigoureux & hardi ne craint point d'en attaquer deux foibles, & ne manque pas d'en venir à bout. Je vous avouë, reprit Emarsuitte, que s'il avoit tiré l'épée il auroit pû les tuer toutes deux: Mais je ne vois pas qu'il eût pû leur échaper autrement. Dites-nous je vous prie, ce que vous auriez fait, si vous eussiez été à sa place? J'eusse embrassé ma femme, dit Hircan, & l'aurois emportée dehors; j'aurois fait ensuite de la servante ce qu'il m'auroit plû ou par amour, ou par force. Il sufit, Hircan, dit Parlamente, que vous sachiez faire le mal. Je suis sûr, Parlamente, répondit Hircan, que je ne scandalise point l'innocent devant qui je parle, ni ne veux point soûtenir un mauvais parti. Je ne louë ni l'entreprise qui ne vaut rien d'elle-même, ni l'en-

l'entrepreneur qui eſt demeuré à moitié chemin plus par crainte que par amour. Je louë un homme qui aime ſa femme comme Dieu l'ordonne: mais quand il ne l'aime point, je ne l'eſtime gueres de la craindre. A la verité, répondit Parlamente, ſi l'amour ne vous rendoit bon mari, ce que vous feriez par la crainte ſeroit bien peu de choſe, & je l'eſtimerois bien peu. L'amour que j'ai pour vous, Parlamente, repartit Hircan, me ſoûmet autant à vos volontez que la crainte de la mort & de l'enfer. Vous en direz ce qu'il vous plaira, reprit Parlamente, mais j'ai ſujet d'être contente de ce que j'ai vû & connu de vous. Quant à ce que je n'ai point ſû, je n'en veux point douter, & beaucoup moins m'en enquerir. C'eſt à mon avis une grande folie à des femmes, dit Nomerfide, de s'enquerir ſi ſcrupuleuſement de ce que font leurs maris; mais ce n'en eſt pas une moins grande aux maris de vouloir être informez de toutes les démarches de leurs femmes. A chaque jour ſufit ſa malice, ſans avoir tant de ſouci du lendemain. Il eſt pourtant quelquefois neceſſaire, dit Oyſille, de s'enquerir des choſes où l'honneur d'une maiſon eſt intereſſé, & cela pour y mettre ordre, & non pour juger mal des perſonnes, car tout le monde manque. Pluſieurs, dit Guebron, ſont tombez dans des inconveniens faute de s'informer ſoigneuſement des fredaines de leurs femmes. Si vous en ſavez quelque choſe, dit Longarine, je vous prie de nous le conter. Puiſque vous le voulez, répondit Guebron, je vous dirai volontiers ce que j'en ſai.



LX. NOUVELLE.

Une Parisienne abandonne son mari pour suivre un Chantre, puis contrefait la morte & se fait enterrer.

IL y avoit à Paris un homme de si bon naturel, qu'il eût fait conscience de croire qu'un homme eût couché avec sa femme, quand même il l'auroit vû. Ce pauvre homme épousa la femme du monde de la plus mauvaise vie. Il ne s'apperçût jamais de ses déregle-

déreglemens, & la traitoit comme la plus femme de bien du monde. Le Roi Louïs XII. étant un jour à Paris, cette femme alla s'abandonner à un des Chantres de ce Prince. Quand elle vit que le Roi quittoit Paris, & qu'elle alloit perdre ſon Chantre, elle reſolut d'abandonner ſon mari pour ſuivre ſon Amant. Le Chantre ne s'y oppoſa point, & la mena à une maiſon qu'il avoit prés de Blois, où ils demeurerent long-tems. Le pauvre mari ne trouvant point ſa femme la chercha de tous côtez, & apprit enfin qu'elle s'en étoit allée avec le Chantre. Lui qui vouloit recouvrer ſa brebis perdue qu'il avoit mal gardée, lui écrivit pluſieurs lettres la priant de revenir, & qu'il la recevroit pourvû qu'elle voulût bien vivre à l'avenir. Mais elle qui prenoit tant de plaiſir à entendre chanter le Chantre, qu'elle avoit oublié la voix de ſon mari, ne fit aucun compte de ſes belles paroles, & s'en moqua. Le mari en colere lui fit ſavoir qu'il la demanderoit en juſtice à l'Egliſe, puis qu'elle ne vouloit pas revenir à lui de gré à gré. Cette femme craignant que ſi la Juſtice s'en méloit, ſon Chantre & elle ſe feroient une fâcheuſe afaire, s'aviſa d'une ruſe digne d'une telle femme. Elle fit ſemblant d'être malade, fit venir quelques femmes de bien de la ville par forme de viſite, qui vinrent d'autant plus volontiers, qu'elles eſperoient la ramener de ſes débordemens à la faveur de cette maladie. Pour cet éfet chacune lui fit les plus belles remontrances qu'elle
 pût,

pût. Elle qui faisoit la mourante fit alors semblant de pleurer, & de reconnoître son peché, & s'en aquitta si bien, que toute la compagnie qui croyoit ses larmes & sa repentance sinceres, en eut pitié. La voyant ainsi repentante, elles se mirent à la consoler, & à lui dire, que Dieu n'étoit pas à beaucoup prés si terrible que plusieurs Prédicateurs indiscrets le representoient, & l'assûrerent qu'il ne lui refuseroit jamais sa misericorde : Et sur cela on envoya querir un homme de bien pour la confesser. Le lendemain le Curé de la Paroisse vint lui administrer le saint Sacrement. Elle le reçût avec tant de dévotion apparente, que toutes les femmes de bien de la ville qui étoient presentes, pleuroient de voir sa dévotion, & loüoient la bonté divine d'avoir eu pitié de cette pauvre creature. Feignant ensuite de ne pouvoir plus manger, le Curé lui apporta l'Extréme-Onction, qu'elle reçût avec plusieurs beaux signes de dévotion : Car à peine pouvoit-elle parler, au moins on le croyoit. Elle fut long-tems dans le même état; mais enfin on s'imagina qu'elle perdoit peu à peu la vûe, l'ouïe, & les autres sens, sur quoi chacun se mit à crier, Jesus mon Dieu ! misericorde. Comme la nuit n'étoit pas éloignée, & que les Dames avoient du chemin à faire, elles se retirerent toutes. En sortant on leur vint dire qu'elle venoit d'expirer. Elles dirent un *de profundis* pour elle, & continuerent leur chemin.

Le Curé demanda au Chantre où il vouloit

loit qu'elle fût enterrée. Il répondit qu'elle avoit souhaité qu'on l'enterrât au Cimetiere, & qu'il étoit à propos que l'enterrement se fît la nuit. La malheureuse fut ensevelie par une servante qui se donnoit bien de garde de lui faire de mal : Ensuite on la porta aux flambeaux à la fosse que le Chantre avoit fait faire. Quand le corps passa devant les maisons de celles qui lui avoient vû donner l'Extrême Onction, elles sortirent toutes, & l'accompagnerent jusqu'à la fosse, où les Prêtres & les femmes là laisserent; mais le Chantre demeura aprés eux. Incontinent qu'il vit que la compagnie étoit assez éloignée, lui & sa servante tirerent la pretendue morte de sa fosse plus vive que jamais. Il la remena chez lui, où elle fut long-tems cachée. Le mari qui vouloit la ravoir, vint jusqu'à Blois demander justice, & trouva qu'elle étoit morte & enterrée. Ce fait lui fut certifié par toutes les Dames de Blois, qui lui conterent la belle mort qu'elle avoit faite; De quoi le bon homme fut bien joyeux croyant que l'ame de sa femme étoit allée droit en Paradis. Débarassé de cette méchante creature, il s'en revint à Paris avec ce contentement, & se remaria avec une honnéte femme, jeune & bonne ménagere, de laquelle il eut plusieurs enfans, & avec laquelle il vécut quatorze à quinze ans. Mais enfin la renommée qui ne peut rien cacher, vint avertir le bon homme que sa premiere femme n'étoit pas morte, & qu'elle étoit encore avec son Chantre. Le pauvre homme dissimula tant qu'il pût fei-

gnant de ne rien ſavoir, & ſouhaitant que ce bruit fût faux. Mais ſa femme qui étoit ſage en fut avertie, & en eut tant de chagrin, qu'elle penſa mourir de déplaiſir. Si elle avoit pû diſſimuler ſon aventure ſans bleſſer ſa conſcience elle l'auroit fait volontiers; mais il lui fut impoſſible. L'Egliſe voulut d'abord s'en méler, & commença par les ſeparer, juſques à ce qu'on fût bien aſſûré de la verité du fait. La choſe ayant été averée le pauvre homme fut contraint de quitter ſa bonne femme pour courre aprés la méchante. Il vint à Blois un peu aprés que François I. eut été fait Roi. Il y trouva la Reine Claude & Madame la Regente. Il vint leur faire ſes plaintes, & leur demander celle qu'il eût bien voulu ne point trouver: Mais il étoit forcé de la chercher, & faiſoit pitié à tout le monde. Sa femme lui ayant été preſentée, elle ſoûtint long-tems qu'il n'étoit point ſon mari; ce qu'il eût cru bien volontiers s'il eût pû. Elle plus fâchée que honteuſe, lui dit qu'elle aimoit mieux mourir que de retourner avec lui. Le bon homme ne fut pas content de cette déclaration; mais les Dames devant qui elle parloit ſi honnétement la condamnerent à retourner avec ſon mari, & ſermonerent ſi bien le Chantre avec cenſures & menaces, qu'il fut contraint de dire à ſa laide maîtreſſe, qu'il ne vouloit plus d'elle, & qu'elle n'avoit qu'à reprendre ſon mari. Ainſi chaſſée de toutes parts, la malheureuſe ſe retira avec ſon mari, & en fut mieux traitée qu'elle ne meritoit.

C'eſt

C'eſt ce qui me fait dire, Meſdames, que ſi le pauvre mari eût bien pris garde à ſa femme, il ne l'eût pas ainſi perdue; car une choſe bien gardée ſe perd dificilement, & l'occaſion fait ſans doute le larron, comme dit le proverbe. C'eſt étrange, dit Hircan, que l'amour ſoit ſi fort dans les ſujets où il paroît le moins raiſonnable. J'ai entendu dire, dit Simontault, qu'on romproit plûtôt cent mariages, que l'amour d'un Prêtre & de ſa ſervante. Je le croi, dit Emarſuitte; car ceux qui lient les autres par le mariage ſavent ſi bien faire le nœud, qu'il ne peut ſe rompre que par la mort; & les Docteurs ſoûtiennent que le langage ſpirituel eſt plus perſuaſif qu'aucun autre, & par conſequent l'amour ſpirituel ſurpaſſe l'autre. Je ne ſaurois pardonner aux Dames, dit Dagoucin, d'abandonner pour un Prêtre quelque bien fait qu'il puiſſe être, un mari, ou un amant honnête homme. Ne vous mélez point je vous prie, dit Hircan, de parler de nôtre Mere ſainte Egliſe, & comptez que c'eſt un grand plaiſir pour les pauvres femmes craintives & ſecretes, de pecher avec ceux qui peuvent les abſoudre: Car il y en a qui ont bien plus de honte de confeſſer un peché, que de le commettre. Vous parlez donc, dit Oyſille, de celles qui ne connoiſſent point Dieu, & qui s'imaginent que les choſes ſecretes ne seront point revelées devant le Chœur celeſte. Mais je croi que ce n'eſt pas pour la Confeſſion qu'elles cherchent les Confeſſeurs. L'ennemi les a ſi bien aveuglées, qu'el-

qu'elles ſongent bien plus à s'arrêter au lieu qui leur ſemble le plus caché & le plus ſûr, qu'à avoir l'abſolution du mal dont elles ne ſe repentent point. Comment repentir, dit Saffredant? Elles ſe croient bien plus ſaintes que les autres; & je ſuis aſſuré qu'il y en a qui ſe tiennent fort honorées de perſeverer dans ces ſortes d'amourettes. De la maniere dont vous en parlez, répondit Oyſille, on diroit que vous en ſavez quelque choſe. Je vous prie cela étant, de nous dire demain ce que vous en ſavez pour commencer la Journée. Voilà Vépres qui ſonnent; les Religieux ſe ſont retirez aprés la ſixiéme Nouvelle, & nous ont laiſſé décider nos diſputes. En diſant cela elle ſe leva; la compagnie en fit de même, s'en alla à l'Egliſe, & trouva qu'elle ſe faiſoit attendre. Aprés avoir entendu Vépres, on ſoupa, & ce ne fut pas ſans parler de pluſieurs beaux contes. Aprés le ſoupé, chacun ſuivant la coûtume alla ſe divertir au pré, & puis ſe coucher pour avoir le lendemain la memoire plus libre.

SEPTIE'ME JOURNE'E.

MAdame Oyſille ne manqua pas le matin de leur adminiſtrer la ſalutaire pâture, qu'elle tira de la lecture des Actes des ſaints & glorieux Apôtres de Jeſus-Chriſt. Elle leur dit que ces nouvelles ſufiſoient pour faire ſouhaiter d'avoir vû le tems des Apôtres, & pour obliger à déplorer la miſere du tems preſent

ſent. Aprés avoir lû & expliqué le commencement de ce digne livre, elle les pria d'aller à l'Egliſe dans l'union avec laquelle les Apôtres faiſoient leurs oraiſons, & de demander à Dieu ſa grace qu'il ne refuſe jamais à ceux qui la demandent avec foi. Chacun trouva le conſeil fort bon, & l'on arriva à l'Egliſe dans le tems qu'on alloit commencer la Meſſe du Saint Eſprit. Cela venoit ſi à propos, qu'ils entendirent le ſervice avec beaucoup de dévotion. On parla encore durant le dîné de la vie des bienheureux Apôtres, & on en parla avec tant de plaiſir, qu'on avoit preſque oublié de retourner au rendez-vous des Nouvelles. Nomerfide qui étoit la plus jeune s'en étant aviſée, leur dit: Madame Oyſille nous a tant parlé de dévotion, que l'heure de conter des Nouvelles ſe paſſe ſans que nous ſongions à nous rendre au lieu accoûtumé. Sur cela la compagnie ſe leva, chacun fit peu de ſejour dans ſa chambre, & tout le monde ſe rendit au lieu où les aſſemblées precedentes s'étoient faites. Chacun étant aſſis à ſon aiſe, Madame Oyſille dit à Saffredant: Quoi que je ſois bien aſſûrée que vous ne direz rien à l'avantage des femmes, je ne laiſſerai pas de vous faire ſouvenir que vous promîtes hier au ſoir une Nouvelle. Je vous aſſûre, Madame, dit Saffredant, que je ne paſſerai point pour médiſant en diſant la verité, & ne perdrai point la bienveillance des Dames ſages en contant ce que les folles font. L'experience m'a appris ce que c'eſt qu'être privé de leur vûe, & ſi je l'étois

autant

autant de leurs bonnes graces, je ne ferois pas en vie de l'heure qu'il eſt. En diſant cela il tourna les yeux du côté oppoſé où étoit celle qui étoit cauſe de ſon bien & de ſon mal: Mais en même tems il regarda Emarſuitte, & la fit rougir comme ſi ce qu'il venoit de dire ſe fût adreſſé à elle ; cependant il ne fut pas moins bien entendu de celle à qu'il en vouloit. Madame Oyſille l'ayant alors aſſûré qu'il pouvoit librement dire la verité aux dépens de qui il appartiendroit, il commença comme vous allez voir.



LXI. NOUVELLE.

Prodigieuse opiniatreté d'une Bourguignonne qui aima un Chanoine jusqu'à l'éfronterie.

IL y avoit prés de la ville d'Autun une fort belle femme, blanche, de grande taille, & d'aussi bon air que femme que j'aye jamais vû. Elle avoit épousé un honnéte homme qui paroissoit plus jeune qu'elle, & duquel elle avoit sujet de se contenter. Peu de tems aprés leur mariage il la mena à Autun où il avoit

avoit des afaires. Pendant que le mari follicitoit la Juſtice, la femme alloit à l'Egliſe, & prioit Dieu pour lui. Elle viſita tant les lieux ſaints, qu'un Chanoine fort riche devint amoureux d'elle, & fit ſi bien que la pauvre malheureuſe lui accorda tout. Le mari n'en eut aucun ſoupçon, & penſoit plus à garder ſon bien que ſa femme. Quand il fut queſtion de retourner à ſa maiſon, qui étoit éloignée de la ville de ſept bonnes lieuës, cela ne ſe fit pas ſans beaucoup de regret. Le Chanoine lui promit de l'aller voir ſouvent; ce qu'il fit auſſi pretextant un voyage, & paſſant toûjours chez cet homme. Il ne fut pas aſſez ſot pour ne pas s'appercevoir du deſſein du Chanoine, & il y donna ſi bon ordre que quand il venoit il n'y trouvoit plus ſa femme, qu'il faiſoit ſi bien cacher, qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler. La femme connoiſſant la jalouſie de ſon mari, ne fit ſemblant de rien, & ſongea aux moyens d'y donner ordre, eſtimant un Enfer d'être privée de la vûe de ſon idole. Un jour que ſon mari n'étoit pas au logis, elle donna tant d'occupation à ſes valets & ſervantes, qu'elle demeura ſeule à la maiſon. Elle prit incontinent, ce qui lui étoit neceſſaire, & ſans autre compagnie que ſon extravagant amour s'en alla à beaux pieds à Autun, où elle n'arriva pas ſi tard qu'elle ne fût reconnue de ſon Chanoine, qui la tint enfermée & cachée plus d'un an, quelques Monitions & Excommunications que fît jetter ſon mari. Faute de meilleur expedient il s'en plaignit à l'Evéque qui avoit un Archidicacre autant homme de bien

qu'il

qu'il y en eût en France. Il viſita lui-même avec tant de ſoin toutes les maiſons des Chanoines, qu'il trouva la femme qu'on croyoit perdue. Il la fit mettre en priſon, & condamna le Chanoine à une groſſe penitence. Le mari apprenant que ſa femme avoit été retrouvée par la diligence du bon Archidiacre, & de pluſieurs autres gens de bien, voulut bien la reprendre ſous ſerment qu'elle lui fit de vivre à l'avenir en femme de bien. Le bon mari qui l'aimoit beaucoup croyant volontiers qu'elle tiendroit parole, la remena chez lui, & la traita comme ci-devant, ſi ce n'eſt qu'il lui donna deux vieilles ſervantes, dont l'une étoit toûjours avec elle quand l'autre étoit occupée ailleurs. Mais quelque bon traitement que lui fît ſon mari, l'amour extravagant qu'elle avoit pour le Chanoine lui faiſoit regarder le repos comme un tourment perpetuel. Quoi qu'elle fût trés belle femme, & lui d'un temperament fort & vigoureux; cépendant elle n'eut point d'enfans de lui; car ſon cœur étoit toûjours à ſept lieuës de ſon corps. Elle diſſimuloit néanmoins ſi bien, que ſon mari croyoit qu'elle avoit oublié le paſſé comme il avoit fait de ſon côté. Mais elle avoit le cœur trop méchant pour être capable d'un ſi heureux & ſi loüable retour. Dans le tems qu'elle vit que ſon mari l'aimoit le plus, & qu'il s'en défioit le moins, elle feignit d'être malade, & pouſſa ſi bien la feinte, que le pauvre mari étoit en fort grande peine, & n'épargnoit rien pour ſa gueriſon. Elle joüa ſi bien ſon rôle, que ſon mari & tous ceux de la maiſon la crurent éfectivement

tivement malade à l'extrémité. Voyant donc que son mari en étoit autant afligé, qu'il avoit sujet d'en être joyeux, elle le pria de l'autoriser pour faire son testament: Ce qu'il fit volontiers les larmes aux yeux. Elle étant en pouvoir de tester, quoi qu'elle n'eût point d'enfans donna à son mari tout ce qu'elle pouvoit lui donner, lui demandant pardon des afronts qu'elle lui avoit faits. Ensuite elle envoya querir le Curé, se confessa, reçût le saint Sacrement de l'Autel avec tant de dévotion, que chacun pleuroit de voir une si belle & si glorieuse fin. Le soir elle pria son mari de lui faire porter l'Extréme-Onction, & lui dit qu'elle s'afoiblissoit si fort, qu'elle avoit peur que sa vie ne seroit pas assez longue pour la recevoir. Son mari lui fit apporter en grande diligence ce qu'elle demandoit. Elle reçût l'Extréme-Onction avec tant d'humilité, que chacun ne pouvoit s'empécher de la louër. Aprés avoir fait tous ces beaux misteres elle dit à son mari, que puisque Dieu lui avoit fait la grace d'avoir pris tout ce que l'Eglise avoit ordonné, elle sentoit sa conscience si tranquille, qu'elle avoit envie de se reposer un peu, le priant d'en faire de même, attendu le grand besoin qu'il en avoit pour avoir tant pleuré & veillé auprés d'elle. Le mari & tous les valets étant endormis, les deux vieilles qui l'avoient si long-tems gardée pendant qu'elle avoit été en santé, ne craignant plus de la perdre que par la mort, allerent aussi se coucher. Quand elle les entendit dormir & ronfler bien haut, elle se leva en chemise, & sortit de sa chambre écoutant si elle n'entendroit point de bruit dans

dans la maiſon. Aprés qu'elle ſe fut aſſûrée de ſon bâton, elle ſût fort bien ſortir par une petite porte du Jardin qui ne fermoit point, & tout en chemiſe & nuds pieds marcha toute la nuit du côté d'Autun dans le deſſein de ſe rendre auprés du Saint qui l'avoit empéchée de mourir. Mais comme le chemin étoit long, le jour la ſurprit avant qu'elle pût y arriver. Regardant alors de tous les côtez, elle vit deux Cavaliers qui couroient au grand galop, & ne doutant point que ce ne fût ſon mari qui la pourſuivoit, elle ſe cacha tout le corps dans la bouë d'un marais, & la tête entre ſes joncs, & entendit ſon mari qui diſoit à ſon valet en paſſant, & en homme deſeſperé: O la méchante ! qui auroit jamais cru que ſous le manteau des ſaints Sacremens de l'Egliſe elle eût voulu couvrir une ſi ſale & ſi abominable action? Puiſque Judas, répondit le valet, prenant un pareil morceau ne fit point ſcrupule de trahir ſon Maître, devez-vous trouver étrange qu'une femme trahiſſe ſon mari de la même maniere ? Le mari paſſa outre, & la femme demeura entre les joncs plus joyeuſe de l'avoir trompé, qu'elle ne l'étoit chez elle dans un bon lit où elle croyoit être en eſclavage. Le mari chercha par tout Autun; mais ayant ſû bien certainement qu'elle ny étoit point entrée, il s'en retourna ſur ſes pas, & durant le chemin ne fit que ſe plaindre d'elle & de ſa grande perte, ne la menaçant pas de moins que de la mort s'il la trouvoit; mais elle en avoit auſſi peu de peur qu'elle ſentoit de froid, quoi que la ſaiſon & le lieu

fuſ-

fussent capables de la faire repentir de son horrible voyage. Qui ne sauroit pas comme le feu de l'Enfer échaufe ceux qui en sont pleins, seroit surpris que cette femme sortant d'un lit bien chaud ait pû soufrir un si extréme froid durant un jour entier. Cependant elle le fit sans perdre courage, & reprit le chemin d'Autun dés que la nuit fut venue. Elle arriva précisément dans le tems qu'on alloit fermer les portes de la ville, & ne manqua pas d'aller droit chez son corps saint, qui fut si surpris de la voir en pareil équipage, qu'à peine pouvoit-il croire que ce fût elle. Aprés l'avoir bien examinée & visitée de tous les côtez, il trouva qu'elle avoit de la chair & des os; ce qu'un esprit n'a pas. Il compta dés lors que ce n'étoit pas un fantôme, & ils furent de si bon accord, qu'elle demeura quatorze à quinze ans avec lui. Elle fut cachée pendant quelque tems, mais enfin elle perdit toute crainte, & se fit qui pis est, un si grand honneur d'avoir un tel Amant, qu'elle se plaçoit à l'Eglise devant la plûpart des femmes de bien de la Ville, tant femmes d'Oficiers, que d'autres. Elle eut des enfans du Chanoine, & entr'autres une fille qui fut mariée à un riche marchand avec tant de magnificence, que toutes les femmes de la ville murmuroient de la somptuosité de cette nôce, n'ayant pas assez de credit pour y donner ordre.

Il arriva que la Reine Claude épouse du Roi François, passa en ce tems-là par Autun, accompagnée de Madame la Regente

mere du Roi, & de la Duchesse d'Alençon sa fille. Il vint alors une femme de chambre nommée Perrete, qui trouvant la Duchesse lui dit. Ecoutez-moi, Madame, je vous en suplie, & vous ferez une action aussi bonne ou meilleure que si vous alliez entendre le service du jour. La Duchesse s'arréta volontiers sachant que d'elle ne pouvoit venir que de bonnes choses. Perrete lui conta comment elle avoit pris une petite fille pour lui aider à savonner le linge de la Reine, & qu'en lui demandant des nouvelles de la ville, elle lui avoit dit le chagrin qu'avoient les honnétes femmes d'être obligées d'aller aprés la femme de ce Chanoine, de laquelle elle lui avoit conté une partie de la vie. La Duchesse fut incontinent trouver la Reine & Madame la Regente, & leur conta cette histoire. Sans autre forme de procés elles envoyerent querir cette malheureuse qui ne se cachoit point: Car au lieu d'avoir honte elle se faisoit honneur d'être maîtresse de la maison d'un si riche homme; aussi se presenta-t-elle éfrontément devant ces Princesses, qui furent si surprises de son impudence, qu'elles ne sûrent d'abord que lui dire. Mais aprés Madame la Regente lui fit des remontrances qui auroient fait pleurer une femme de bon entendement. Cependant au lieu de pleurer la Chanoinesse leur dit avec une tres-grande audace: Je vous suplie, Mesdames, d'empécher qu'on ne touche point à mon honneur; car Dieu merci j'ai vécu avec Monsieur le Chanoine si bien & si vertueusement, qu'il

n'y a perſonne qui pût me rien reprocher là-deſſus. Il ne faut pas qu'on croye que j'ofenſe Dieu, car il y a trois ans que Monſieur le Chanoine ne m'a touchée, & nous vivons auſſi chaſtement, & avec autant d'amour que ſi nous étions deux beaux petits Anges, ſans qu'il y ait jamais eu entre nous qu'un même langage, & la même volonté. Ainſi qui nous deſunira fera un grand peché, & le bon homme qui a bien prés de quatre vingts ans ne vivra pas long-tems ſans moi, qui en ai quarante-cinq. Vous pouvez penſer ce que ces Dames lui dirent, & les remontrances qu'elles lui firent voyant ſon obſtination qui étoit toûjours la même quelque choſe qu'on lui dît, quelque vieille qu'elle fût, & quelque illuſtres & venerables que fuſſent les perſonnes qui lui parloient. Pour l'humilier davantage les Princeſſes envoyerent querir le bon Archidiacre d'Autun, qui la condamna à un an de priſon au pain & à l'eau. Elles firent venir ſon mari, qui en faveur de leurs bonnes exhortations promit de la reprendre aprés qu'elle auroit fait penitence. Mais ſe voyant priſonniere, & ſachant que le Chanoine étoit reſolu de ne jamais la reprendre, elle remercia les Dames de lui avoir ôté un Diable de deſſus le corps, & eut une repentance ſi grande & ſi parfaite, que ſon mari au lieu d'attendre le bout de l'an à la reprendre, n'attendit pas quinze jours à la venir demander à l'Archidiacre, & depuis ils ont vécu enſemble en repos & en amitié.

Voilà, Meſdames, comme les mechans mi-

niſtres

niſtres convertiſſent les chaînes de ſaint Pierre en chaînes de Satan, ſi fortes & ſi dificiles à rompre, que les Sacremens qui chaſſent les Diables des corps, ſont des moyens pour les retenir plus long-tems dans la conſcience de ceux-ci. Les meilleures choſes deviennent les plus pernicieuſes quand on en abuſe. Il eſt vrai, dit Oyſille, que c'étoit une malheureuſe femme; mais auſſi fut-elle bien punie de comparoître devant de ſemblables Juges: En éfet le regard ſeul de Madame la Regente avoit une telle vertu, qu'il n'y avoit point de femme de bien qui ne craignît de ſe trouver devant elle, & qui ne s'eſtimât indigne de ſa vûe. Quand elle étoit regardée avec douceur elle croyoit meriter un grand honneur, ſachant que cette Dame ne pouvoit regarder de bon œil que les femmes vertueuſes. Il vaudroit mieux, dit Hircan, que l'on eût plus de crainte du ſaint Sacrement, qui n'étant pas reçû en foi & en charité, eſt en condamnation éternelle, que des yeux d'une femme. Je vous promets, dit Parlamente, que ceux qui ne ſont point inſpirez craignent plus la terre que le Ciel. Je croi que cette malheureuſe fut bien plus mortifiée par la priſon, & par la perte de ſon Chanoine, que par toutes les remontrances qu'on eût pû lui faire. Mais, dit Simontault, vous avez oublié le principal qui la determina à retourner à ſon mari, ceſt que le Chanoine avoit quatre vingts ans, & que ſon mari étoit plus jeune qu'elle. Ainſi cette bonne Dame gagna à tous ſes marchez. Mais ſi le

Chanoine eût été jeune, elle n'auroit pas voulu le quitter. Les remontrances des Dames n'auroient pas eu plus d'éfet que les Sacremens. Je trouve qu'elle faisoit bien, dit Nomerfide, de ne pas confesser son peché si aisément; car on ne doit le dire qu'à Dieu, & il faut le nier constamment devant les hommes. Quoi que la chose soit veritable, à force de mentir & de jurer on fait douter de la verité. Cependant, dit Longarine, il est dificile qu'un peché soit si secret qu'il ne vienne à éclater, à moins que Dieu même ne le cache en faveur de ceux qui s'en repentent veritablement pour l'amour de lui. Et que diriez-vous, reprit Hircan, de celles qui n'ont pas plûtôt fait une folie qu'elles en font confidence? Je le trouve surprenant, répondit Longarine, & c'est une marque que le peché ne leur déplaît pas. Je vous l'ai déja dit, le peché que la grace de Dieu ne couvre point ne sauroit se nier devant les hommes. Il y en a plusieurs qui prenent plaisir à parler de pareilles choses, & font gloire de publier leurs vices, & d'autres qui s'accusent en se contredisant. C'est se contredire bien lourdement, dit Saffredant; mais si vous en savez quelque exemple, je vous donne ma voix & vous prie de nous le conter. Vous n'avez qu'à écouter, répondit Longarine.



LXII. NOUVELLE.

Une Demoiſelle racontant d'elle même une aventure galante, & parlant en troiſiéme perſonne ſe nomma ſans y penſer.

DU tems du Roi François I. il y avoit une Dame du ſang Royal qui avoit de l'honneur, de la vertu, & de la beauté, & qui ſavoit faire un conte avec grace, & en rire auſſi quand elle en entendoit faire un bon. Cette Dame étant à une de ſes maiſons fut

viſitée de tous ſes ſujets & voiſins qui l'aimoient autant qu'il étoit poſſible. Entr'autres viſites elle reçût celle d'une certaine Demoiſelle, qui voyant que chacun faiſoit des contes à la Princeſſe pour la divertir, voulut faire comme les autres, & lui dit : J'ai un bon conte à faire, Madame, mais vous me promettrez de n'en point parler. Le conte que je vais vous faire eſt trés-veritable, & je puis en conſcience vous le donner pour tel. Il y avoit une Demoiſelle mariée qui vivoit avec ſon mari trés-honnétement, quoi qu'il fût vieux, & elle jeune. Un Gentilhomme de ſes voiſins voyant qu'elle avoit épouſé ce vieillard, devint amoureux d'elle, & la preſſa pendant pluſieurs années ; mais elle ne lui répondit que ce qu'une femme de vertu devoit répondre. Le Gentilhomme crut un jour que s'il pouvoit la trouver à ſon avantage, elle ne feroit peut-être pas ſi cruelle. Aprés avoir long tems balancé le peril où il s'expoſoit, l'amour qu'il avoit pour la Demoiſelle applanit toutes les dificultez, diſſipa ſa crainte, & le détermina à chercher le lieu & l'occaſion. Il étoit ſi bien ſur les avis, qu'ayant appris un matin que le mari de la Demoiſelle s'en alloit à quelqu'autre de ſes maiſons, & partoit dés le point du jour pour éviter la chaleur, il vint chez la Demoiſelle qu'il trouva au lit endormie. Voyant que les ſervantes n'étoient pas dans la chambre, il alla ſe mettre boté & éperonné dans le lit de la Demoiſelle, ſans avoir eu l'eſprit de fermer la porte. Elle ſe reveilla, & fut bien fâchée de le
voir

voir là ; mais quelques remontrances qu'elle pût lui faire, il n'y eut pas moyen de le retenir. Il lui fit violence, & la menaça si elle branloit de dire à tout le monde qu'elle l'avoit envoyé querir : ce qui lui fit tant de peur qu'elle n'osa s'écrier. Une des servantes revint quelques momens aprés dans la chambre. Le Gentilhomme se leva avec tant de diligence, qu'elle ne se seroit apperçûë de rien, si l'éperon qui s'étoit attaché au drap de dessus, ne l'eût emporté tout entier, de maniere que la Demoiselle demeura toute nuë sur le lit. Quoi qu'elle parlât au nom d'une autre, elle ne pût enfin s'empécher de dire: jamais femme ne fut plus étonnée que moi, quand je me vis ainsi nuë. La Princesse qui avoit écouté tout le conte sans rire, ne pût alors s'empécher d'éclater, & lui dit : vous en pouvez à ce que je voi conter l'histoire. La pauvre Demoiselle fit ce qu'elle pût pour raccommoder ; mais il n'y eut pas moyen d'y trouver une bonne emplâtre.

Je vous assûre, Mesdames, que si elle avoit eu bien de la douleur d'avoir fait une pareille action, elle auroit voulu en avoir perdu la memoire. Mais comme je vous ai déja dit le peché se découvre lui-même, à moins qu'il ne soit couvert de la couverture qui rend selon David l'homme bienheureux. En bonne foi, dit Emarsuitte, voilà la plus grande sotte qui ait fait rire à ses dépens dont j'aye jamais entendu parler. Je ne suis point surprise, dit Parlamente, que la parole suive l'action ; car il est plus aisé de dire que de

faire. ¶ Ouais ! dit Guebron, quel peché avoit-elle fait ? Elle dormoit dans son lit, & il la menaçoit de la mort & de l'infamie. Lucrece qu'on a tant loüé en fit bien autant. Il est vrai, dit Parlamente, qu'il n'y a point de juste qui ne puisse tomber : mais quand on a eu sur l'heure bien du déplaisir de sa chûte, on ne s'en souvient qu'avec horreur : & ce fut pour en éfacer la memoire que Lucrece se tua. Mais cette folle vouloit en faire rire les autres. Il semble cependant, dit Nomerfide, qu'elle fût femme de bien, puisqu'elle avoit été pressée diverses fois sans vouloir rien accorder. Aussi le Gentilhomme fut-il contraint de faire agir la violence & la fourbe pour en venir à bout. Quoi ? dit Parlamente, croyez-vous que l'honneur d'une femme soit à couvert, quand elle succombe aprés deux ou trois refus ? Il y auroit sur ce pied-là bien des femmes d'honneur qui passent pour n'en avoir point. On en a assez vû qui ont long-tems rebuté celui que leur cœur avoit déja reçû. Les unes le font parce qu'elles craignent l'infamie, & les autres pour se faire d'autant plus aimer & estimer par une feinte resistance. Ainsi l'on ne doit point faire cas d'une femme, à moins qu'elle ne soit ferme jusqu'au bout. Si un jeune homme, dit Dagoucin, refusoit une belle fille, ne regarderiez-vous pas cela comme une grande vertu ? Assûrément, dit Oysille, si un jeune homme se portant bien faisoit un semblable refus, je le trouverois fort loüable, mais non dificile à croire. J'en connois, reprit Dagou-

cin, qui ont refusé des aventures que tous leurs camarades cherchoient avec soin. Je vous prie, dit Longarine, prenez ma place, & nous dites ce que vous en savez : mais souvenez-vous que nous nous sommes engagez de dire la verité. Je vous promets de vous la dire, repartit Dagoucin, & si naturellement, qu'il n'y aura point d'envelope.



LXIII. NOUVELLE.

Notable chasteté d'un Seigneur François.

IL se trouva à Paris quatre filles, dont deux étoient sœurs, si belles, si jeunes, & si fraiches, qu'elles avoient la presse de tous les galants. Un Gentilhomme que le Roi qui regnoit alors avoit fait Prevôt de Paris, voyant son maître jeune, & d'âge à desirer pareille compagnie, pratiqua si bien les quatre, chacune croyant qu'elle seroit pour le Roi, qu'elles

les consentirent à ce que le Prevôt voulut, qui fut de se trouver toutes à un festin où il convia son maître, auquel il communiqua son dessein qui fut approuvé du Roi, & de deux Grands Seigneurs de la Cour, qui ne furent pas fâchez d'avoir part au gâteau. Comme on étoit en peine d'un quatriéme arriva un jeune Seigneur, bien fait, honnéte homme, & plus jeune de dix ans que les autres. Il fut d'abord convié au regal, & promit de bonne grace de s'y trouver, quoi qu'au fond il n'en eût pas beaucoup d'envie : car d'un côté il avoit une femme dont il étoit fort content, & qui lui donnoit de beaux enfans. Ils vivoient ensemble avec tant de repos, qu'il n'eût voulu pour rien du monde lui donner occasion de le soupçonner. D'ailleurs il aimoit une des plus belles Dames qui fût alors en France, & avoit tant d'estime pour elle, que toutes les autres lui paroissoient laides au prix d'elle ; de maniere qu'au commencement de sa jeunesse, & avant qu'il fût marié, il n'y avoit pas moyen de lui faire voir & frequenter d'autres femmes, quelque belles qu'elles fussent, ayant plus de plaisir à voir sa maîtresse, & à l'aimer parfaitement, qu'il n'en auroit à tout ce qu'il pourroit obtenir d'une autre. Ce Seigneur s'en vint à sa femme, lui conta l'entreprise que le Roi avoit faite, & lui dit qu'il aimoit autant mourir, que de faire ce qu'il avoit promis. Comme il n'y a point d'homme, ajoûta-t il, que je n'osasse attaquer dans la colere, aussi aimerois-je mieux mourir que de faire un meurtre de guet

à pens à moins que l'honneur ne m'y contraignît. De même j'aimerois mieux mourir que de violer la fidélité conjugale suivant le caprice d'autrui à moins qu'un amour extréme qui aveugle les honnétes gens ne lui arrachât une telle violation. Sa femme voyant tant de vertu avec tant de jeunesse l'aima & l'estima plus que jamais, & lui demanda comment il pourroit s'en excuser, attendu que les Princes trouvoient souvent mauvais qu'on ne louë pas ce qu'ils aiment. J'ai entendu dire, répondit-il, que le sage a toûjours à point nommé une maladie, ou un voyage à faire. C'est pourquoi j'ai envie de faire le malade quatre à cinq jours à l'avance ; & pourvû que vous fassiez la dolente j'espere que je me tirerai d'afaire. Voilà, dit sa femme, une bonne & sainte hipocrisie. Je ne manquerai pas de faire la plus triste mine que je pourrai ; car on est bienheureux quand on peut s'empécher d'ofenser Dieu, & d'irriter le Prince. Ainsi resolu, ainsi fut fait ; & le Roi fut bien marri d'apprendre par la femme la maladie du mari, qui ne fut pas de longue durée. Certaines afaires étant alors survenuës au Roi, il oublia son plaisir pour songer à son devoir, & partit brusquement de Paris. S'étant un jour souvenu de l'entreprise qui n'avoit pas été executée : nous sommes bien fous, dit-il au jeune Prince ; d'être partis de Paris avec tant de precipitation, que de n'avoir pas vû les quatre filles qu'on nous avoit representé comme les plus belles de mon Royaume. Je suis bien aise, répondit le Prince, que vous

ne l'ayez pas fait; car j'avois grande peur durant ma maladie de perdre une ſi bonne fortune. Le Roi ne s'apperçût point de la diſſimulation du jeune Prince, qui fut depuis plus aimé de ſa femme qu'il ne l'avoit jamais été.

Parlamente ſe mit alors à rire, & ne pût s'empécher de dire. Elle l'auroit bien plus aimé s'il l'avoit fait pour l'amour d'elle uniquement : mais de quelque maniere que ce ſoit, il eſt toûjours trés-loüable. Il me ſemble, dit Hircan, que ce n'eſt pas grande loüange pour un homme d'être ſi chaſte pour l'amour de ſa femme. Tant de raiſons l'y obligent, qu'il ne peut preſque pas s'en diſpenſer. Premierement Dieu le lui commande; ſon ferment l'y engage, & d'ailleurs la nature qui eſt raſſaſiée, n'eſt point ſujette à tentation comme la neceſſité. Mais l'amour libre qu'on a pour ſa maîtreſſe de laquelle on ne joüit pas, n'ayant d'autre plaiſir que celui de la voir & de lui parler, & dont ſouvent on n'a que des réponſes chagrinantes, je ſoûtiens que quand elle eſt ſi fidéle & ſi conſtante qu'on ne la veut changer quelque choſe qui puiſſe arriver, je ſoûtiens dis-je, que la chaſteté dans ces ſortes d'occaſions eſt non ſeulement loüable, mais miraculeuſe. Ce n'eſt point miracle, dit Oyſille; car le corps ſuit toûjours les mouvemens du cœur. Oüi les corps Angeliques, repartit Hircan. Je ne prétens pas, dit Oyſille, parler ſeulement de ceux qui par la grace de Dieu ſont tous tranſmuez en lui; mais auſſi des plus groſ-

groſſiers qui ſe trouvent parmi les hommes: & ſi vous y prenez garde vous trouverez que ceux qui ont mis leur cœur & leur afection à chercher la perfection dans les ſciences, ont non ſeulement oublié la volupté de la chair, mais encore les choſes qui ſont les plus neceſſaires à la nature, comme le boire & le manger. En éfet tant que l'ame eſt dans le corps par afection, la chair demeure comme inſenſible. De là vient que ceux qui aiment les femmes belles & vertueuſes, prennent tant de plaiſir à les voir ou à les entendre parler, que la chair ſuſpend alors tous ſes deſirs. Ceux qui ne peuvent exprimer ces contentemens ſont charnels; & comme ils ſont trop chargez de graiſſe, ils ne peuvent connoître s'ils ont aimé ou non: mais quand le corps eſt ſoûmis à l'eſprit, il eſt preſque inſenſible aux imperfections de la chair, de maniere que la forte perſuaſion des perſonnes de ce caractere peut les rendre inſenſibles. J'ai connu un Gentilhomme qui pour faire voir qu'il avoit plus aimé ſa maîtreſſe qu'aucun autre, voulut pour en donner des preuves tenir les doigts nuds ſur la flâme d'une chandelle. Il avoit en même tems les yeux ſur ſa maîtreſſe, & ſoufrit le feu ſi conſtamment, qu'il ſe brûla juſqu'à l'os: encore diſoit-il qu'il n'avoit point ſenti de mal. Il me ſemble, dit Guebron, que le Diable dont il étoit le martir, devoit en faire un ſaint Laurent: car il y en a peu qui ayent un ſi grand feu d'amour, qu'ils ne craignent celui de la moindre bougie. Si une Demoiſelle m'avoit mis à une ſi rude épreu-

ve, j'en demanderois grande recompenſe, ou je ceſſerois de l'aimer. Vous voudriez donc avoir vôtre heure, repliqua Parlamente, aprés que vôtre maîtreſſe auroit eu la ſienne. C'eſt ainſi qu'en uſa un Gentilhomme Eſpagnol d'auprés de Valence, dont un Commandeur fort honnéte homme m'a conté l'aventure. Je vous prie, Madame, dit Dagoucin, de prendre ma place, & de nous la conter auſſi; car je croi que le conte en eſt bon. Cette hiſtoire, Meſdames, vous fera regarder deux fois lorſque vous voudrez refuſer quelque choſe; & ne comptez pas que le preſent ſoit toûjours la même choſe. Vous allez voir qu'il eſt ſujet au changement, & cela vous obligera de prendre garde à l'avenir.



LXIV. NOUVELLE.

Un Gentilhomme n'ayant pû épouser une personne qu'il aimoit, se fait Cordelier de dépit. Cruel déplaisir de sa maîtresse.

IL y avoit à Valence un Gentilhomme qui durant cinq à six ans avoit aimé une Dame avec tant d'honnêteté, que l'honneur & la conscience de l'un ni de l'autre n'en avoient reçû aucune atteinte. L'intention du Gentilhomme étoit de l'épouser; dessein d'autant plus

plus raisonnable, qu'il étoit bien fait, riche, & de bonne maison. Avant que de s'engager au service de la Belle il l'avoit fait expliquer au sujet du mariage, dont elle se rapporta à la volonté de ses parens. Ils s'assemblerent pour cet éfet, & trouverent le mariage fort raisonnable pourvû que la fille le voulût bien. Mais la Belle croyant trouver mieux, ou voulant dissimuler l'amour qu'elle avoit eu pour le Gentilhomme, fit naître tant de dificultez, que l'assemblée se separa avec regret de n'avoir pû rien conclure vû l'avantage qu'il y avoit de part & d'autre. Le plus fâché de tous ce fut le pauvre Amant, qui eût soufert sa disgrace avec patience, s'il eût été persuadé que c'eût été la faute des parens & non de la fille. Mais comme la verité lui étoit bien connuë, son afliction fut si extréme, que sans parler ni à sa maîtresse ni à personne, il se retira chez lui. Aprés avoir mis ordre à ses afaires, il se retira dans une solitude pour tâcher d'oublier son amour, & le tourner entierement du côté de Jesus-Christ, auquel il étoit sans comparaison plus obligé qu'à sa maîtresse. Il n'eut durant ce tems-là aucunes nouvelles de la Belle, ni de ses parens, & resolut aprés avoir manqué la vie la plus heureuse qu'il eût pû esperer, de choisir la plus austere & la plus desagréable qu'il pourroit s'imaginer. Dans cette triste pensée qu'on pouvoit nommer desespoir, il alla se faire Religieux dans un Monastere de saint François, qui n'étoit pas éloigné de plusieurs de ses parens. Aussitôt qu'ils furent avertis de sa resolution, ils

firent tout ce qu'ils pûrent pour l'en détourner ; mais son parti étoit si bien pris, qu'il n'y eut pas moyen de le faire changer. Comme la cause du mal leur étoit connue, ils tournerent leurs soins du côté du remede, & allerent trouver celle qui avoit donné lieu à une dévotion si precipitée. La Belle fut bien surprise & bien affligée de ce contre-tems. Comme son intention n'avoit été que d'éprouver par son refus pendant quelque tems la bonne volonté de son Amant, & non de le perdre pour toûjours, ainsi qu'elle voyoit évidemment qu'elle alloit faire, elle lui écrivit une lettre, qui mal traduite est conçûe en ces termes.

Comme l'amour s'il n'est bien éprouvé,
Ferme & loyal ne peut être trouvé,
J'ai bien voulu par le tems éprouver,
Ce que j'ai tant desiré de trouver;
C'est un mari rempli d'amour parfait,
Qui par le tems ne pût être défait.
Cela m'a fait requerir mes parens
De retarder pour un ou pour deux ans,
Ce grand jeu qui jusqu'à mort dure
Et produit bien souvent une peine trés-dure.
De vous avoir je ne fais pas refus,
Certes jamais de tel vouloir ne fus,
Car oncques nul que vous ne sûs aimer,
Ni pour mari & Seigneur estimer.
O! quel malheur, ami, ai-je entendu?
Que sans parler à nul tu t'es rendu
En un Convent, & vie trop austere,
Dont le regret fait que ne m'en puis taire:
Et me contraint de changer mon ofice,
Faisant celui dont as usé sans vice:

C'est

C'eſt requerir celui dont fus requiſe,
Et d'aquerir celui dont fus aquiſe.
Or donc, ami, la vie de ma vie,
Lequel perdant n'ai plus de vivre envie,
Las! plaiſe-toi vers moi tes yeux tourner,
Et du chemin où tu es retourner.
Laiſſe le gris & ſon auſterité,
Viens recevoir cette felicité,
Qui tant de fois par toi fut deſirée:
Le tems ne l'a défaite ou empirée;
C'eſt pour toi ſeul que gardée me ſuis,
Et ſans lequel plus vivre je ne puis.
Retourne donc, veuille ta mie croire,
Rafraichiſſant l'agréable memoire
Du tems paſſé par un ſaint mariage.
Croi-moi, ami, & non point ton courage,
Et ſois certain qu'oncques je n'ai penſé,
De faire rien où tu fuſſe ofenſé:
Mais j'eſperois te rendre contenté
Aprés t'avoir bien experimenté.
Or ai-je fait de toi experience.
Ta fermeté, ta foi, ta patience,
Et ton amour ſont connus clairement,
Et m'ont aquiſe à toi entierement.
Viens donc, ami, prendre ce qui eſt tien,
Je ſuis à toi, ſois doncques du tout mien.

Cette Epître fut portée par un de ſes amis, chargé de l'accompagner de toutes les remontrances poſſibles. Le Cordelier la reçût & la lût d'un air ſi triſte, & avec tant de larmes & de ſoûpirs qu'il ſembloit qu'il voulût noyer & brûler cette pauvre Epître. Toute la réponſe qu'il y fit fut de dire au porteur, que la mortification de ſon extréme paſſion lui avoit coûté ſi cher, qu'elle lui avoit ôté la vo-

lonté de vivre, & la crainte de mourir. Qu'il prioit cela étant celle qui en étoit l'occasion, & qui n'avoit pas voulu répondre à sa passion, de ne plus le tourmenter dans le tems qu'il l'avoit vaincue, & de se contenter du mal qu'elle lui avoit fait par le passé. Je n'y ai pû trouver aucun remede, ajoûta-t-il, que la vie austere que j'ai choisie. La penitence continuelle me fait oublier ma douleur; j'afoiblis tant mon corps à force de jeûnes & de disciplines, que la memoire de la mort est pour moi une consolation souveraine. Que celle qui vous envoye m'épargne donc je l'en suplie, le déplaisir d'entendre parler d'elle, parce que la memoire de son nom seulement m'est un Purgatoire insuportable.

Le porteur s'en retourna avec cette fâcheuse réponse, & en fit son rapport à celle qui l'avoit envoyé, qui ne pût l'entendre sans un regret incroyable. Mais l'amour qui ne veut pas que l'esprit s'abatte jusqu'à l'extrémité, lui mit en tête que si elle pouvoit le voir, elle feroit plus par ses yeux & par sa langue, qu'elle n'avoit fait par sa plume. Elle alla donc au Monastere accompagnée de son pere, & de ses plus proches parens. Elle n'oublia rien de tout ce qu'elle crût pouvoir relever sa beauté, persuadée que s'il pouvoit une fois la regarder & l'entendre parler, il étoit impossible qu'un feu si long-tems fomenté ne se rallumât plus fort que devant. Elle entra dans le Convent sur la fin de Vêpres, & le fit venir dans une Chapelle du Cloître. Lui qui ne savoit qui le demandoit,

s'en

s'en alla au plus rude choc où il se fût jamais trouvé. Elle le vit si pâle & si défait, qu'elle eut de la peine à le reconnoître; cependant comme il lui parut d'aussi bon air & aussi aimable qu'auparavant, l'amour la contraignit d'avancer les bras croyant l'embrasser : Mais elle fut si touchée du triste état où il lui parut, & cette idée lui causa une si grande foiblesse de cœur, qu'elle tomba évanouïe. Le bon Religieux qui n'étoit pas destitué de la charité fraternelle, la releva, & la fit asseoir sur un siege de la Chapelle. Quoi qu'il n'eût pas moins besoin de secours qu'elle, il fit néanmoins semblant d'ignorer sa passion, afermissant son cœur en l'amour de son Dieu contre l'occasion presente. Il y reussit si bien qu'il sembloit ignorer ce qu'il voyoit. Revenant de sa foiblesse, & tournant vers lui des yeux si beaux & si tristes, qu'ils auroient été capables d'amollir un rocher, elle lui dit tout ce qu'elle crut le plus propre à le retirer du lieu où il étoit. Il répondit à tout du mieux qu'il lui fut possible : Mais sentant enfin que son cœur commençoit à s'attendrir aux larmes de sa maîtresse, & voyant que l'amour dont il avoit si long-tems éprouvé la cruauté, avoit en main une fléche dorée toute préte à lui faire une playe nouvelle & mortelle, il s'enfuit de devant l'amour & sa maîtresse, ne pouvant rien faire de mieux. S'étant donc enfermé dans sa celule, & ne pouvant la laisser partir dans cette incertitude, il lui écrivit trois mots en Espagnol, qui m'ont paru si bons, que je n'ai pas voulu les traduire de

peur d'en diminuer la grace. *Voluete don venisti anima mi, que en las tristas vides es la mia.* La Belle voyant bien par-là qu'il n'y avoit rien à esperer, resolut de suivre son conseil & celui de ses amis, & s'en retourna chez elle, où elle mena une vie aussi mélancolique, que celle de son Amant étoit austere dans son Convent.

Vous voyez, Mesdames, de quelle maniere le Gentilhomme se vengea de sa rigoureuse maîtresse, qui ne pensant que l'éprouver le desespera en sorte que quand elle voulut revenir il n'en fut plus tems. Je suis fâchée, dit Nomerfide, qu'il n'ait quitté le froc pour l'épouser : Je croi que ç'auroit été un mariage parfait. En bonne foi, dit Simontault, je l'estime bien sage; car tous ceux qui ont bien pensé aux incommoditez du mariage, demeureront d'accord, que la vie austere du Convent n'en a guere davantage. Comme il étoit déja afoibli à force de jeûnes & d'abstinences, il craignoit de se charger d'un fardeau qu'il eût été contraint de traîner toute sa vie. Il me semble, dit Hircan, qu'elle faisoit tort à un homme si foible de le tenter par une proposition de mariage, puisque les plus vigoureux & les plus robustes ont de la peine à s'en bien tirer. Mais si elle lui avoit parlé d'amitié, sans autre obligation que volontaire, il n'y auroit point eu de cordon qui n'eût été rompu, ni de nœud qui ne se fût dénoué. Mais comme pour le tirer de Purgatoire elle lui ofroit l'Enfer, je soûtiens qu'il eut raison de refuser, &

de

de lui faire ſentir le chagrin qu'il avoit eu de ſon refus. Il y en a beaucoup, dit Emarſuitte, qui penſant faire mieux que les autres font ou pis, ou le rebours de ce qu'ils s'étoient promis. Ha vraiment, dit Guebron, vous me rapellez quoi que ce ne ſoit pas à propos, une femme qui faiſoit le contraire de ce qu'elle vouloit faire; ce qui fut cauſe d'un gros tumulte dans l'Egliſe de ſaint Jean de Lion. Je vous prie, dit Parlamente, de prendre ma place, & de nous en faire l'hiſtoire. Mon conte, repliqua Guebron, ne ſera ni ſi long, ni ſi triſte que celui de Parlamente.



LXV. NOUVELLE.

Simplicité d'une Vieille qui presenta une chandelle ardente à saint Jean de Lion, & qui voulut l'attacher contre le front d'un Soldat qui dormoit sur un tombeau. Ce qui en arriva.

IL y avoit une Chapelle fort obscure dans l'Eglise de saint Jean de Lion, & devant la Chapelle un tombeau fait de pierres à grands personnages representez au naturel, & autour il y a plusieurs hommes d'armes cou-

couchez. Un Soldat se promenant un jour dans l'Eglise, (c'étoit dans les grandes chaleurs de l'été,) il lui prit envie de dormir. Il jetta les yeux sur cette Chapelle, & la voyant sombre & fraiche, il alla au tombeau dormir comme les autres auprés desquels il se coucha. Au plus fort de son sommeil arriva une Vieille dévote. Aprés qu'elle eut fait ses dévotions, elle voulut attacher au tombeau une chandelle qu'elle avoit à la main, & se trouvant plus à portée de l'homme endormi que des autres, elle se mit en devoir de la lui mettre au front, croyant qu'il étoit de pierre; mais la cire ne pût tenir contre cette pierre. La bonne femme qui crut que le froid de l'image empéchoit la chandelle de tenir, lui mit le feu contre le front pour y attacher sa bougie : mais l'image qui n'étoit pas insensible, se mit à crier. La bonne femme eut peur, & comme si elle eût été hors du sens commença à crier miracle, miracle ! & cria si fort, que tous ceux qui étoient dans l'Eglise accoururent, les uns aux cloches, les autres au miracle. Elle les mena voir l'image qui s'étoit remuée, & en fit rire plusieurs: mais certains Prêtres ne se contentant pas d'en rire, resolurent de faire valoir ce tombeau, & d'en tirer de l'argent.

Prenez donc garde, Mesdames, à quels saints vous donnerez vos chandelles. C'est étrange, dit Hircan, que de quelque maniere que ce soit il faille que les femmes fassent toûjours mal. Est-ce mal fait, dit Nomerfide, de porter des chandelles aux tombeaux

beaux? Ouï, repartit Hircan, quand on brûle le front aux hommes; car ce n'est point un bien quand il en resulte un mal. La pauvre femme croyoit avoir fait un grand present à Dieu en lui donnant une petite chandelle. Dieu ne regarde pas, dit Oysille, à la valeur du present, mais au cœur qui le fait. Peut-être cette bonne femme avoit-elle plus d'amour pour Dieu, que ceux qui dônnoient de grandes torches; car comme dit l'Evangile elle donnoit de sa necessité. Je ne croi pourtant pas, dit Saffredant, que Dieu qui est la souveraine Sagesse, puisse agréer la folie des femmes. La simplicité lui plaît, il est vrai; mais l'Ecriture m'apprend qu'il méprise l'ignorant: Et s'il y est commandé d'être simples comme colombes; il y est enjoint aussi d'être prudens comme serpens. Pour moi, repartit Oysille, je ne tiens point pour ignorante celle qui porte devant Dieu son cierge ardent, comme faisant amende honorable, les genoux en terre, & la torche au poing, à son souverain Seigneur pour lui confesser son crime, & lui demander avec une foi vive sa grace & son salut. Plût à Dieu, dit Dagoucin, que tout le monde s'en aquittât aussi bien que vous; mais je croi que les pauvres ignorantes ne le font pas dans cette intention. Celles qui parlent le moins bien, repartit Oysille, sont souvent celles qui ont le sentiment le plus vif de l'amour & de la volonté de Dieu: Et par consequent il est de la prudence de ne juger que de soi-même. Il n'est pas surprenant, dit Emarsuitte en riant,

d'avoir fait peur à un valet qui dormoit, puisque des femmes aussi mediocres ont fait peur à de grands Princes sans leur mettre le feu au front. Je suis sûr, dit Dagoucin, que vous en savez quelque conte que vous voulez nous faire. Ainsi vous prendrez ma place s'il vous plaît. Ce conte ne sera pas long, dit Emarsuitte; mais si je pouvois vous le conter tel qu'il est arrivé, vous n'auriez pas envie de pleurer.



LXVI. NOUVELLE.

Agréable aventure du Roi & de la Reine de Navarre.

L'Année que Monsieur de Vendôme épousa la Pincesse de Navarre, le Roi & la Reine leur pere & mere aprés avoir été regalez à Vendôme, les accompagnerent en Guienne. Ils passerent chez un Gentilhomme

me où se trouverent plusieurs belles & jeunes Dames, où l'on dança si long-tems, que les nouveaux mariez étant las se retirerent dans leur chambre, & se jetterent sur le lit tout vétus, où ils s'endormirent les portes & les fenétres étant fermées, sans que personne demeurât avec eux. Au fort de leur sommeil ils entendirent ouvrir leur porte par dehors. Monsieur de Vendôme tira le rideau, & regarda qui ce pouvoit être, croyant que ce fût quelqu'un de ses amis qui vouloit le surprendre. Mais au lieu de cela il vit entrer une grande vieille servante, qui fut tout droit à leur lit: Et qui pour l'obscurité ne pouvoit pas les reconnoître. Les appercevant cependant fort proches l'un de l'autre, elle se mit à crier. O méchante & vilaine infame que tu es! il y a long-tems que je t'ai cru telle. Mais n'ayant point de preuves à produire, je n'ai osé le dire à Madame. A present que ton infamie est connue, je suis resolue de ne la pas cacher. Et toi, vilain Apostat qui as fait la honte à cette maison de mettre à mal cette pauvre garse, n'étoit la crainte de Dieu je t'assommerois de coups là où tu es. Sus debout, de par tous les Diables, debout. Il semble encore que tu n'en ayes point de honte. Monsieur de Vendôme & Madame la Princesse pour allonger la Comedie se cachoient le visage l'un contre l'autre, & rioient si fort qu'ils ne pouvoient parler. La servante voyant donc qu'ils ne remuoient point pour ses menaces, ni ne faisoient semblant

blant de ſe lever, s'approcha d'eux pour les tirer du lit par les bras ou par les jambes. Mais alors elle reconnut & aux viſages & aux habits, que ce n'étoit point ce qu'elle penſoit. Elle ne les eut pas plûtôt reconnus, qu'elle ſe jetta à leurs pieds les supliant de lui pardonner la faute qu'elle avoit faite de troubler leur repos. Monſieur de Vendôme voulant en ſavoir davantage, ſe leva d'abord, & pria la bonne vieille de lui dire pour qui elle les avoit pris: Ce qu'elle ne voulut pas faire: Mais enfin aprés lui avoir fait promettre avec ſerment de n'en jamais rien dire, elle lui dit, que la cauſe de ſon équivoque étoit une Demoiſelle de la maiſon, de laquelle un Protonotaire étoit amoureux, & qu'elle obſervoit depuis long-tems, parce qu'elle avoit du chagrin que ſa maîtreſſe ſe fiât à un homme qui lui faiſoit un pareil afront. Enſuite elle ſe retira, & laiſſa le Prince & la Princeſſe enfermez comme elle les avoit trouvez. Ils rirent long-tems de l'aventure: Et quoi qu'ils en ayent fait le conte, ils n'ont néanmoins jamais voulu nommer les perſonnes intéreſſées.

Voilà, Meſdames, comme la bonne vieille penſant faire une action d'équité, inſtruiſit les Princes étrangers de choſes dont les domeſtiques n'avoient jamais entendu parler. Je croi ſavoir, dit Parlamente, où l'aventure eſt arrivée, & qui eſt le Protonotaire. Il a déja gouverné des maiſons de Dames, & quand il ne peut pas gagner la bonne grace

de

de la maîtreſſe, il ne manque jamais une des Demoiſelles ; à cela prés il eſt honnête & homme de bien. Pourquoi dites-vous à cela prés, dit Hircan, puiſque c'eſt par cela même qu'il s'eſtime homme de probité ? Je voi bien, répondit Parlamente, que vous connoiſſez la maladie & le malade, & que s'il avoit beſoin d'apologie vous ne manqueriez pas d'être ſon Avocat. Cependant je ne voudrois pas confier une intrigue à un homme qui n'a pas ſû mener la ſienne, qui a été ſûe des ſervantes mêmes. Croyez-vous, dit Nomerfide, que les hommes s'embarraſſent qu'on le ſache, ou qu'on ne le ſache pas ? Pourvû qu'ils viennent à leur but c'eſt aſſez. Soyez perſuadée que quand perſonne n'en parleroit, ils le publieroient eux-mêmes. Il n'eſt pas beſoin, leur dit Hircan en colere, que les hommes diſent tout ce qu'ils ſavent. Peut-être, repliqua Nomerfide en rougiſſant, ne diroient-ils rien à leur avantage. A vous entendre parler, il ſemble, dit Simontault, que les hommes ſe faſſent un plaiſir d'entendre médire des femmes, & je ſuis perſuadé que vous me croyez de ce nombre-là. C'eſt pourquoi j'ai envie d'en dire du bien afin qu'on ne me regarde pas comme un médiſant. Je vous donne ma voix, dit Emarſuitte, & je vous prie de vous contraindre un peu, pour faire vôtre devoir à nôtre honneur. Il n'eſt pas nouveau, Meſdames, dit alors Simontault, d'entendre parler de vos vertus. Il me ſemble que quand il ſe preſente quelqu'une de vos belles actions, bien loin de devoir être

cachée, elle devroit être écrite en lettre d'or, pour servir d'exemple aux femmes, & pour donner aux hommes sujet d'admiration, de voir dans le sexe fragile ce que la fragilité refuse. C'est cela même qui me fait conter ce que j'ai entendu dire au Capitaine Roberval, & à plusieurs de sa Compagnie.



LXVII. NOUVELLE.

Amour & austerité extréme d'une femme en un païs étranger.

LE Roi ayant donné le commandement d'une petite Escadre à Roberval pour une expedition qu'il avoit resolu de faire dans l'Isle de Canada, ce Capitaine avoit dessein de s'habituer dans cette Isle en cas que l'air y fût bon, & d'y bâtir des Villes & des Châteaux. Chacun sait quels furent les commencement

de ce projet. Pour peupler le païs de Chrétiens, il y mena avec lui de toutes sortes d'artisans, parmi lesquels il y en eut un qui fut assez lâche pour trahir son maître, qui pensa être pris par les naturels du païs. Mais Dieu voulut que sa conspiration fut découverte : Ainsi elle ne fut pas d'un grand préjudice au Capitaine Roberval, qui fit prendre le traître, & vouloit le faire pendre comme il l'avoit merité. Il l'auroit fait sans la femme de ce malheureux, laquelle aprés avoir partagé les perils de la mer avec son mari, voulut suivre jusqu'au bout sa mauvaise fortune. Elle fit si bien par ses larmes & par ses suplications que Roberval soit pour les services qu'elle lui avoit rendu, ou par un motif de compassion, lui accorda ce qu'elle lui demandoit, qui étoit que son mari & elle seroient laissez dans une petite Isle qui n'étoit habitée que par des bêtes sauvages, avec permission d'emporter avec eux ce qui leur seroit necessaire. Les pauvres gens se trouvant seuls avec des bêtes feroces, n'eurent recours qu'à Dieu, qui avoit toûjours été le ferme espoir de cette pauvre femme. Comme elle n'avoit d'autre consolation qu'en son Dieu, elle emporta pour sa conservation, pour sa nourriture, & pour sa consolation le nouveau Testament qu'elle lisoit sans cesse. Au reste elle travailloit avec son mari à bâtir un petit logement. Lorsque les lions & autres bêtes feroces en approchoient pour les dévorer, le mari avec son arquebuse, & la femme avec des pierres, se défendoient si bien, que non seu-

feulement ni les bêtes, ni les oifeaux n'ofoient les approcher, mais même ils en tuoient fouvent qui étoient bonnes à manger. Ils fubfifterent long-tems de ces chairs & d'herbes aprés que leur pain fut fini. Toutefois à la longue le mari ne pût refifter à une fi mauvaife nourriture : d'ailleurs ils beuvoient des eaux d'une fi mauvaife qualité, qu'il devint fort enflé, & mourut en peu de tems, n'ayant ni fervice ni confolation que de fa femme, qui lui fervoit de Medecin & de Confeffeur ; de forte qu'il paffa avec joye de fon defert à la patrie celefte. La pauvre femme l'enterra dans une foffe qu'elle fit la plus profonde qu'il lui fut poffible. Cependant les bêtes en eurent incontinent le fentiment, & vinrent pour manger le cadavre, que la pauvre femme défendoit de fa maifonnette à coups d'arquebufe. Ainfi vivant comme les bêtes quant au corps, & comme les Anges quant à l'efprit, elle paffoit le tems en lectures, en contemplations, en prieres, & en oraifons, avec un efprit joyeux & content quoique le corps fût maigre & demi-mort. Mais celui qui n'abandonne jamais les fiens au befoin, & qui fait éclater fa puiffance quand tout eft defefperé, ne permit pas que la vertu dont il avoit doüé cette femme, fût ignorée dans le monde ; mais voulut l'y faire connoître pour fa gloire. Au bout de quelque tems un des vaiffeaux de la Flote de Roberval paffant devant cette Ifle, ceux qui étoient fur le tillac virent une femme qui les fit fouvenir de ceux qu'on avoit laiffé dans cette Ifle, & refolu-

rent d'aller voir de quelle maniere Dieu en avoit diſpoſé. La pauvre femme voyant approcher le vaiſſeau, ſe rendit au bord de la mer où ils la trouverent en arrivant. Aprés en avoir remercié Dieu elle les mena à ſa pauvre maiſonnette, & leur fit voir de quoi elle avoit vécu durant le triſte ſéjour qu'elle y avoit fait. Ils ne l'auroient jamais pû croire s'ils n'avoient pas ſû que Dieu peut nourrir ſes ſerviteurs dans un deſert comme aux plus grands feſtins du monde. La fidélité & la perſeverance de cette femme ayant été publiées, les Dames lui firent de grands honneurs, & lui donnerent volontiers leurs filles pour apprendre à lire & à écrire. Elle gagna le ſurplus de ſa vie à cette honnéte profeſſion, n'ayant d'autre deſir que d'exhorter chacun à aimer Dieu, & à ſe confier en lui, donnant pour exemple la grande miſericorde dont il avoit uſé envers elle.

Vous voyez à preſent, Meſdames, que je louë les vertus que Dieu a miſes en vous; vertus qui paroiſſent d'autant plus grandes, que le ſujet eſt plus infirme. Nous ne ſommes point fâchées, dit Oyſille, de ce que vous louëz en nous les graces de Nôtre-Seigneur: & à la verité c'eſt de lui que vient toute vertu: mais il faut paſſer condamnation que ni l'homme ni la femme ne contribuent point à l'ouvrage de Dieu. L'un & l'autre ont beau courir, & beau vouloir, ils ne font que planter, & c'eſt Dieu ſeul qui fait croître. Si vous avez bien lû l'Ecriture, dit Saffredant, vous ſavez que ſaint Paul dit, qu'Apollos a

plan-

planté, & qu'il a arrosé ; mais il ne parle point que les femmes ayent mis la main à l'ouvrage de Dieu. Vous faites, dit Parlamente, comme ces méchans hommes, qui prennent un passage de l'Ecriture pour eux, & laissent celui qui leur est contraire. Si vous avez lû saint Paul d'un bout à l'autre, vous trouverez qu'il se recommande aux Dames qui ont beaucoup travaillé avec lui à la propagation de l'Evangile. Quoi qu'il en soit, dit Longarine, cette femme est digne de grande loüange, tant à cause de l'amour qu'elle a eu pour son mari pour lequel elle a risqué sa vie, qu'en consideration de la confiance qu'elle a eu en Dieu, qui comme vous voyez ne la point abandonnée. Pour le premier, dit Emarsuitte, je croi qu'il n'y a point ici de femme qui n'en voulût faire autant pour sauver la vie à son mari. Et moi je croi, répondit Parlamente, qu'il y a des maris si bêtes, que celles qui en ont de pareils ne doivent point trouver étrange quand elles sont reduites à vivre avec des bêtes d'une autre espece, & qui n'ont rien de diférent que la figure. Emarsuitte ne pût s'empécher de repliquer comme prenant la chose pour son compte. Si les bêtes ne mordoient point, leur compagnie seroit plus agréable que celle des hommes qui sont emportez & insuportables. Mais je ne change point de sentiment, & je dis encore, que si mon mari étoit en pareil danger je ne l'abandonnerois point dût-il m'en coûter la vie. Prenez garde, dit Nomerfide, de l'aimer jusqu'à tel point, que

l'excez de vôtre amour ne trompe & vous & lui. Il y a un milieu par tout, & faute de ſe bien entendre l'amour ſe convertit ſouvent en haine. Il me ſemble, dit Simontault, que vous n'avez pas pouſſé la matiere ſi loin, ſans avoir envie de l'autoriſer par quelque exemple. C'eſt pourquoi ſi vous en ſavez quelqu'un, dites-le, je vous donne ma voix. Mon conte ſera donc court & gai ſelon ma coûtume, répondit Nomerfide.



LXVIII. NOUVELLE.

Une femme fait manger de la poudre de cantarides à son mari pour s'en faire aimer, & pensa le faire crever.

IL y avoit autrefois à Pau en Bearn un Apoticaire qui se nommoit Maître Etienne. Il avoit épousé une honnéte femme, bonne ménagere, & assez belle pour qu'il dût s'en contenter. Mais comme il goûtoit de diférentes drogues, il vouloit aussi goûter de di-

férentes femmes pour pouvoir mieux juger de toutes. Sa femme en avoit tant de chagrin, qu'elle perdoit toute patience ; car il ne la regardoit pas si ce n'est la semaine Sainte pour lui faire faire penitence. L'Apoticaire étant un jour dans sa boutique, & sa femme aux écoutes cachée derriere la porte, il vint une femme de la Ville commere de l'Apoticaire, & malade du même mal que celle qui étoit derriere la porte. Helas ! mon compere mon ami, dit-elle, à l'Apoticaire en soûpirant, je suis la femme du monde la plus malheureuse. J'aime mon mari comme moi-même. Je ne pense qu'à le servir & à lui obéïr : mais tout cela est peine perdue, & il aime plus que moi la femme de la Ville la plus méchante & la plus sale. Si vous savez quelque drogue qui puisse le faire changer de complexion, je vous prie, mon compere, de m'en donner. Si cela me réüssit, & que je sois bien traitée de mon mari, je vous assûre que je vous recompenserai de tout mon pouvoir. L'Apoticaire lui dit pour la consoler, qu'il savoit une poudre merveilleuse, & que si elle la faisoit prendre à son mari avec un boüillon ou une rotie comme de la poudre de Dun, il lui feroit la meilleure chere du monde. La pauvre femme voulant voir ce miracle, lui demanda ce que c'étoit, & si elle n'en pourroit point avoir ? Il lui dit qu'il n'y avoit qu'à prendre de la poudre de Cantarides dont il avoit bonne provision. Avant que de se quitter elle l'obligea de preparer cette poudre, & en prit autant qu'il lui en

en faloit. Elle l'en remercia depuis plusieurs fois ; car son mari qui étoit fort & vigoureux, & qui n'en prit pas trop, ne s'en trouva pas plus mal, & elle mieux.

La femme de l'Apoticaire qui avoit entendu toute la conversation, songea en elle-même qu'elle n'avoit pas moins besoin de cette recepte que sa commere. Elle apprit le lieu où son mari mettoit le reste de la poudre, resolue de s'en servir quand l'occasion s'en presenteroit. Elle n'eut pas long-tems à attendre. Son mari se sentant incommodé d'une froideur d'estomac, la pria de lui faire un bon boüillon. Elle lui dit qu'une rotie à la poudre de Dun lui feroit plus de bien. Il lui dit incontinent de lui en faire une, & de prendre dans la boutique de la cinamome & du sucre. Elle le fit, & n'oublia pas le reste de la poudre qu'il avoit donné à sa commere, sans garder ni poids, ni dose, ni mesure. Le mari mangea la rotie, & la trouva trés-bonne. Il s'apperçût bien-tôt de son éfet qu'il crut appaiser avec sa femme, mais il lui fut impossible ; car il sentoit un si grand feu qu'il ne savoit de quel côté se tourner. Il dit à sa femme qu'elle l'avoit empoisonné, & voulut savoir ce qu'elle avoit mis à la rotie. Elle ne lui déguisa point la verité, & lui avoüa qu'elle avoit autant de besoin de cette recepte que sa commere. Le pauvre Apoticaire soufroit de si grandes douleurs, qu'il ne pût faire autre chose que la battre d'injures. Il la chassa de sa presence, & fit prier l'Apoticaire de la Reine de Navarre de le venir voir ; ce qu'il fit, &

& lui donna les remedes qui pouvoient le guerir. Il l'eut remis sur pied en fort peu de tems, & le censura aigrement de faire prendre à autrui des drogues qu'il ne vouloit pas prendre pour lui, ajoûtant que sa femme avoit fait ce qu'elle devoit, attendu le desir qu'elle avoit de se faire aimer de lui. Il falut que le pauvre homme prît patience, & qu'il reconnût que Dieu l'avoit justement puni en l'exposant à la raillerie qu'il vouloit faire à autrui.

Il me semble, Mesdames, que l'amour de cette femme n'étoit pas moins indiscret qu'excessif. Appellez-vous aimer son mari, dit Hircan, de le faire soufrir pour le plaisir qu'elle en esperoit? Je croi, dit Longarine, qu'elle n'avoit intention que de regagner la bienveillance de son mari qu'elle croyoit avoir perdue. Il n'y a rien que les femmes ne fassent pour un tel bien. Cependant, dit Guebron, en matiere de boire & de manger, une femme ne doit rien donner à son mari pour quelque raison que ce puisse être, qu'elle ne sache tant par sa propre experience, que par celle de gens savans, qu'il ne peut lui en arriver aucun mal: mais il faut excuser l'ignorance. Celle-là est excusable; car la passion qui aveugle le plus c'est l'amour, & la personne la plus aveuglée c'est la femme, qui n'a pas la force de conduire sagement un grand fardeau. Guebron, répondit Oysille, vous sortez de vôtre bonne coûtume pour vous rendre au sentiment de vos confreres. Il y a pourtant des femmes qui ont soûtenu

patiemment l'amour & la jaloufie. Ouï, dit Hircan, & plaifamment; car les plus fages font celles qui prennent autant de plaifir à fe moquer, & à rire des actions de leurs maris, que les maris en ont de les tromper fecretement. Si vous voulez me donner le rang avant que Madame Oyfille finiffe la journée, je vous ferai un conte d'un mari & d'une femme que toute la compagnie connoît. Vous n'avez donc qu'à commencer, dit Nomerfide.

LXIX.



LXIX. NOUVELLE.

Un Italien se laissa duper par sa servante ; & fut surpris par sa femme blutant au lieu de la servante.

AU Château de Doz en Bigorre demeuroit un Ecuyer du Roi nommé Charles, Italien d'origine. Il avoit épousé une Demoiselle fort sage & vertueuse ; mais qui avoit vieilli aprés lui avoir donné plusieurs enfans. Lui aussi n'étoit pas jeune, & vivoit avec sa fem-

femme en bonne paix & amitié. Il eſt vrai qu'il parloit quelquefois à ſes ſervantes. La bonne femme ne faiſoit ſemblant de rien, mais elle les congedioit tout doucement, quand elle les connoiſſoit trop privées dans la maiſon. Elle en prit un jour une qui étoit ſage & bonne fille. Elle lui dit l'humeur de ſon mari & la ſienne, & l'avertit qu'ils chaſſoient une fille dés qu'ils connoiſſoient qu'elle n'étoit pas ſage. Cette ſervante ayant bonne envie de demeurer au ſervice de ſa maîtreſſe, & de s'en faire eſtimer, reſolut de ne point forligner de la vertu. Quoi que ſon maître lui tint ſouvent des diſcours contraires à la ſageſſe, elle ne voulut entendre à rien, & contoit tout à ſa maîtreſſe, qui rioit avec elle de la folie du mari. Un jour que la ſervante blutoit dans une chambre de derriere avec ſon ſurcot ſur la tête à la mode du païs. Ce ſurcot eſt fait comme un crémeau, mais il couvre tout le corps & les épaules par derriere. Son maître la trouvant en cet équipage la preſſa vivement. Elle qui eût autant aimé mourir que de faire ce qu'il vouloit, fit ſemblant de conſentir à ſon deſir, & le pria de lui permettre d'aller voir premierement ſi ſa maîtreſſe n'étoit point occupée à quelque choſe, afin de n'être pas ſurpris ; ce qu'il lui permit bien volontiers. Elle le pria de mettre ſon ſurcot, & de bluter pendant ſon abſence, afin que ſa maîtreſſe entendît toûjours le bruit du bluteau. Il le fit avec joye dans l'eſperance d'avoir ce qu'il demandoit. La ſervante qui aimoit à rire, courut à ſa maîtreſſe,

treſſe, & lui dit : venez voir vôtre mari auquel j'ai appris à bluter pour me défaire de lui. La femme fit diligence pour aller voir cette nouvelle ſervante, & trouva ſon mari le ſurcot en tête, & le bluteau à la main. Elle ſe mit ſi fort à rire en claquant des mains, qu'à peine pût-elle lui dire, Gouyatte, combien veux-tu gagner par mois ? Le mari reconnoiſſant ſa femme à la voix, & voyant qu'il étoit dupé, jetta le ſurcot & le bluteau, & courut à la ſervante qu'il appella mille fois méchante. Si ſa femme ne ſe fût miſe entredeux il l'eût payée de ſa courtoiſie : cependant l'orage s'apaiſa au contentement des parties qui vécurent depuis paiſiblement enſemble.

Que dites-vous de cette femme, Meſdames ? N'étoit-elle pas ſage de ſe faire un divertiſſement du divertiſſement de ſon mari ? Ce n'eſt pas un divertiſſement pour le mari, dit Saffredant, d'avoir manqué ſon coup. Je croi, dit Emarſuitte, qu'il eut plus de plaiſir de rire avec ſa femme, que d'aller ſe tuer avec ſa ſervante à l'âge où il étoit. Il me fâcheroit fort, dit Simontault, qu'on me trouvât avec ce beau cremeau. J'ai entendu dire, dit Parlamente, qu'il n'a pas tenu à vôtre femme, qu'elle ne vous ait trouvé à peu prés dans le même équipage, quelque fin que vous ſoyez ; & depuis ce tems-là, dit-on, elle n'a jamais eu de repos. Contentez-vous des aventures de vôtre maiſon, répondit Simontault, ſans venir chercher les miennes. Ma femme n'a aucun ſujet de ſe plaindre de moi : mais quand

quand je ferois tel que vous dites, elle ne s'en appercevroit pas parce que rien ne lui manque. Les femmes d'honneur, dit Longarine, n'ont besoin de rien que de l'amour de leurs maris, qui sont les seuls qui puissent les contenter. Mais celles qui cherchent un plaisir brutal, ne le trouveront jamais où l'honnêteté commande. Appellez-vous plaisir brutal quand une femme veut avoir de son mari ce qui lui appartient. Je soûtiens, répondit Longarine, qu'une femme chaste qui aime veritablement, est plus contente d'être parfaitement aimée, que de tous les plaisirs sensuels que la chair peut desirer. Je suis de vôtre sentiment, dit Dagoucin, mais ces Seigneurs ici ne le veulent entendre ni confesser. Je croi que si l'amour reciproque ne contente pas une femme, un mari seul ne la contentera pas non plus; car si elle ne vit suivant l'honnéte amour des femmes, il faut qu'elle soit outrée de l'insatiable cupidité des bêtes. Vraiment, reprit Oysille, vous me faites souvenir d'une Dame belle & bien mariée, qui faute de se contenter de cette honnéte amitié, devint plus charnelle que les pourceaux, & plus cruelle que les lions. Je vous prie, Madame, de finir cette journée par nous conter cette histoire. Je ne le puis pour deux raisons, répondit Oysille; la premiere c'est qu'elle est longue, & l'autre qu'elle n'est pas de nôtre tems; cependant elle a été écrite par un Auteur digne de foi; & nous avons juré de ne rien dire ici qui ait été écrit. Il est vrai, repliqua Parlamente, mais comme je croi savoir

voir quel eſt ce conte, je dois vous dire qu'il a été écrit en ſi vieux langage, que je croi qu'il n'y a que nous deux ici qui en ayons entendu parler. C'eſt pourquoi il paſſera pour nouveau. Alors toute la compagnie la pria de le dire ſans s'embarraſſer de la longueur, parce qu'ils avoient encore une bonne heure avant que d'aller à Vépres. Oyſille donc ſe rendit à leur priere, & commença comme vous allez voir.



LXX. NOUVELLE.

L'horrible impudicité d'une Ducheſſe fut la cauſe de ſa mort, & de celle de deux perſonnes qui s'aimoient parfaitement.

IL y avoit dans le Duché de Bourgogne un Duc tres-honnéte homme, & fort bien fait de ſa perſonne. Il avoit épouſé une femme de la beauté de laquelle il étoit ſi content, qu'il ne ſongeoit qu'à lui plaire, à quoi elle faiſoit ſemblant de répondre tres-bien.

Ce Duc avoit chez lui un jeune Gentilhomme si accompli en tout ce qu'on peut souhaiter en un homme, qu'il étoit aimé de tout le monde, & principalement du Duc, auprés duquel il avoit été élevé dés l'enfance. Comme il connoissoit en lui tant de perfections, il l'aimoit autant qu'on peut aimer, & lui confioit toutes les afaires où son âge lui permettoit d'entrer. La Duchesse qui n'étoit pas une femme de vertu, n'étant pas contente de l'amour que son mari avoit pour elle, & du bon traitement qu'elle en recevoit, regardoit souvent ce Gentilhomme, & le trouvoit si fort à son gré, qu'elle l'aimoit outre mesure. Elle tâchoit à tout moment de le lui faire connoître, tant par des œillades langoureuses & tendres, que par des soûpirs & des airs passionnez. Mais le Gentilhomme qui n'avoit jamais étudié que la vertu, ne connoissoit point de vice en une Dame qui avoit si peu de sujet d'en avoir: de sorte que les œillades, les soûpirs, & les airs passionnez de cette pauvre folle ne lui produisoient qu'un cruel desespoir. Elle porta l'extravagance si loin, qu'oubliant un jour qu'elle étoit femme qui devoit être priée sans devoir rien accorder, & Princesse qui devoit être servie, & obligée de dédaigner de pareils serviteurs, elle resolut de faire le personnage d'un homme transporté, & de se décharger d'un fardeau qui lui étoit insuportable. Le Duc allant donc au Conseil où le Gentilhomme n'entroit point parce qu'il étoit trop jeune, elle lui fit signe de venir à elle;

ce

ce qu'il fit croyant qu'elle avoit quelque chose à lui ordonner. S'apuyant donc sur son bras comme une femme lasse de trop de repos, elle le mena promener dans une galerie, où elle lui dit: Je suis surprise qu'étant comme vous êtes jeune, bien fait, & plein d'agrémens, vous ayez pû jusqu'ici pratiquer tant de belles Dames sans en aimer aucune: Et en le regardant du meilleur œil qu'elle pouvoit, elle en demeura là, pour lui donner lieu de parler. Madame, répondit-il, si je meritois que vôtre Grandeur pût s'abaisser jusqu'à moi, vous auriez plus de sujet d'être surprise, de voir un aussi petit homme que moi vous ofrir ses services pour être ou refusé ou moqué. Sur cette sage réponse la Duchesse l'aima plus qu'auparavant, & lui jura qu'il n'y avoit Dame à la Cour qui ne fût trop heureuse d'avoir un Amant de son merite: Qu'il pouvoit essayer, & qu'elle l'assûroit qu'il y réüssiroit sans peine.

Le Gentilhomme avoit toûjours les yeux baissez, n'osant regarder la contenance de la Duchesse, assez ardente pour échaufer un glaçon. Dans le tems qu'il se mettoit en devoir de s'excuser, le Duc manda à la Duchesse de venir au Conseil pour une afaire à laquelle elle avoit intérêt. Elle y alla avec beaucoup de regret: Pour le Gentilhomme il fit semblant de n'avoir pas compris ce qu'elle lui avoit dit. Elle en eut tant de trouble & de chagrin, qu'elle ne savoit à qui s'en prendre sinon à la sotte crainte dont elle croyoit le jeune homme trop plein. Voyant

donc qu'il n'entendoit pas son langage, elle resolut peu de jours aprés de passer par dessus & la crainte, & la honte, & de lui déclarer sans envelope & sans détour la passion qu'elle avoit pour lui, persuadée qu'une beauté comme la sienne ne pouvoit manquer d'être bien reçue. Elle auroit neanmoins bien souhaité d'avoir l'honneur d'être priée ; mais aprés tout elle préfera le plaisir à l'honneur. Aprés avoir tenté plusieurs fois le même moyen qu'elle avoit déja essayé, & toûjours eu une réponse aussi peu favorable que la premiere, elle le tira un jour par la manche, & lui dit qu'elle vouloit lui parler d'une afaire importante. Le Gentilhomme avec le respect & l'humilité qu'il lui devoit l'alla trouver à une fenétre reculée où elle s'étoit retirée. Quand elle vit qu'on ne pouvoit la voir de sa chambre, elle le remit sur le premier discours avec une voix tremblante qui marquoit également du desir & de la crainte Elle lui fit des reproches de ce qu'il n'avoit encore fait choix d'aucune Dame, & l'assûra qu'en quelque lieu qu'il se fixât, elle n'épargneroit rien pour le faire reüssir. Le Gentilhomme non moins étonné que chagrin d'un pareil discours, lui répondit. J'ai le cœur si bon, Madame, que si j'étois une fois refusé, je n'aurois jamais de joye; & je connois si bien mon peu de merite, que je suis persuadé qu'il n'y a point de Dame à la Cour qui voulût de mes services. La Duchesse rougit à ces mots, & croyant que son cœur ne tenoit plus à rien, lui jura qu'il n'avoit qu'à vouloir, & qu'elle pouvoit

lui

lui répondre qu'elle savoit la plus belle Dame de la Cour qui le recevroit avec une joye extréme, & lui donneroit un contentement parfait. Je ne croi pas, Madame, repliqua-t-il, qu'il y ait de femme assez malheureuse & assez aveugle pour m'avoir trouvé à son gré. La Duchesse voyant qu'il ne le vouloit point entendre, lui entrouvrit le voile de sa passion; & comme la vertu du Gentilhomme lui donnoit sujet de crainte, elle lui parla par interrogation, & lui dit. Si la Fortune vous avoit favorisé jusques au point que ce fût moi qui eusse tant de bonne volonté pour vous, que diriez-vous? Le Gentilhomme qui s'imaginoit songer à l'ouïe d'un tel discours, lui dit un genou en terre. Quand Dieu me fera la grace, Madame, d'avoir la bienveillance du Duc mon maître & la vôtre, je me croirai l'homme du monde le plus heureux. C'est l'unique recompense que je demande pour mes fidéles services, étant obligé comme je le suis plus que personne de sacrifier ma vie pour vous deux. Je suis persuadé, Madame, que l'amour que vous avez pour Monseigneur vôtre Epoux est si pur & si grand, que, je ne dis pas moi qui ne suis qu'un ver de terre, mais même le plus grand Prince & l'homme du monde le plus accompli, ne sauroit alterer l'union qui est entre mon maître & vous. Pour moi comme il m'a nourri dés mon enfance, & qu'il m'a fait ce que je suis, je ne voudrois pas pour ma vie avoir d'autre pensée que celle que doit avoir un fi-

déle serviteur, ni pour sa femme, ni pour sa sœur, ni pour sa mere. La Duchesse ne le laissa pas aller plus loin; & voyant qu'elle étoit en danger d'essuyer un honteux refus, elle l'interrompit incontinent, & lui dit: Méchant & orgueilleux fou! qui est-ce qui vous demande cela? Parce que vous avez bonne mine, vous vous imaginez que les mouches mêmes sont amoureuses de vous: mais si vous étiez assez présomptueux pour vous adresser à moi, je vous ferois bien connoître que je n'aime & ne veux aimer que mon mari. Je ne vous ai parlé comme j'ai fait que pour me divertir, pour savoir de vos nouvelles, & me moquer de vous comme je fais des amoureux ridicules. Je l'ai cru, & le croi comme vous le dites, Madame, répondit le Gentilhomme. Alors sans vouloir écouter davantage elle s'en retourna brusquement dans sa chambre. Comme elle vit que les Dames la suivoient, elle entra dans son cabinet, où elle fit des doleances & des regrets qui ne se peuvent raconter. D'un côté l'amour où elle avoit échoüé, lui donnoit une tristesse mortelle; & de l'autre le dépit tant contre elle-même d'avoir commencé un si impertinent dialogue, que contre le Gentilhomme d'avoir répondu si sagement, la jettoit dans une si grande furie, que tantôt elle vouloit se tuer, un moment aprés elle vouloit vivre pour se venger de celui qu'elle regardoit comme le plus cruel de ses ennemis. Aprés avoir long-tems pleuré, elle feignit d'être malade pour n'aller point au

soupé

ſoupé du Duc, où le Gentilhomme ſervoit d'ordinaire. Le Duc qui aimoit ſa femme plus que lui-même ne manqua pas de l'aller voir. Pour parvenir plus aiſément à la fin qu'elle ſe propoſoit, elle lui dit, qu'elle croyoit être groſſe, & que ſa groſſeſſe lui avoit jetté un rheume ſur les yeux qui lui faiſoit bien de la peine. La Ducheſſe fut au lit deux ou trois heures, ſi triſte & ſi mélancolique, que le Duc croyant qu'il y avoit autre choſe que la groſſeſſe, reſolut de coucher cette nuit-là avec elle. Mais voyant que quelques careſſes qu'il pût lui faire cela ne l'empéchoit pas de ſoûpirer continuellement, il lui dit: Vous ſavez, mon cœur, que je vous aime comme ma propre vie, & que ſi vous mourez il ne m'eſt pas poſſible de ſurvivre. Si donc ma ſanté vous eſt chere, dites-moi je vous prie, ce qui vous fait ainſi ſoûpirer; Car je ne puis croire que la groſſeſſe ſeule puiſſe produire cet éfet. La Ducheſſe voyant ſon Epoux dans les diſpoſitions où elle pouvoit le ſouhaiter, crut qu'il faloit en profiter pour ſe venger. Helas, Monſieur! lui dit-elle, les larmes aux yeux en l'embraſſant, mon plus grand mal eſt de vous voir la dupe de ceux qui ſont ſi obligez de conſerver vôtre bien & vôtre honneur. Cela donna une merveilleuſe envie au Duc de ſavoir pourquoi elle diſoit cela & la pria de lui parler franchement & ſans crainte ſans lui déguiſer rien. Je ne m'étonnerai jamais, dit elle enfin aprés pluſieurs refus, ſi les étrangers font la guerre aux Princes, puiſque ceux qui leur ont le

plus d'obligation ont la hardiesse d'entreprendre de leur en faire une si cruelle, que la perte des biens n'est rien en comparaison. Je dis ceci, Monsieur, par rapport à un tel Gentilhomme, nommant son ennemi, que vous avez nourri, élevé, traité plus en parent & en fils, qu'en domestique, & qui pour reconnoissance a eu l'impudence & la lâcheté d'attenter à l'honneur de vôtre femme, d'où dépend celui de vôtre maison & de vos enfans. Quoi qu'il ait travaillé longtems à m'insinuer des choses qui ne me laissoient pas douter de sa noire malice; cependant mon cœur qui n'est que pour vous, & qui ne songe qu'en vous n'y pouvoit rien comprendre; Mais à la fin il s'est expliqué; & je lui ai répondu ce que mon état & mon honneur m'obligeoient de lui répondre. Cependant je le hais de maniere que je ne puis le regarder. C'est ce qui m'a fait demeurer dans ma chambre, & perdre l'honneur de vôtre compagnie. Je vous suplie, Monsieur, de ne point tenir une telle peste auprés de vous: Car aprés un tel crime, la crainte que vous n'en fussiez averti pourroit bien lui faire entreprendre quelque chose de pis. Voilà, Monsieur, la cause de ma douleur, qui me paroît trés-juste, & trés-digne que vous y mettiez ordre sans retardement. Le Duc qui d'un côté aimoit sa femme, & qui se sentoit fort outragé, & qui d'un autre côté aimoit aussi le Gentilhomme dont il avoit souvent éprouvé la fidélité, avoit de la peine à croire que ce mensonge fût une verité. Ne sachant donc que faire,

il s'en alla dans sa chambre rempli de colere, & fit dire au Gentilhomme qu'il n'eût plus à se trouver devant lui, mais qu'il se retirât chez lui pour quelque tems. Le Gentilhomme ignorant la cause d'un ordre si pressant & si peu attendu, en fut d'autant plus touché, qu'il croyoit avoir merité un traitement tout contraire. Comme il étoit bien assûré de son cœur & de ses actions, il fit parler au Duc par un de ses camarades, qui lui rendit en même tems une lettre par laquelle il le suplioit tres-humblement, que si par un mauvais rapport il avoit le malheur d'être éloigné de sa presence, il eût la bonté de suspendre son jugement jusques à ce qu'il l'eût instruit de la verité ; & qu'il osoit esperer qu'il trouveroit alors qu'il n'avoit été ofensé en rien. Cette lettre appaisa un peu le Duc, qui le fit venir secretement dans sa chambre, & lui dit avec beaucoup de serieux.

Je n'aurois jamais cru qu'aprés vous avoir fait nourrir comme mon enfant, j'eusse eu sujet de me repentir de vous avoir tant avancé, puisque vous avez voulu me faire un outrage qui m'auroit été plus sensible que la perte de ma vie & de mes biens ; c'est d'attenter à l'honneur de celle qui est la moitié de moi-même, & couvrir ma maison d'une infamie éternelle. Vous pouvez croire que cette injure me tient si fort au cœur, que si j'étois bien assûré que le fait fût veritable, vous seriez déja au fond de l'eau, pour vous punir secretement de l'afront que vous avez voulu me faire de même. Le Gentilhomme ne fut

point

point ſurpris de ce diſcours : s'aſſûrant au contraire ſur ſon innocence il parla avec fermeté, & le ſuplia d'avoir la bonté de lui dire qui étoit ſon accuſateur, l'accuſation étant de la nature de celles qui ſe diſcutent mieux avec la lance qu'avec la langue. Vôtre accuſateur, répondit le Duc, n'a pour toutes armes que ſa chaſteté. C'eſt ma femme, & non autre qui me l'a dit, me priant de la venger de vous. Le pauvre Gentilhomme ſurpris de la prodigieuſe malice de la Ducheſſe, ne voulut cependant pas l'accuſer,& ſe contenta de répondre. Madame peut dire ce qu'il lui plaît. Vous la connoiſſez, Monſieur, mieux que moi, & vous ſavez ſi je l'ai vue ailleurs qu'en vôtre compagnie, ſinon une ſeule fois qu'elle me fit l'honneur de me parler bien peu. Vous avez le jugement auſſi bon que Prince de la Chrétienté. Ainſi, Monſieur, je vous ſuplie de conſiderer ſi vous avez jamais vû en moi quelque choſe qui ait pû vous cauſer du ſoupçon. C'eſt un feu qu'il eſt impoſſible de couvrir long-tems de maniere, que ceux qui ſont malades de la même maladie n'en connoiſſent quelque choſe. Je vous demande par grace, Monſieur, de croire deux choſes de moi : l'une que je vous ſuis ſi fidéle, que quand Madame vôtre Epouſe ſeroit la plus belle femme du monde, l'amour ne ſeroit pas capable de me faire rien faire contre mon honneur & mon devoir: l'autre que quand elle ne ſeroit point vôtre Epouſe, c'eſt la femme que j'aye jamais vue dont je ſerois le moins amoureux: & il y en a aſſez d'autres pour leſquelles je me ſens du penchant. A

ces

ces paroles le Duc commença un peu à s'adoucir. Auſſi ne l'ai-je pas cru, lui dit-il: Ainſi vous n'avez qu'à faire comme à l'ordinaire, vous aſſûrant que ſi je connois que la verité ſoit de vôtre côté, je vous aimerai plus que je n'ai jamais fait : Mais s'il me paroît du contraire, vôtre vie eſt en ma puiſſance. Le Gentilhomme le remercia, & ſe ſoûmit à la plus rigoureuſe peine qu'il pourroit inventer en cas qu'il ſe trouvât coupable.

La Ducheſſe voyant le Gentilhomme ſervir comme à l'ordinaire, ne pût le ſoufrir patiemment, & dit à ſon mari. Qu'il vous ſeroit bien dû, Monſieur, ſi vous étiez empoiſonné, puiſque vous avez plus de confiance en vos mortels ennemis, qu'en vos amis les plus intimes. Ne vous inquietez point, mamie, répondit le Duc. S'il me paroît que ce que vous m'avez dit ſoit veritable, je vous aſſûre qu'il n'a pas pour vingt-quatre heures de vie : Mais comme il m'a proteſté du contraire avec ſerment, & que d'ailleurs je ne me ſuis jamais apperçû de rien, je ne puis le croire ſans de bonnes preuves. En bonne foi, Monſieur, repliqua-t'elle, vôtre bonté le rend encore plus condamnable. Quelle plus grande preuve voulez-vous que de voir qu'un homme comme lui paſſe pour indiférent? Soyez perſuadé, Monſieur, que ſans la vaine & préſomptueuſe penſée dont il s'eſt flaté de me ſervir, il ne ſeroit pas à ces heures à faire une maîtreſſe. Jamais jeune homme ne fut ſi ſolitaire que lui en bonne compagnie ; & la raiſon de cela eſt qu'il a le cœur ſi haut, que

sa vaine esperance lui tient lieu de tout. Si vous croyez qu'il ne vous cache rien, faites le jurer je vous prie sur ses amours. S'il vous dit qu'il en aime une autre, à la bonne heure, croyez-le, je le veux bien, sinon soyez persuadé que je dis vrai. Le Duc goûta fort les raisons de sa femme, & menant le Gentilhomme à la campagne, lui dit: Ma femme continue toûjours à me parler de vous sur le même ton, & m'allegue une raison qui me donne des soupçons contre vous. On s'étonne pour vous parler net, qu'étant jeune & galant homme comme vous étes, on n'ait jamais sû que vous ayez aimé; & cela même me fait craindre que vous n'ayez les sentimens qu'elle dit; & que cette esperance ne vous fasse tant de plaisir, que vous ne puissiez penser à d'autre femme. Je vous prie donc comme ami, & vous ordonne comme maître, de me dire au vrai si vous aimez. Le pauvre Gentilhomme qui auroit bien voulu cacher son amour avec le même soin qu'il vouloit conserver sa vie, voiant l'extréme jalousie de son maître fut contraint de lui jurer qu'il aimoit une fille si belle, que la beauté de la Duchesse & de toutes les femmes de sa suite étoit mediocre en comparaison, pour ne pas dire laideur & diformité; le supliant au reste de n'exiger jamais de lui qu'il la nommât, parce qu'ils étoient convenus que le premier qui nommeroit romproit toutes leurs liaisons. Le Duc promit de ne jamais le presser là-dessus, & fut si satisfait de lui, qu'il lui fit meilleure mine qu'il n'avoit encore fait. La Duchesse s'en apper-

apperçût, & fit une nouvelle batterie d'artifices pour en ſavoir la raiſon. Le Duc ne lui en fit point un ſecret. A ſa vengeance ſe joignit une jalouſie ſi outrée, qu'elle ſuplia le Duc de commander au Gentilhomme de lui nommer ſa maîtreſſe, l'aſſûrant que c'étoit un menſonge, & le moyen le plus certain pour ſavoir ſi ce qu'il diſoit étoit vrai: mais que s'il refuſoit de dire le nom de celle qu'il trouvoit ſi belle, ſon Epoux étoit le Prince du monde le plus credule d'ajoûter foi à une choſe ſi vague. Le pauvre Prince que ſa femme menoit comme elle vouloit, alla ſe promener ſeul avec le Gentilhomme, & lui dit, qu'il étoit encore dans un plus grand embarras que jamais, craignant que ce qu'il lui avoit dit ne fût une excuſe pour l'empécher de déméler la verité; ce qui l'inquietoit plus qu'auparavant. C'eſt pourquoi il le pria le plus fortement qu'il pût de lui dire le nom de celle qu'il aimoit ſi fort. Le pauvre Gentilhomme le pria de ne le point contraindre de manquer à la parole qu'il avoit donnée à une perſonne qu'il aimoit comme ſoi-même, & qu'il avoit inviolablement gardée juſqu'à lors: Que ce ſeroit vouloir lui faire perdre en un jour ce qu'il conſervoit depuis plus de ſept ans, & qu'il aimeroit mieux mourir que de faire ce tort à une perſonne qui lui étoit ſi fidéle. Le Duc voyant qu'il ne vouloit pas dire le nom de cette Belle, entra dans une ſi violente jalouſie, qu'il lui dit d'un air furibond. Choiſiſſez de deux choſes l'une, où de me dire le nom de celle que vous aimez

plus

plus que toutes les autres, où de sortir des terres de ma dépendance, à condition que si l'on vous y trouve aprés huit jours, je vous ferai mourir d'une mort cruelle.

Si jamais fidéle serviteur fut saisi d'une vive douleur ce fut le pauvre Gentilhomme, qui pouvoit bien dire, *angustiæ sunt mihi undique.* En éfet il voyoit d'un côté, que disant la verité il perdoit sa maîtresse, si elle venoit à savoir qu'il lui eût manqué de parole par sa faute, & il consideroit de l'autre que ne la disant pas, il étoit exilé du païs où elle faisoit sa demeure, & ne pourroit plus la voir. Se trouvant ainsi pressé de toutes parts, il lui vint une sueur froide, comme si la tristesse l'eût porté sur le bord du tombeau. Le Duc remarquant son embarras crut qu'il n'aimoit que la Duchesse, & que son trouble venoit de ce qu'il ne pouvoit en nommer d'autre. Dans cette prévention il lui dit assez rudement. Si vous m'aviez dit la verité vous auriez moins de peine à faire ce que je souhaite de vous: Mais je croi que vôtre crime fait vôtre embarras. Le Gentilhomme piqué de ces paroles, & poussé par l'amour qu'il avoit pour lui, resolut de lui dire la verité, persuadé que son maître étoit si honnéte homme, qu'il garderoit inviolablement son secret. Il se mit donc à genoux, & lui dit les mains jointes. Les obligations que je vous ai, Monsieur, & l'amour que j'ai pour vous, me forcent plus que la peur que j'ai de la mort. Vous étes à mon égard dans une prévention si fausse, que

que pour vous tirer d'embarras, je suis resolu de vous dire ce que tous les tourmens ne sauroient arracher de moi. Toute la grace que je vous demande, Monsieur, est de me jurer en foi de Prince & de Chrétien, de ne jamais reveler le secret que vous me contraignez de vous dire. Le Duc lui fit tous les sermens dont il pût s'aviser, de ne jamais dire son secret à personne, ni par parole, ni par éfet, ni par signes. Le Gentilhomme comptant sur la vertu & sur la bonne foi d'un Prince qu'il connoissoit, mit la premiere main à son malheur en lui disant.

Il y a sept ans passez, Monseigneur, qu'ayant connu vôtre niece veuve & sans parti, j'ai tâché d'aquerir sa bienveillance. Comme je n'étois pas de naissance à l'épouser, je me contentois d'en être reçû comme amant; ce que j'ai été aussi. Nôtre commerce a été conduit jusqu'ici avec tant de prudence, que personne n'en a eu connoissance, si ce n'est vous, Monseigneur, entre les mains de qui je mets ma vie & mon honneur, vous supliant de garder le secret, & de n'avoir pas moins d'estime pour Madame vôtre niece; ne croyant pas qu'il y ait sous le ciel rien de plus parfait & de plus chaste. Le Duc fut ravi d'une telle déclaration; car connoissant la beauté extraordinaire de sa niece, il ne douta point qu'elle ne fût plus capable de plaire que sa femme. Mais ne concevant pas qu'un tel mistere pût se conduire sans moyens, il le pria de lui dire comment il faisoit pour la voir. Le Gentilhomme lui dit, que la chambre de

ſa maîtreſſe avoit une ſortie ſur le jardin, & que le jour qu'il devoit y aller on laiſſoit une petite porte ouverte, par où il entroit à pied, & avançoit juſques à ce qu'il entendît japer un petit chien que la Dame laiſſoit aller par le jardin aprés que toutes ſes femmes étoient retirées ; qu'alors il alloit la trouver, & l'entretenoit toute la nuit, lui marquant au départ le jour qu'il devoit y retourner ; à quoi il n'avoit encore jamais manqué que pour de grandes & importantes raiſons. Le Duc qui étoit l'homme du monde le plus curieux, & qui en ſon tems avoit été fort galant, le pria, tant pouréclaircir ſes ſoupçons, que pour avoir le plaiſir d'entendre conter une aventure ſi ſinguliere, de le mener avec lui la premiere fois qu'il y iroit non comme maître, mais comme compagnon. Le Gentilhomme ayant été ſi loin, ſe fit honneur de la neceſſité, & lui accorda ce qu'il ſouhaitoit. Le Duc en fut auſſi aiſe que s'il eût gagné un Royaume, & feignant d'aller ſe repoſer dans ſa garderobe, fit venir deux chevaux un pour lui, & l'autre pour le Gentilhomme, & marcherent toute la nuit pour ſe rendre chez la niece, laiſſant leurs chevaux à l'entrée du parc. Le Gentilhomme fit entrer le Duc par la petite porte, le priant de ſe tenir derriere un gros noyer, d'où il pourroit voir s'il diſoit vrai ou non. Ils ne demeurerent pas long-tems au jardin que le petit chien commença à japer, & le Gentilhomme à marcher du côté de la Tour, où la Belle ne manqua pas de venir au devant de lui. Elle le ſalua en l'embraſſant, & lui

dit

dit, qu'il lui sembloit qu'il y avoit mille ans qu'elle ne l'avoit vû. Ensuite ils entrerent dans la chambre qu'ils laisserent ouverte. Le Duc entra sans bruit aprés eux, car il n'y avoit aucune lumiere. Aprés qu'il eut entendu toute la conversation de leur chaste amitié, il se tint plus satisfait, & n'eut pas le tems de s'ennuyer; car le Gentilhomme dit à la Dame, qu'il étoit obligé de s'en retourner plûtôt qu'à l'ordinaire, parce que le Duc alloit à la chasse à quatre heures, & qu'il n'oseroit manquer de s'y trouver. La Dame qui préferoit l'honneur au plaisir ne se mit point en devoir de l'empécher de faire son devoir; car ce qu'elle estimoit le plus de leur honnéte amitié, c'étoit qu'elle étoit un secret pour tout le monde. Le Gentilhomme partit donc à une heure aprés minuit. Le Duc sortit le premier. Tous deux remonterent à cheval, & s'en retournerent comme ils étoient venus. Le Duc juroit incessamment en chemin au Gentilhomme qu'il aimeroit mieux mourir, que de reveler jamais son secret, & prit tant de confiance en lui & l'aima si fort, qu'il n'y avoit personne à la Cour qui fût en plus grande faveur que lui. La Duchesse en étoit enragée. Le Duc lui défendit de ne plus lui en parler, disant qu'il en savoit la verité, & qu'il étoit content parce que la Dame qu'il aimoit étoit plus belle qu'elle. La Duchesse fut si touchée de ces paroles, qu'elle en prit une maladie pire que la sienne. Le Duc l'alla voir pour la consoler, mais il n'y avoit pas moyen à moins qu'il ne lui dît qui étoit cette Belle si

fort aimée. Elle l'importuna & le pressa tant, qu'il sortit de la chambre, lui disant. Si vous me parlez plus de ces choses nous nous separerons. Cela la rendit encore plus malade, & elle feignit de sentir remuer son enfant ; de quoi le Duc fut si joyeux qu'il alla coucher avec elle. Quand elle le vit dans le fort de sa passion pour elle, elle se tourna de l'autre côté, & lui dit. Puisque vous n'aimez ni femme ni enfans, je vous suplie, Monsieur, de nous laisser mourir tous deux. A ces mots elle répandit tant de larmes, & poussa tant de soûpirs & tant de cris, que le Duc eut grand peur qu'elle ne se blessât. Il la prit entre ses bras, & la pria de lui dire ce qu'elle vouloit, lui protestant qu'il n'avoit rien qui ne fût à elle. Ha ! Monsieur, répondit-elle en pleurant, quelle esperance puis-je avoir que vous fissiez pour moi une chose si dificile, puisque vous ne voulez pas faire la plus facile & la plus raisonnable du monde, qui est de me dire le nom de la maîtresse du plus méchant serviteur que vous ayez jamais eu ? Je croyois que vous & moi ne fussions qu'un cœur, mais je vois bien que vous me tenez pour une étrangere, puisque vous me cachez vos secrets comme si j'étois vôtre ennemie. Vous m'avez confié des choses si importantes & si secretes, dont vous n'avez jamais appris que j'aye rien dit. Vous avez tant éprouvé que je n'ai de volonté que la vôtre, que vous ne devez pas douter que je ne sois plus vous-même que moi. Si vous avez juré de ne jamais dire à personne le secret du Gentil-

homme,

homme, vous ne violez point vôtre ferment en me le difant ; car je ne fuis, & ne puis être autre que vous. Vous étes dans mon cœur ; je vous tiens entre mes bras ; j'ai un enfant dans mon fein auquel vous vivez ; cependant je ne puis avoir vôtre amour comme vous avez le mien. Plus je vous fuis fidéle, plus vous m'étes cruel & rigoureux. Cela me fait fouhaiter mille fois le jour qu'une mort fubite délivre vôtre enfant d'un tel pere, & moi d'un tel époux. J'efpere que cela arrivera bien-tôt puifque vous préferez un ferviteur infidéle à vôtre époufe, & à un enfant qui eft à vous, & qui eft fur le point de perir, ne pouvant obtenir de vous ce que j'ai le plus d'envie de favoir. En difant cela elle embraffa & baifa fon mari arrofant fon vifage de fes larmes, accompagnées de tant de cris & de tant de foûpirs, que le bon Prince ayant peur de perdre & la mere & l'enfant, refolut de lui dire la verité ; mais il lui jura que fi elle en parloit à perfonne du monde, elle ne mourroit jamais d'une autre main que de la fienne. A quoi elle fe foûmit. Alors le pauvre Duc abufé lui conta tout ce qu'il avoit vû depuis un bout jufqu'à l'autre. Elle fit femblant d'être fort contente, mais dans le cœur c'étoit tout autre chofe. Cependant comme elle craignoit le Duc, elle diffimula fa paffion du mieux qu'elle pût.

Le jour d'une grande fête le Duc tenant fa Cour avoit fait venir toutes les Dames du païs, & entr'autres fa niece. Aprés le regal les dances commencerent, & chacun y fit

son devoir. Mais la Duchesse chagrine de voir la beauté & la bonne grace de sa niece, ne pouvoit se rejouïr; & moins encore s'empécher de faire paroître son dépit. Elle fit asseoir toutes les Dames auprés d'elle, & fit tomber la conversation sur l'amour. Mais voyant que sa niece ne disoit mot, elle lui dit avec un cœur outré de jalousie. Et vous, belle niece, est-il possible que vôtre beauté soit sans amant? Madame, répondit la niece, ma beauté n'a point encore produit cet éfet-là; Car depuis la mort de mon mari je n'ai voulu d'autres amans que ses enfans, aussi n'en veux-je point avoir d'autres. Belle niece, belle niece, lui répondit la Duchesse avec un dépit extréme, il n'y a point d'amour si secret qui ne soit sû, ni petit chien si bien fait à la main, qu'on ne l'entende japer. Je vous donne à penser qu'elle fut la douleur de cette pauvre Dame de voir qu'une intrigue qu'elle croyoit si secrete étoit comme publique à sa honte. L'honneur si soigneusement gardé, & si malheureusement perdu la tourmentoit; mais sa plus grande peine étoit la crainte que son amant lui eût manqué de parole: Ce qu'elle ne croyoit pas qu'il pût jamais avoir fait à moins qu'il n'aimât quelque Dame plus belle qu'elle, qui par un excés d'amour lui eût arraché son secret. Cependant elle eut tant de vertu qu'elle ne fit semblant de rien, & répondit en riant, qu'elle n'entendoit point le langage des bêtes. Mais sous cette sage dissimulation son cœur fut si saisi de tristesse, qu'elle se leva, & passant

ſant par la chambre de la Ducheſſe, elle entra dans une garderobe, où le Duc qui ſe promenoit la vit entrer. La bonne Dame ſe trouvant en lieu où elle croyoit être ſeule, ſe laiſſa tomber ſur un lit avec une ſi grande foibleſſe, qu'une Demoiſelle qui s'étoit aſſiſe dans la ruelle pour dormir, ſe leva, & regarda au travers du rideau qui ce pouvoit être. Voyant que c'étoit la niece du Duc qui penſoit être ſeule, elle n'oſa rien dire, & l'écouta le plus paiſiblement qu'il lui fut poſſible. La pauvre Dame avec une voix mourante commença de ſe plaindre, & dit. Malheureuſe! qu'eſt-ce que j'ai entendu? quel arrêt de mort ai-je reçu? O le plus aimé qui fut jamais! eſt-ce-là la recompenſe de mon chaſte & vertueux amour? O mon cœur! avez-vous fait un ſi dangereux choix, & vous étes-vous attaché au plus infidéle, au plus artificieux, & au plus médiſant de tous les hommes que vous avez pris pour le plus fidéle, pour le plus droit, & pour le plus ſecret? Et-il poſſible, helas! qu'une choſe cachée à tout le monde ait été revelée à Madame la Ducheſſe? Mon petit chien ſi bien appris, le ſeul moyen de ma longue & vertueuſe amitié, ce n'a pas été vous qui avez trahi mon ſecret: C'eſt un homme qui a la voix plus criante que le chien, & le cœur plus ingrat qu'aucune béte. C'eſt lui qui contre ſon ſerment & ſa parole a découvert l'heureuſe vie que nous avons long-tems menée ſans faire tort à perſonne. O mon ami! pour qui ſeul mon cœur a eu de l'amour, &

avec lequel ma vie a été conſervée, faut-il maintenant qu'en vous déclarant mon mortel ennui, mon honneur ſoit exposé, mon corps enterré, & que mon ame s'en aille au lieu où elle demeurera éternellement? La beauté de la Ducheſſe eſt-elle ſi extréme, qu'elle vous ait metamorphosé comme faiſoit celle de Circé? De vertueux vous a-t-elle fait devenir vicieux, de bon mauvais, d'homme bête feroce? O mon ami! quoi que vous me manquiez de parole, je vous tiendrai la mienne, c'eſt de ne vous voir jamais aprés avoir revelé nôtre amitié. Mais ne pouvant vivre ſans vous voir, je m'abandonne volontiers à l'excés de ma douleur, à laquelle je ne veux jamais chercher de remede ni du côté de la raiſon, ni du côté de la Medecine. La mort ſeule la finira, & cette mort me ſera bien plus agreable, que de demeurer au monde ſans amant, ſans honneur, & ſans contentement. La guerre ni la mort ne m'ont point fait perdre mon amant, mon peché, mes fautes ne m'ont point ôté mon honneur, & ma mauvaiſe conduite ne m'a point ravi ma ſatisfaction: C'eſt la cruelle fortune qui a fait un ingrat de l'homme du monde le plus favoriſé, & qui m'a attiré le contraire de ce que je meritois. Que vous avez eu de plaiſir, Madame la Ducheſſe, de m'alleguer par raillerie mon petit chien! Jouïſſez d'un bien qui n'appartient qu'à moi ſeule. Vous vous moquez de celle qui en bien cachant & vertueuſement aimant croyoit échaper à la

moque-

moquerie. Que ce mot m'a ſerré le cœur! qu'il m'a fait rougir de honte, & pâlir de jalouſie! Je ſens bien, mon cœur, que vous n'en pouvez plus: l'amour mal reconnu vous brûle, la jalouſie & le tort qu'on vous fait vous glace, le dépit & le regret vous refroidiſſent, & ne vous permettent pas de prendre aucune conſolation. Pour avoir trop adoré la creature, mon ame a oublié le Createur. Il faut qu'elle retourne à celui dont l'amour vain l'avoit détachée. Aſſûrez-vous, mon ame, que vous trouverez un Pere plus tendre que n'a été vôtre ami, pour lequel vous l'avez ſouvent oublié. O mon Dieu, mon Createur! qui étes le vrai & le parfait ami, par la grace duquel l'amour que j'ai eu pour mon ami, n'a été taché d'autre vice que de trop aimer, recevez s'il vous plaît ſelon la grandeur de vôtre miſericorde, l'ame & l'eſprit de celle qui ſe repent d'avoir manqué à vôtre premier & juſte commandement. Par le merite de celui dont l'amour eſt incomprehenſible, excuſez la faute qu'un excez d'amour m'a fait commettre; car je n'ai de parfaite confiance qu'en vous ſeul. Adieu mon ami. L'éfet ne répond pas à la qualité; & c'eſt ce qui me navre le cœur. A ces mots elle ſe laiſſa tomber à l'envers le viſage blême, les levres bleuës, & les extrémitez froides.

Dans le même moment le Gentilhomme qu'elle aimoit entra dans la ſale, & voyant la Ducheſſe qui dançoit avec les autres Dames, il regarda de tous côtez s'il ne verroit point

sa maîtresse; mais ne la voyant point il entra dans la chambre de la Duchesse, & trouva le Duc qui se promenoit, & qui devinant sa pensée lui dit à l'oreille, qu'elle étoit entrée dans la garderobe, & qu'elle paroissoit incommodée. Le Gentilhomme lui demanda s'il lui plaisoit qu'il y entrât. Non seulement le Duc lui permit, mais le pria même de le faire. Etant entré il la trouva qui rendoit les derniers soupirs. Il l'embrassa, & lui dit: qu'est-ceci, mamie? me voulez-vous quitter? La pauvre Dame entendant une voix qui lui étoit si bien connue, prit un peu de vigueur, & ouvrit les yeux pour regarder celui qui étoit la cause de sa mort; Mais ce regard augmenta si fort l'amour & le dépit, qu'aprés un triste soûpir elle rendit l'esprit. Le Gentilhomme plus mort que vivant demanda à la Demoiselle, comment son mal avoit commencé, elle lui conta tout du long ce qu'elle avoit entendu. Il connut alors que le Duc avoit revelé son secret à sa femme. Sa douleur fut si vive & si profonde, qu'embrassant le corps de sa maîtresse il l'arrosa long-tems de ses larmes, & dit enfin. Traitre, méchant, & malheureux ami que je suis ! Pourquoi la peine de ma trahison n'est-elle pas tombée sur moi & non sur elle qui est innocente ? Pourquoi le Ciel ne m'écrasa-t-il pas d'un coup de foudre le jour que ma langue revela nôtre amitié secrete & vertueuse ? Pourquoi la terre ne s'ouvrit elle pas pour engloutir un malheureux qui violoit sa foi ? Que ma langue soit punie comme le fut en enfer celle du mau-

vais

vais riche. O mon cœur qui as trop craint la mort & l'exil ! que les aigles te déchirent perpetuellement, comme elles déchiroient celui d'Ixion. Helas, ma chere amie ! Le plus grand malheur qui fut jamais m'est arrivé : en croyant vous conserver je vous ai perdue. J'ai cru vous posseder long-tems en vie avec vertu & plaisir, & je vous embrasse morte, & vous avez été mal satisfaite jusques au dernier soûpir, de moi, de mon cœur, & de ma langue. O la plus fidéle femme qui fut jamais ! Je passe condamnation que je suis le plus inconstant, le plus infidéle, & le plus perfide de tous les hommes. Je voudrois pouvoir me plaindre du Duc à la parole duquel je me suis confié, esperant par ce moyen faire durer nôtre agreable vie. Ne devois-je pas savoir, helas ! que personne ne pouvoit mieux garder mon secret que moi-même ? Le Duc a plus de raison de dire le sien à son épouse, que je n'en avois de lui confier le mien. Je suis le seul condamnable, & le seul qui doive être puni de la plus grande méchanceté qui fut jamais commise entre amis. Je devois soufrir d'être jetté dans la riviere, comme il m'en menaçoit. Tu serois au moins encore en vie, ma chere amie, & j'aurois fini la mienne avec la gloire d'avoir observé la regle que la veritable amitié ordonne : Mais l'ayant violée je vis encore, & vous étes morte pour avoir parfaitement aimé. Vôtre cœur pur & net n'a pû soufrir sans mourir le vice que vous avez connu en vôtre ami. O mon Dieu !

voir pas sû aimer. Aussi ne voulez-vous pas me secourir comme vous avez secouru celle qui á gardé toutes vos loix. Aussi n'est-il pas juste que je finisse si glorieusement : Il faut que ce soit de ma propre main. Et puisque j'ai lavé vôtre visage de mes larmes, & que je vous ai demandé pardon, il ne reste plus sinon que mon bras rende mon corps semblable au vôtre, & fasse aller mon ame où la vôtre ira, persuadé qu'un amour vertueux & honnéte ne finit ni en ce monde ni en l'autre. Se levant alors de dessus le corps comme un homme hors du sens, il tira son poignard & se perça le cœur. Il prit ensuite sa maîtresse entre les bras pour la seconde fois, & la baisa avec tant d'afection, qu'il sembloit plus amoureux que mort. La Demoiselle voyant le coup courut à la porte crier au secours. Le Duc l'entendant crier, & se défiant du désastre de ceux qu'il aimoit, entra le premier dans la garderobe, & voyant ce triste couple il tâcha de les separer pour sauver le Gentilhomme s'il eût été possible. Mais il tenoit sa maîtresse si fort, qu'il ne fut pas possible de l'en arracher jusques à ce qu'il eût expiré. Entendant neanmoins le Duc qui lui parloit, disant. Hé mon Dieu! qui est cause de ceci ? Ma langue & la vôtre, Monsieur, lui répondit il, en le regardant avec fureur. En disant cela il poussa le dernier soûpir le visage colé pour ainsi dire à celui de sa maîtresse.

Le Duc souhaitant d'en savoir davantage, contraignit la Demoiselle de dire ce qu'elle

avoit vû & entendu ; ce qu'elle fit d'un bout à l'autre fans rien oublier. Le Duc connoiffant alors qu'il étoit la caufe de tout le mal, fe jetta fur les deux amans morts, & avec cris & larmes leur demanda pardon de fa faute. Il les baifa plufieurs fois, & puis fe levant tout furieux, tira le poignard du corps du Gentilhomme. Comme un fanglier bleffé d'un épieu court d'impetuofité contre celui qui la lancé, ainfi courut le Duc à celle qui l'avoit bleffé jufques au fond de l'ame. Il la trouva dançant encore dans la fale, & plus joyeufe qu'à l'ordinaire parce qu'elle croyoit s'être vengée de la niece du Duc. Son mari la prit au milieu de la dance, & lui dit. Vous avez pris le fecret fur vôtre vie, & c'eft fur vôtre vie qu'en tombera la peine. En difant cela il la prit par la coifure, & lui donna du poignard dans le fein ; ce qui furprit fi fort la compagnie, qu'on crut que le Duc étoit hors du fens. Aprés avoir fait ce qu'il vouloit faire, il affembla tous fes ferviteurs dans la fale, & leur conta la glorieufe & trifte aventure de fa niece, & le mauvais tour que fa femme lui avoit fait : ce qui ne fe fit pas fans arracher des larmes aux auditeurs. Enfuite le Duc ordonna que fa femme fût enterrée dans une Abaye qu'il fonda. Il fit faire un magnifique tombeau, où les corps de fa niece & du Gentilhomme furent mis enfemble, avec une épitaphe contenant leur hiftoire tragique. Le Duc fit un vovage contre les Turcs, où Dieu le favorifa de maniere, qu'il en remporta de la gloire & du profit. Trouvant à

ſon retour que ſon fils aîné étoit aſſez entendu pour gouverner ſon bien, il ſe fit Religieux, & alla ſe confiner dans l'Abaye, où ſa femme & les deux amans étoient enterrez, & y paſſa heureuſement ſa vieilleſſe avec Dieu.

Voilà, Meſdames, ce que vous m'avez prié de vous raconter, & que vos yeux me font connoître que vous n'avez pas entendu ſans compaſſion. Il me ſemble que c'eſt un exemple dont vous devez profiter, & vous donner de garde de ne mettre point vôtre afection aux hommes. Quelque honnéte & vertueuſe que ſoit cette afection, elle a toûjours au bout du compte un deſagréable denouëment. Vous voyez encore que ſaint Paul ne veut pas que les gens mariez s'aiment avec tant d'excez, car plus on eſt attaché aux choſes de la terre, plus eſt-on éloigné des celeſtes ; & plus l'amour eſt honnéte & vertueux, plus eſt-il dificile d'en rompre les liens. Cela m'oblige, Meſdames, de vous prier de demander à tous momens à Dieu ſon Saint Eſprit, qui enflâme tellement vôtre cœur de l'amour de Dieu, qu'à l'heure de la mort vous n'ayez point de peine à quitter les choſes du monde pour leſquelles vous avez trop d'attachement. L'amour de ces deux perſonnes étant auſſi honnéte que vous nous le repreſentez, dit Hircan, pourquoi en faire un ſecret ? Parce, répondit Parlamente, que les hommes ſont ſi malins, qu'ils ne croyent jamais que l'amour & la vertu aillent de compagnie. Ils jugent ſuivant leurs paſſions de la vertu des hommes

& des femmes, & par consequent si une femme a un bon ami outre ses plus proches parens, il est necessaire qu'elle lui parle en secret, si elle veut lui parler long tems. On ne doute pas moins de l'honneur d'une femme, soit qu'elle aime par un principe de vertu, ou par un principe de vice, parce qu'on n'en juge que par les apparences. Mais, dit Guebron, quand le secret vient à être éventé, on en juge beaucoup plus mal. Je vous l'avouë, dit Longarine, & par consequent le meilleur est de n'aimer point. Appel de cette sentence, repliqua Dagoucin; car si nous croyions que les Dames fussent sans amour, nous voudrions être sans vie. Je veux dire qu'elles ne vivent que pour l'aquerir; & quoi que cela n'arrive point, l'esperance les soûtient, & leur fait faire mille choses honnétes, jusques à ce que la vieillesse change ces honnétes passions en d'autres peines. Mais si l'on croyoit que les Dames n'aimassent point, au lieu de suivre la profession des armes il faudroit s'attacher au negoce, & au lieu d'aquerir de la gloire, ne songer qu'à amasser du bien. Vous voulez donc dire, repartit Hircan, que s'il n'y avoit point de femmes nous serions tous méchans, comme si nous n'avions de cœur que celui qu'elles nous inspirent. Je suis d'opinion contraire, & je soûtiens qu'il n'est rien qui abatte davantage le cœur d'un homme que de frequenter trop les femmes, & de les aimer avec excés. C'est pour cela même que les Hébreux défendoient d'aller à la guerre

l'année qu'on s'étoit marié, de peur que l'amour de la femme n'éloignât un homme des perils qu'on y doit chercher. Je ne trouve pas, dit Saffredant, que cette loi soit fort raisonnable; car il n'y a rien qui fasse plûtôt sortir un homme de chez soi que d'être marié : & la raison est que la guerre de dehors n'est pas plus insuportable que celle de dedans. Je suis persuadé que pour donner envie aux hommes d'aller dans les païs étrangers, & de ne s'amuser point à leurs foyers, il n'y auroit qu'à les marier. Il est vrai, dit Emarsuitte, que le mariage les décharge du soin de la maison, car ils s'en fient à leurs femmes, & ne songent qu'à aquerir de la gloire, persuadez que les femmes songeront assez à l'intérêt. De quelque maniere que ce soit, repliqua Saffredant, je suis bien aise que vous soyez de mon opinion. Mais, reprit Parlamente, vous ne disputez pas de ce qu'il y a de plus considerable : aussi le Gentilhomme qui étoit la cause de tout le mal, ne mourut pas de déplaisir aussi promptement que la Dame qui étoit innocente. C'est parce, repartit Nomerfide, que les femmes aiment mieux que les hommes. C'est plûtôt, repliqua Simontault, parce que la jalousie des femmes, & la violence de leur passion les fait crever sans savoir pourquoi, & que les hommes plus prudens veulent être informez de la verité. Quand ils l'ont une fois trouvée leur bon sens fait voir leur grand cœur, comme il arriva du Gentilhomme qui aprés avoir sû qu'il étoit la cause de la mort de sa maîtresse, fit connoître

noître combien il l'aimoit aux dépens de sa propre vie. Toutefois, répondit Emarsuitte, la fidélité de son amour la fit mourir ; car son cœur étoit si constant & si fidéle, qu'elle ne pût soufrir d'être si vilainement trompée. La jalousie, repartit Simontault, empécha la raison d'agir ; & comme elle crut le mal dont son amant n'étoit pas coupable comme elle pensoit, sa mort ne fut pas volontaire ; car elle ne pouvoit point y remedier : mais l'amant reconnut qu'il avoit tort, & mourut volontairement. Tout ce qu'il vous plaira, reprit Nomerfide, mais toûjours faut-il que l'amour soit grand pour causer une pareille douleur. N'en ayez point de peur, dit Hircan. Vous ne mourrez point d'une telle fiévre. Non plus que vous vous tuerez, répondit Nomerfide, aprés avoir connu vôtre tort. Parlamente qui ne savoit si la dispute ne se faisoit point à ses dépens, leur dit en riant. C'est assez que deux soient morts d'amour sans que l'amour en fasse battre deux autres. Voilà le dernier coup de Vépres qui nous separera bon gré ou malgré vous. A ces mots la compagnie se leva pour aller entendre Vépres. Elle n'oublia pas dans ses prieres les ames des vrais amans, pour lesquelles les Religieux dirent de bonne volonté un *De profundis*. Durant le soupé on ne parla que de Madame du Verger. Aprés avoir un peu ri ensemble, chacun se retira dans sa chambre, & ainsi finit la septiéme Journée.

HUI-

HUITIE'ME JOURNE'E.

LE matin étant venu ils s'enquirent si leur Pont s'avançoit, & trouverent qu'il pourroit être achevé dans deux ou trois jours. Cela ne plût pas à quelques uns de la compagnie, qui eussent bien voulu que l'ouvrage eût duré plus long-tems pour faire durer le plaisir que leur donnoit une si agréable & si heureuse vie. Voyant donc qu'ils n'avoient plus que deux ou trois jours de bon tems, ils resolurent de les bien employer, & prierent Madame Oysille de leur donner la pâture spirituelle comme elle avoit de coûtume: ce qu'elle fit; mais elle les tint plus long-tems qu'à l'ordinaire, parce qu'elle vouloit finir la Chronique de saint Jean. Elle s'en aquitta si bien, qu'il sembloit que le Saint Esprit plein d'amour & de douceur parlât par sa bouche. Echaufez de ce sacré feu, ils s'en allerent à la grande Messe. Aprés le dîné ils parlerent de la Journée passée, & doutoient de remplir si bien la presente. Chacun pour se recueillir se retira dans sa chambre, jusques à ce qu'il fût tems de se rendre au lieu de l'assemblée, où ils trouverent les Moines arrivez & placez. Chacun étant assis, on demanda qui ouvriroit la Scene. Comme vous m'avez fait l'honneur, dit Saffredant, de me faire commencer deux Journées; il me semble que ce seroit faire tort aux Dames, si une d'elles n'en commençoit aussi deux. Il

faudroit donc, dit Madame Oysille, que nous demeurassions ici long-tems, ou que l'un de vous ou l'une de nous se passât de sa Journée. Pour moi, dit Dagoucin, si j'avois été choisi, j'aurois donné ma place à Saffredant : & moi, dit Nomerfide, j'aurois donné la mienne à Parlamente ; car je suis si accoûtumée à servir que je ne saurois commander. La compagnie y consentit, & Parlamente commença ainsi. On a fait, Mesdames, de si bons & de si sages contes durant les Journées passées, que je serois d'avis que celle-ci fût employée à raconter les plus grandes folies & les plus veritables dont nous puissions nous aviser. Je vais commencer sur ce pied-là.



LXXI. NOUVELLE.

Une femme à l'extrémité se mit en si grosse colere voyant son mari qui baisoit sa servante qu'elle recouvra sa santé,

IL y avoit à Amboise un Sellier nommé Borribaudier, qui servoit la Reine de Navarre ; homme dont il sufisoit de voir la trogne pour connoître qu'il étoit plûtôt serviteur de Bacchus, que des Prêtres de Diane. Il

ſa maîtreſſe, elle ne perdît auſſi ſon bon maître. Cela ne ſe peut, mamie, répondit-il; car je me meurs. Vois comme mon viſage eſt froid, approche tes jouës des miennes. En diſant cela il lui porta la main au teton; ce qu'elle penſa trouver mauvais: mais il la pria de n'avoir point de peur, parce qu'il faudroit bien qu'ils ſe viſſent de plus prés. Sur cela il la prit, & la jetta ſur un lit. Sa femme qui n'avoit pour toute compagnie que la croix & de l'eau benite, & qui ne parloit plus depuis deux jours, ſe mit à crier autant que ſa foible voix pût le lui permettre. Ah, ah, ah, je ne ſuis pas encore morte. Et en les menaçant de la main elle leur diſoit: méchans je ne ſuis pas encore morte.

Le mari & la ſervante ſe leverent incontinent à cette voix; mais la malade ſe dépita ſi fort contr'eux, que la colere conſuma l'humeur catharreuſe qui l'empéchoit de parler: de maniere qu'elle leur dit toutes les injures dont elle pût s'aviſer. Elle commença depuis à ſe mieux porter, mais ce ne fut pas ſans reprocher ſouvent à ſon mari le peu d'amour qu'il avoit pour elle.

Vous voyez, Meſdames, combien les hommes ſont hipocrites, & combien peû de choſe il faut pour les conſoler de la perte de leurs femmes. Que ſavez-vous, dit Hircan, s'il n'avoit pas entendu dire que c'étoit le meilleur remede qu'on pouvoit donner à ſa femme? Ne pouvant la guerir par ſes

soins & par ses bons ofices, il vouloit essayer si le contraire ne produiroit point cet éfet. L'experience en fut heureuse, & je m'étonne qu'étant femme comme vous étes vous ayez dépeint avec tant d'ingenuité l'esprit de vôtre sexe, qui fait par dépit ce que la douceur n'est pas capable de lui faire faire. Sans contredit, dit Longarine, un dépit me feroit non seulement sortir du lit, mais même du tombeau; & sur tout un dépit comme celui-là. Quel tort lui faisoit-il, dit Saffredant, de se consoler puisqu'il la croyoit morte? Ne sait-on pas qu'on n'est lié par le mariage qu'aussi long-tems que dure la vie, & que la mort redonne la liberté? On est quitte, répondit Oysille, de l'obligation de sa foi; mais un bon cœur ne se croit jamais dispensé de l'obligation d'aimer. C'étoit se consoler bien vîte que de ne pouvoir attendre que sa femme eût expiré. Ce que je trouve le plus étrange, dit Nomerfide, c'est qu'ayant la mort & la croix devant les yeux, ces deux objets ne fussent pas capables de l'empécher d'ofenser Dieu. Voilà une belle raison, repliqua Simontault. Vous ne seriez donc pas surprise de voir faire une folie, pourvû qu'on la fît loin de l'Eglise & du Cimetiere? Moquez-vous de moi tant que vous voudrez, repartit Nomerfide; mais je vous soûtiens ne vous en déplaise, que l'idée & la méditation de la mort refroidissent fort un cœur quelque jeune & boüillant qu'il soit. Je serois de vôtre sentiment, dit Dagoucin,

si

si je n'avois pas entendu dire le contraire à une Princesse. Cela veut dire, reprit Parlamente, qu'elle vous conta quelque histoire sur ce sujet. Cela étant faites-nous en part, je vous donne ma voix.

LXXII. NOUVELLE.

Repentance continuelle d'une Religieuſe qui avoit perdu ſa virginité ſans violence & ſans amour.

DAns une des meilleures villes de France aprés Paris, il y avoit un Hôpital richement fondé, c'eſt à dire d'un Prieuré de quinze à ſeize Religieuſes, & d'un Prieur avec ſept à huit Religieux qui étoient vis à vis dans un autre corps de logis. Ceux-ci faiſoient tous les

les jours le ſervice, & les Religieuſes ſe contentoient de dire leurs Patenotres & leurs Heures de Nôtre-Dame, parce qu'elles avoient aſſez d'occupation à ſervir les malades. Il mourut un jour un pauvre homme, auprés duquel toutes les Religieuſes s'aſſemblerent. Aprés qu'elles lui eurent fait tous les remedes pour la ſanté, elles envoyerent querir un de leurs Religieux pour le confeſſer. Puis voyant qu'il s'afoibliſſoit, on lui donna l'Extréme-Onction, & peu de tems aprés il perdit la parole. Mais comme il fut long-tems à expirer, & qu'on croyoit qu'il entendoit encore, chacune ſe mit à lui dire les meilleures choſes qu'elle pût. Cela dura ſi long-tems qu'elles ſe laſſerent enfin. Voyant donc que la nuit étoit venue, & qu'il étoit tard, elles s'en allerent coucher les unes aprés les autres. Une des plus jeunes ſeulement reſta pour enſevelir le corps, avec un Religieux qu'elle craignoit plus que le Prieur ni qu'aucun autre à cauſe de la grande auſterité qu'il pratiquoit & pour les mœurs & pour les paroles. Aprés avoir bien crié Jeſus à l'oreille du pauvre homme, ils connurent qu'il avoit rendu le dernier ſoûpir, & l'enſevelirent. En faiſant la derniere action de charité, le Religieux commença à parler de la charité de la vie & de la felicité de la mort. La moitié de la nuit ſe paſſa à ce diſcours pieux. La pauvre fille l'écoutoit avec beaucoup d'attention, & le regardoit les larmes aux yeux. Cela lui fit tant de plaiſir, que parlant de la vie à venir, il commença à l'em-
braſſer

brasser comme s'il eût eu envie de la porter entre ses bras droit en Paradis. La pauvre fille l'écoutant toûjours avec la même contention d'esprit, & le croyant le plus dévot du Convent, n'osa le refuser. Le méchant Moine voyant cela, & parlant toûjours de Dieu, acheva l'ouvrage que le Diable leur avoit mis tout à coup au cœur; car auparavant il n'avoit point été question de cela, l'assûrant qu'un peché secret étoit impuni devant Dieu; que deux personnes non liées ne peuvent pecher en pareil cas, quand il n'en resulte point de scandale, & que pour l'éviter elle se donnât bien de garde de se confesser à d'autre qu'à lui. Ils se separerent enfin, & elle partit la premiere passant par une Chapelle de Nôtre-Dame, elle voulut faire son oraison comme elle avoit de coûtume: Mais quand elle vint à dire Vierge Marie, elle se souvint qu'elle avoit perdu sa virginité sans violence & sans amour, mais par une sotte crainte. Elle se mit si fort à pleurer qu'il sembloit que son cœur dût se fendre. Le Religieux qui de loin l'entendoit soûpirer, se douta de sa conversion, & eut peur de n'avoir plus le même plaisir. Pour parer le coup il vint la trouver prosternée devant cette image, la censura aigrement, & lui dit, que si sa conscience lui en faisoit quelques reproches, qu'elle s'en confessât à lui, & puis qu'elle n'y retournât plus si elle le jugeoit à propos. Car elle étoit libre de faire l'un & l'autre sans peché. La sotte Riligieuse croyant expier son peché s'alla confesser au

Moine

Moine, qui pour toute penitence lui jura qu'elle ne pechoit point de l'aimer, & que l'eau benite seule pouvoit éfacer un si petit peché. Elle l'en crut plûtôt que Dieu, & retomba quelque tems aprés. Elle devint enfin grosse, & en eut tant de regret, qu'elle suplia la Prieure de faire chasser ce Religieux, le connoissant si fin & si artificieux, qu'il ne manqueroit pas de la seduire encore. La Prieure & le Prieur qui s'accorderent ensemble, se moquerent d'elle, & lui dirent qu'elle étoit assez grande pour se défendre d'un homme, & que celui dont elle parloit étoit un fort homme de bien. Pressée enfin par les remords de sa conscience, elle leur demanda avec impetuosité la permission d'aller à Rome, où elle croyoit recouvrer sa virginité en confessant son peché aux pieds du Pape. Le Prieur & la Prieure lui accorderent bien volontiers sa demande, aimant mieux qu'elle fût pelerine contre sa Regle, que renfermée avec les scrupules qu'elle avoit. Craignant d'ailleurs qu'un coup de desespoir ne lui fît reveler la vie qu'on menoit là dedans, ils lui donnerent de l'argent pour faire son voyage. Mais Dieu voulut qu'étant à Lion, à l'Eglise saint Jean, où Madame la Duchesse d'Alençon, qui fut depuis Reine de Navarre, alloit en secret faire quelque Neuvaine avec trois ou quatre de ses femmes, un soir aprés Vépres que cette Princesse étoit à genoux sur le pupitre devant le Crucifix, elle entendit monter quelqu'un en haut, & connut à la lueur

lueur de la lampe que c'étoit une Religieuse. Pour entendre ses dévotions la Duchesse se retira au coin de l'Autel. La Religieuse qui croyoit être seule, se mit à genoux, puis se frapant la potrine, se mit si fort à pleurer qu'elle faisoit pitié, & ne crioit sinon : Helas, mon Dieu ! aye pitié de cette pauvre pecheresse. La Duchesse voulant savoir de quoi il s'agissoit, s'approcha d'elle, & lui dit. Qu'avez-vous, mamie? D'où étes vous? & qui vous amene ici ? La pauvre Religieuse qui ne la connoissoit pas, lui dit. Helas, mamie! mon malheur est si grand, que je n'ai recours qu'à Dieu, que je suplie de tout mon cœur de me donner le moyen de parler à Madame la Duchesse d'Alençon; car je ne puis conter mon malheur qu'à elle seule, persuadée que s'il y a remede elle saura bien le trouver. Mamie, lui dit la Duchesse, vous pouvez me le dire comme à elle, car je suis fort de ses amies. Pardonnez-moi, répondit la Religieuse, jamais autre qu'elle ne saura mon secret. La Duchesse lui dit alors qu'elle pouvoit parler franchement, & qu'elle avoit trouvé la personne qu'elle demandoit. La pauvre femme alors se jetta à ses pieds, & aprés bien des pleurs & des cris, elle lui raconta tout ce qui a été dit ci-devant. La Duchesse la consola si bien que sans afoiblir sa repentance elle lui ôta de l'esprit son voyage de Rome, & la renvoya à son Prieuré, avec des lettres à l'Evéque du lieu portant ordre de faire chasser ce Religieux scandaleux.

Je

Je tiens ce conte de la Ducheſſe même : Et par là vous pouvez voir, Meſdames, que la recepte de Nomerfide n'eſt pas bonne pour toute ſorte de gens, puiſque ceux-ci qui touchoient & enſeveliſſoient un mort, n'en furent pas plus ſages pour cela. Voilà, dit Hircan, une invention dont je ne croi pas que perſonne ſe ſoit ſervi, de parler de la mort, & de faire les actions de la vie. Pecher n'eſt point une action de vie, dit Oyſille, car on ſait bien que le peché produit la mort. Comptez dit Saffredant, que ces pauvres gens ne penſoient point à cette Théologie. Mais comme les filles de Loth enivrerent leur pere dans l'eſperance de perpetuer la nature humaine, de même ces bonnes gens vouloient refaire ce que la mort avoit gâté, & faire un corps nouveau pour remplacer celui que la mort avoit enlevé. Ainſi je ne vois là rien de mal que les larmes de la pauvre Religieuſe qui pleuroit ſans ceſſe, & revenoit toûjours à la cauſe de ſes pleurs. J'en ai aſſez vû de telles, repartit Hircan, qui pleurent leur peché & cheriſſent en même tems leur plaiſir. Je croi ſavoir, dit Parlamente, ſur qui tombe ce que vous dites. Ils ont ri ce me ſemble aſſez long-tems pour commencer à pleurer. Taiſez-vous, répondit Hircan, la Tragedie qui a commencé par la joie n'eſt pas encore finie. Pour changer donc de matiere, reprit Parlamente, il me ſemble que Dagoucin n'a pas ſuivi la reſolution que nous avons priſe, qui eſt de ne dire des contes que pour rire,

puiſ-

puiſque le ſien n'eſt bon que pour pleurer. Vous avez dit, repliqua Dagoucin, que nous ne conterions que des folies, & il me ſemble que je n'ai pas mal réüſſi.

F I N.

TABLE

Des Contes & Nouvelles de Marguerite de Valois, Reine de Navarre.

LX. Nouvelle.

VII. JOURNE'E.

LXI. Nouvelle.

LXII. Nouvelle.

LXIII. Nouvelle.

LXIV. Nouvelle.

LXV. Nouvelle.

LXVI. Nouvelle.

LXVII. Nouvelle.

LXVIII. Nouvelle.

LXIX. Nouvelle.

LXX. Nouvelle.

VIII. JOURNE'E.

LXXI. Nouvelle.

LXXII. Nouvelle.

Fin du fecond Tome.


6039

